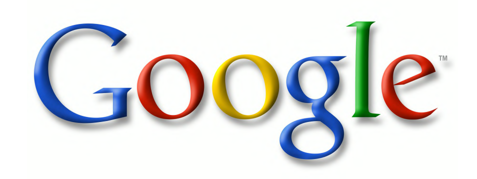


[redacted]

LE MONDE

OU L'ON S'ENNUIE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, à la Comédie-Française,

le 25 avril 1881

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

L'AGE INGRAT, comédie en trois actes.
L'AUTRE MOTIF, comédie en un acte.
LE CHEVALIER TRUMEAU, comédie en un acte, en vers.
LE DÉPART, poésie dite sur la scène du Théâtre-Français.
LE DERNIER QUARTIER, comédie en deux actes, en vers.
L'ÉTINCELLE, comédie en un acte.
LES FAUX MÉNAGES, comédie en quatre actes, en vers.
HÉLÈNE, tragédie bourgeoise, en trois actes, en vers.
LE MONDE OU L'ON S'AMUSE, comédie en un acte.
LE MUR MITOYEN, comédie en deux actes, en vers.
LE PARASITE, comédie en un acte, en vers.
PENDANT LE BAL, comédie en un acte, en vers.
PETITE PLUIE..., comédie en un acte.
PRIÈRE POUR LA FRANCE, poème dit sur la scène du Théâtre-Français.
LE SECOND MOUVEMENT, comédie en trois actes, en vers.

AMOURS ET HAINES, un volume.
LES PARASITES, un volume.
LE THÉATRE CHEZ MADAME, un volume.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE. — 14420 1.

LE MONDE

OU

L'ON S'ENNUIE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

ÉDOUARD PAILLERON

VINGT-UNIÈME ÉDITION

C · L

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1881


42811
OCT
1
1883

Qu'on ait trouvé des personnalités dans cette comédie, je n'en suis pas surpris : on trouve toujours des personnalités dans les comédies de caractère, comme on se découvre toujours des maladies dans les livres de médecine.

La vérité est que je n'ai pas plus visé un individu qu'un salon ; j'ai pris dans les salons et chez les individus les traits dont j'ai fait mes types, mais où voulait-on que je les prisse?

Et ce sont si bien des types et si peu des portraits, qu'on a mis sur chacun d'eux jusqu'à cinq noms différents.

Entre mes prétendus modèles et leurs prétendues copies, d'ailleurs, il y a toute la distance qui sépare les gens honnêtes des intrigants, les délicats des précieux, ceux qui arrivent par leur talent, de ceux qui n'ont que le talent d'arriver.

Et maintenant, que mes personnages marchent comme monsieur X., ou se coiffent comme madame Y., qu'est-ce que cela prouve? Un ridicule est toujours à quelqu'un et à plus d'un. Là n'est pas la question : Est-ce monsieur X. ? Non ! Est-ce madame Y. ? Non ! Eh bien alors? Il n'y aurait plus d'études de mœurs contemporaines possibles avec cette tendance à feindre de voir partout des personnalités pour feindre ensuite de s'en indigner.

La comédie a ses droits, limités par le goût et ce respect de soi-même qui fait que l'on respecte les autres.

J'ai la conscience de ne pas avoir dépassé cette limite.

PERSONNAGES

BELLAC	MM. Got.
ROGER DE CÉRAN	Delaunay.
PAUL RAYMOND	Coquelin.
TOULONNIER	Garraud.
LE GÉNÉRAL DE BRIAIS	Martel.
VIROT	Joliet.
FRANÇOIS	Roger.
DE SAINT-RÉAULT	Richard.
GAIAC	Davrigny.
MELCHIOR DE BOINES	Paul Reney
DES MILLETS	Leloir.
LA DUCHESSE DE RÉVILLE	Mmes M. Brohan.
MADAME DE LOUDAN	E. Riquier.
JEANNE RAYMOND	Reichemberg
LUCY WATSON	E. Broisat.
SUZANNE DE VILLIERS	J. Samary.
LA COMTESSE DE CÉRAN	Lloyd.
MADAME ARRIÉGO	Martin.
MADAME DE BOINES	Fayolle.
MADAME DE SAINT-RÉAULT	Amel.

Au château de madame de Céran, à Saint-Germain.

1881.

S'adresser, pour la mise en scène détaillée et la plantation des décors, à M. Léautaud, au Théâtre-Français.

LE

MONDE OU L'ON S'ENNUIE

ACTE PREMIER

Un salon carré avec porte au fond, ouvrant sur un autre grand salon. Portes aux premier et troisième plans. A gauche, entre les deux portes, un piano. Porte à droite au premier plan; du même côté, plus haut, une grande baie avec vestibule vitré donnant sur le jardin; à gauche, une table avec siège de chaque côté; à droite, petite table et canapé, fauteuils, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANÇOIS, seul, puis LUCY.

FRANÇOIS, cherchant au milieu des papiers qui encombrent la table.

Ça ne peut pas être là-dessus non plus; ni là dedans: *Revue Matérialiste... Revue des Cours... Journal des Savants...*

Entre Lucy.

LUCY.

Eh bien, François, avez-vous trouvé cette lettre?

FRANÇOIS.

Non, miss Lucy, pas encore.

LUCY.

Ouverte. sans enveloppe un papier rose?

FRANÇOIS.

Est-ce que le nom de miss Watson est dessus

LUCY.

Vous ai-je dit qu'elle était à moi?

FRANÇOIS.

Mais...

LUCY.

Enfin vous n'avez rien trouvé?

FRANÇOIS.

Pas encore, mais je chercherai, je demanderai...

LUCY.

Non, ne demandez pas, c'est inutile! Seulement, comme je tiens à l'avoir, cherchez toujours. De l'endroit où vous nous avez remis les lettres ce matin jusqu'à ce salon. Elle ne peut pas être tombée autre part... Cherchez!... Cherchez!

Elle sort.

SCÈNE II

FRANÇOIS, puis JEANNE et PAUL RAYMOND.

FRANÇOIS, seul, revenant à la table.

Cherchez! Cherchez!... *Revue Coloniale! Revue Diplomatique! Revue Archéologique...*

JEANNE, entrant et gaiement.

Ah! voilà quelqu'un! (A François.) Madame de Céran...

PAUL, lui prenant la main et bas.

Chut!... (A François, gravement.) Madame la comtesse de Céran est-elle en ce moment au château?

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur!

JEANNE, gaiement.

Eh bien, allez lui dire que M. et madame Paul...

PAUL, même jeu, froidement.

Veuillez la prévenir que M. Raymond, sous-préfet d'Agenis, et madame Raymond, arrivent de Paris et l'attendent au salon.

JEANNE.

Et que...

PAUL, de même.

Chut! (A François.) Allez, mon ami...

FRANÇOIS.

Oui, monsieur le sous-préfet. (A part.) C'est les nouveaux mariés... (Haut.) Monsieur le sous-préfet veut-il se débarrasser?...

Il prend les sacs et couvertures des arrivants et sort.

JEANNE.

Ah çà! mais, Paul...

PAUL

Pas de Paul, ici: M. Raymond.

JEANNE.

Comment? tu veux?...

PAUL.

Pas de *tu*, ici: *vous*, je t'ai dit.

JEANNE.

Elle rit.

Ah ! cette figure...

PAUL

Pas de rire ici, je vous en prie

JEANNE.

Eh bien, Monsieur, vous me grondez?

Elle se jette à son cou; il se dégage avec effroi.

PAUL.

Malheureuse ! il ne manquerait plus que cela !

JEANNE.

Ah ! tu m'ennuies ..

PAUL.

Précisément ! cette fois, tu tiens la note ! Ah çà ! tu as donc oublié tout ce que je t'ai dit en chemin de fer ?

JEANNE.

Je croyais que tu plaisantais, moi.

PAUL.

Plaisanter ! ici ? Voyons, veux-tu être préfète, oui ou non ?

JEANNE

Oui, si ça te fait plaisir.

PAUL.

Eh bien! observe-toi, je t'en prie, observe-toi. Je te dis encore *toi* parce que nous sommes seuls, mais tout à l'heure, devant le monde, ce sera: *vous*, tout le temps : *vous* ! La comtesse de Céran m'a fait l'honneur de m'inviter à lui présenter ma jeune femme et à passer quelques jours à son château de Saint-Germain. Or, le salon de madame de Céran est un des trois ou quatre salons les plus influents de Paris. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Nous y entrons sous-préfet, il faut en sortir préfet. Tout dépend d'elle, de nous, de toi!

JEANNE.

De moi?.. Comment, de moi?

PAUL.

Certainement. Le monde juge de l'homme par la femme. Et il a raison. Et c'est pourquoi sois sur tes gardes! De la gravité sans hauteur, un sourire plein de pensées ; regarde bien, écoute beaucoup, parle peu! Oh! des compliments, par exemple, tant que tu voudras, et des citations aussi, cela fait bien, mais courtes, alors, et profondes : en philosophie, Hegel; en littérature, Jean-Paul; en politique...

JEANNE.

Mais je ne parle pas politique.

PAUL.

Ici, toutes les femmes parlent politique.

JEANNE.

Je n'y entends goutte.

PAUL.

Elles non plus, cela ne fait rien, va toujours! Cite Pufendorff et Machiavel, comme si c'étaient des parents à toi, et le Concile de Trente, comme si tu l'avais présidé. Quant à tes distractions : la musique de chambre, un tour de jardin et le whist, voilà tout ce que je te permets. Avec cela, des robes montantes et les quelques mots de latin que je t'ai soufflés, et je veux qu'avant huit jours on dise de toi : « Eh ! eh ! cette petite madame Raymond, ce serait une femme de Ministre. » Et dans ce monde-ci, vois-tu, quand on dit d'une femme, c'est une femme de Ministre, le mari est bien près de l'être.

JEANNE.

Comment, tu veux être Ministre?

PAUL.

Dame ! pour ne pas me faire remarquer.

JEANNE.

Mais puisque madame de Céran est de l'opposition, quelle place peux-tu en attendre?

PAUL.

Candeur, va! En ce qui concerne les places, mon enfant, il n'y a entre les conservateurs et les opposants qu'une nuance : c'est que les conservateurs les demandent et que les opposants les acceptent. Non, non, va ! c'est bien ici que se font, défont et surfont les réputations, les situations et les élections, où, sous couleur de littérature et beaux-arts, les malins font leur affaire : c'est ici la petite porte des ministères, l'antichambre des académies, le laboratoire du succès !

JEANNE.

Miséricorde ! Qu'est-ce que ce monde-là ?

PAUL.

Ce monde-là, mon enfant, c'est un hôtel de Rambouillet en 1881 : un monde où l'on cause et où l'on pose, où le pédantisme tient lieu de science, la sentimentalité de sentiment et la préciosité de délicatesse; où l'on ne dit jamais ce que l'on pense, et où l'on ne pense jamais ce que l'on dit; où l'assiduité est une politique, l'amitié un calcul, et la galanterie même un moyen; le monde où l'on avale sa canne dans l'antichambre et sa langue dans le salon, le monde sérieux, enfin !

JEANNE.

Mais c'est le monde où l'on s'ennuie, cela.

PAUL.

Précisément !

JEANNE.

Mais, si l'on s'y ennuie, quelle influence peut-il avoir ?

PAUL.

Quelle influence !.. candeur ! candeur ! quelle influence, l'ennui, chez nous ? mais énorme !... mais considérable ! Le Français, vois-tu, a pour l'ennui une horreur poussée jusqu'à la vénération. Pour lui, l'ennui est un dieu terrible qui a pour culte la tenue. Il ne comprend le sérieux que sous cette forme. Je ne dis pas qu'il pratique, par exemple, mais il n'en croit que plus fermement, aimant mieux croire... que d'y aller voir. Oui, ce peuple gai, au fond, se méprise de

l'être; il a perdu sa foi dans le bon sens de son vieux-rire; ce peuple sceptique et bavard croit aux silencieux, ce peuple expansif et aimable s'en laisse imposer par la morgue pédante et la nullité prétentieuse des pontifes de la cravate blanche: en politique, comme en science, comme en art, comme en littérature, comme en tout! Il les raille, il les hait, il les fuit comme peste, mais ils ont seuls son admiration secrète et sa confiance absolue! Quelle influence, l'ennui? Ah! ma chère enfant! mais c'est-à-dire qu'il n'y a que deux sortes de gens au monde: ceux qui ne savent pas s'ennuyer et qui ne sont rien, et ceux qui savent s'ennuyer et qui sont tout... après ceux qui savent ennuyer les autres!

JEANNE.

Et voilà où tu m'amènes, misérable!

PAUL.

Veux-tu être préfète, oui ou non?

JEANNE.

Oh! d'abord, je ne pourrai jamais...

PAUL.

Laisse donc! ce n'est que huit jours à passer.

JEANNE.

Huit jours! sans parler, sans rire, sans t'embrasser.

PAUL.

Devant le monde, mais quand nous serons seuls... et puis dans les coins... tais-toi donc!... ce sera charmant, au contraire : je te donnerai des rendez-vous... au jardin... partout... comme avant notre mariage.... chez ton père, tu sais?...

JEANNE.

Ah ! c'est égal ! c'est égal !...

Elle ouvre le piano et joue un air de *la Fille de madame Angot.*

PAUL, effrayé.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que tu fais là?

JEANNE.

C'est dans l'opérette d'hier.

PAUL.

Malheureuse ! voilà comme tu profites...

JEANNE.

En baignoire, tous les deux, ah ! Paul, c'était si gentil!

PAUL.

Jeanne... Mais Jeanne!.. si on venait... veux-tu bien ?.. (François paraît au fond.) Trop tard ! (Jeanne change son air d'opérette en symphonie de Beethoven ; à part.) Beethoven ! Bravo ! (Il suit la mesure d'un air profond.) Ah ! il n'y a décidément de musique qu'au Conservatoire.

SCÈNE III

JEANNE, PAUL, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Madame la comtesse prie monsieur le sous-préfet de l'attendre cinq minutes, elle est en conférence avec monsieur le baron Eriel de Saint-Réault.

PAUL.

L'orientaliste ?

FRANÇOIS.

Je ne sais pas, Monsieur; c'est le savant dont le père avait tant de talent...

PAUL, à part

Et qui a tant de places. C'est bien cela. (Haut.) Ah! monsieur de Saint-Réault est au château et madame de Saint-Réault aussi, sans doute?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur le sous-préfet, ainsi que la marquise de Loudan et madame Arriégo; mais ces dames sont en ce moment à Paris, au cours de monsieur Bellac, avec mademoiselle Suzanne de Villiers.

PAUL.

Et il n'y a pas d'autres personnes en résidence ici ?...

FRANÇOIS.

Il y a madame la duchesse de Réville, la tante de madame.

PAUL.

Oh ! je ne parle ni de la duchesse, ni de miss Watson, ni de mademoiselle de Villiers qui sont de la maison, mais des étrangers comme nous.

FRANÇOIS.

Non, monsieur le sous-préfet, c'est tout.

PAUL.

Et on n'attend personne?

FRANÇOIS.

Personne?... si, monsieur le sous-préfet : monsieur Roger, le fils de madame la comtesse, arrive aujourd'hui même de sa mission scientifique en Orient; on l'attend d'un moment à l'autre... Ah ! et puis monsieur Bellac, le professeur, qui, après son cours, va venir s'installer ici pour quelque temps ; du moins on l'espère.

PAUL, *à part.*

C'est donc pour cela qu'il y a tant de dames. (*Haut.*) C'est bien, merci.

FRANÇOIS.

Alors, monsieur le sous-préfet veut bien attendre?

PAUL.

Oui, et dites à madame la comtesse de ne pas se presser.

SCÈNE IV

PAUL, JEANNE.

PAUL.

Ouf ! quelle peur tu m'as faite avec ta musique !... mais tu t'en es bien tirée. Bravo ! changer Lecocq en Beethoven, ça c'est très fort !

JEANNE.

Je suis si bête, n'est-ce pas?..

PAUL.

Oh ! que je sais bien que non ! Ah çà ! puisque nous avons encore cinq minutes, un mot sur les gens d'ici ; c'est prudent !

JEANNE.

Ah ! bien, non !

PAUL.

Voyons, Jeanne, cinq minutes ! ces renseignements sont indispensables.

JEANNE.

Alors, après chaque renseignement, tu m'embrasseras

PAUL.

Eh bien, oui, voyons ! quelle enfant ! Ah ! ça ne sera pas long, va !.. la mère, le fils, l'ami et les invités, — ni hommes, ni femmes, tous gens sérieux.

JEANNE.

Eh bien, cela va être gai.

PAUL.

Rassure-toi ! il y en a deux qui ne le sont pas, sérieux, je te les ai gardés pour la fin.

JEANNE

Attends, paie-moi d'abord ! (Elle compte sur ses doigts.) Madame de Céran, une ; son fils Roger, deux ; miss Lucy, trois ; deux Saint-Réault ; un Bellac ; une Loudan et une Arriégo, cela fait huit.

Elle tend la joue.

PAUL.

Huit quoi

JEANNE.

Huit renseignements, donc ; allons paie...

Elle tend la joue.

PAUL.

Quelle enfant'... tiens! tiens! tiens!

Il l'embrasse coup sur coup.

JEANNE.

Ah ! pas si vite; détaille ! détaille!

PAUL, après l'avoir embrassée plus lentement.

Là! es-tu contente?

JEANNE.

Je peux attendre. Voyons les deux pas sérieux, maintenant.

PAUL.

D'abord la duchesse de Réville, la tante à succession, une jolie vieille qui a été une jolie femme...

JEANNE, d'un air interrogateur.

Hem?

PAUL.

On le dit. Un peu hurluberlu et forte en... propos, mais excellente, avec du bon sens, tu verras... Et enfin, pour le bouquet, Suzanne de Villiers. Oh! celle-là pas sérieuse du tout, par exemple; pas assez.

JEANNE.

Enfin!

PAU .

Une gamine de dix-huit ans, étourdie, bavarde, emballée, avec des audaces de tenue et de langage... oh! mais... et dont l'histoire est tout un roman.

JEANNE.

A la bonne heure ! nanan, cela ! Voyons !

PAUL.

C'est la fille d'une certaine veuve...

JEANNE, même jeu que plus haut.

Hem ?

PAUL.

Dame ! une veuve !... et de ce fou de Georges de Villiers, un autre neveu de la duchesse qu'elle adorait. Une fille naturelle, par conséquent.

JEANNE.

Naturelle ? oh ! mais c'est délicieux !

PAUL.

La mère est morte, le père est mort. La petite est restée seule à douze ans avec un héritage de viveur et une éducation toute pareille. Georges lui apprenait le javanais. La duchesse, qui en est folle, l'a amenée chez madame de Céran qui la déteste, et elle lui a fait donner Roger pour tuteur. On a bien essayé de la mettre au couvent, mais elle s'en est sauvée deux fois; on l'en a renvoyée une troisième, et la voilà ici ! Juge de l'effet dans la maison ! Un feu d'artifice dans la lune. — Ah ! j'ai bien fini, j'espère; c'est gentil, ça?

JEANNE.

Si gentil que je te fais grâce des deux baisers que tu me dois...

PAUL, désappointé.

Ah !

JEANNE.

Et que c'est moi qui te les donne.

Elle l'embrasse.

PAUL.

Folle! (La porte du fond s'ouvre.) Oh! Saint-Réault et madame de Céran Souffle-moi dans l'œil!... Non!... elle ne nous a pas vus! Tiens-toi! hum! tenez-vous!...

SCÈNE V

PAUL, JEANNE, MADAME DE CÉRAN ET SAINT-RÉAULT, sur la porte, causant sans les voir

MADAME DE CÉRAN.

Mais non, mon ami! pas au premier tour! comprenez donc! 15-8-15, au premier tour... Il y a ballottage au premier tour, par conséquent second tour; c'est pourtant simple.

SAINT-RÉAULT.

Simple! simple! Au second tour, puisque je n'ai que quatre voix de second tour, avec nos neuf voix du premier tour, cela ne nous fait que treize au second tour.

MADAME DE CÉRAN.

Et nos sept de premier tour, cela fait vingt au second tour; comprenez donc!

SAINT-RÉAULT, éclairé.

Ah!

PAUL, à Jeanne.

C'est si simple.

MADAME DE CÉRAN.

Mais!... je vous le répète, soignez Dalibert et ses libéraux. L'Académie est libérale dans ce moment-ci... (Insistant.) dans ce moment-ci.

Ils descendent en scène en causant.

SAINT-RÉAULT.

Revel n'est-il pas aussi directeur de la Jeune École?

MADAME DE CÉRAN, le regardant.

Ah çà! Revel n'est pas mort, que je sache?...

SAINT-RÉAULT.

Mais non.

MADAME DE CÉRAN, de même.

Ni malade? hein?

SAINT-RÉAULT, un peu embarrassé.

Oh! malade... il l'est toujours.

MADAME DE CÉRAN.

Eh bien, alors?

SAINT-RÉAULT.

Enfin, il faut être prêt, qui sait?... Je vais m'en occuper.

MADAME DE CÉRAN, à part.

Il y a quelque chose. (Apercevant Raymond et allant à lui.) Ah! mon cher monsieur Raymond, je vous oubliais, pardonnez-moi.

PAUL.

Oh! Comtesse... (Lui présentant Jeanne.) Madame Paul Raymond.

MADAME DE CÉRAN.

Soyez la bienvenue dans ma maison, Madame. Vous êtes ici chez une amie. (Les présentant à Saint-Réault et le leur présentant.) M. Paul Raymond, sous-préfet d'Agenis; madame Paul Raymond; monsieur le baron Eriel de Saint-Réault.

PAUL.

Je suis d'autant plus heureux de vous être présenté, monsieur le baron, que, bien jeune, j'ai eu l'honneur de connaître votre illustre père. (A part.) Il m'a collé à mon baccalauréat.

SAINT-RÉAULT, saluant.

Fort heureux, monsieur le préfet, de cette coïncidence.

PAUL.

Moins que moi, monsieur le baron; en tous cas, moins fier.

Saint-Réault va à la table et écrit.

MADAME DE CÉRAN, à Jeanne.

Vous trouverez ma maison peut-être un peu austère pour votre jeunesse, Madame; ne vous en prenez qu'à votre mari si votre séjour ici comporte quelque monotonie, et dites-vous pour vous consoler que se résigner c'est obéir, et qu'en venant vous n'étiez pas libre.

JEANNE, gravement.

En quoi donc, madame la comtesse? Être libre, ce n'est

pas faire ce que l'on veut, mais ce que l'on juge meilleur... a dit le philosophe Joubert.

MADAME DE CÉRAN, après avoir regardé Paul, approbativement.

Voilà un mot qui me rassure, mon enfant. Du reste, pour purement intellectuel que soit le mouvement de mon salon, il n'est pas sans attrait pour les esprits élevés. Et tenez, aujourd'hui, précisément, la soirée sera particulièrement intéressante. M. de Saint-Réault veut bien nous lire un extrait de son travail inédit sur Rama-Ravana et les légendes sanscrites.

PAUL.

Vraiment! Oh! Jeanne!..

JEANNE.

Quel bonheur!

MADAME DE CÉRAN.

Après quoi, je crois pouvoir vous promettre quelque chose de M. Bellac.

JEANNE.

Le professeur?

MADAME DE CÉRAN.

Vous le connaissez?

JEANNE.

Quelle dame ne le connaît pas? Oh! mais cela va être charmant.

MADAME DE CÉRAN.

Une causerie intime, *ad usum mundi*, quelques mots seulement, mais du fruit rare, et enfin, pour terminer, la lecture d'une pièce inédite.

PAUL.

Oh! en vers peut-être?

MADAME DE CÉRAN.

Oui, le premier ouvrage d'un jeune poète inconnu qu'on me présente ce soir et dont l'œuvre vient d'être admise au Théâtre-Français.

PAUL.

Voilà de ces bonnes fortunes que les délicats ne rencontrent que chez vous, Comtesse.

MADAME DE CÉRAN.

Toute cette littérature ne vous effraie pas un peu, Madame?... Car enfin une soirée comme celle-là, c'est autant de perdu pour votre beauté.

JEANNE, gravement.

Ce que le vulgaire appelle temps perdu est bien souvent du temps gagné, comme a dit M. de Tocqueville!

MADAME DE CÉRAN, la regardant étonnée, bas à Paul.

Elle est charmante! (Saint-Réault se lève et va vers la porte.) Eh bien, Saint-Réault, où allez-vous donc?

SAINT-RÉAULT, sortant.

Au chemin de fer; excusez-moi... Un télégramme... Je reviens dans dix minutes.

Il sort.

MADAME DE CÉRAN.

Décidément, il y a quelque chose... (Elle cherche sur la table.) (A Jeanne et à Paul.) Pardon! (Elle sonne, François paraît.) Les journaux?

FRANÇOIS.

M. de Saint-Réault les a pris ce matin, madame la comtesse. Ils sont dans sa chambre.

PAUL, tirant le *Journal Amusant* de sa poche.

Si vous voulez, Comtesse!...

Jeanne l'arrête brusquement, tire le *Journal des Débats* de la sienne et le remet à madame de Céran.

JEANNE.

Il est d'aujourd'hui.

MADAME DE CÉRAN.

Volontiers... Je suis curieuse... Encore pardon.

Elle ouvre le journal et lit.

PAUL, bas à sa femme.

Bravo! très bien! continue! Exquis le Joubert! et le Tocqueville!... Ah! ça...

JEANNE, bas.

Ce n'est pas de Tocqueville, c'est de moi.

PAUL.

Oh!

MADAME DE CÉRAN, lisant.

Revel très malade... Allons donc! j'étais bien sûre!... Il ne perd pas de temps, Saint-Réault. (Rendant le journal à Paul.) Je sais ce que je voulais savoir, merci! Je ne veux pas vous retenir, on va vous indiquer vos chambres. Nous dînons à six heures très précises; la duchesse est fort exacte, vous le savez. A quatre heures, le consommé; à cinq, la promenade, a six, le dîner. (Quatre heures sonnent.) Et tenez, quatre heures, la voici.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA DUCHESSE entre suivie de FRANÇOIS qui dispose son fauteuil et son panier à tapisserie, et d'une femme de chambre qui porte le consommé. Elle va s'asseoir dans le fauteuil préparé pour elle.

MADAME DE CÉRAN.

Ma chère tante, voulez-vous me permettre de vous présenter...

LA DUCHESSE, s'installant.

Attends un peu... Attends un peu... Là! Me présenter qui donc?... (Elle regarde avec son binocle.) Ce n'est pas Raymond, j'imagine?... Il y a beau jour que je le connais.

PAUL, s'avançant avec Jeanne.

Non, Duchesse; mais madame Paul Raymond, sa femme, si vous le voulez bien.

LA DUCHESSE, lorgnant Jeanne qui salue.

Elle est jolie!... Elle est très jolie! Avec ma petite Suzanne et Lucy, malgré ses lunettes, ça fera trois jolies femmes dans la maison... Ce ne sera, ma foi, pas trop. (Elle boit. A Jeanne.) Et comment, charmante comme vous êtes, avez-vous épousé cet affreux républicain-là!...

PAUL, se récriant.

Oh! Duchesse! républicain, moi!

LA DUCHESSE.

Ah ! vous l'avez été au moins.

Elle boit.

PAUL.

Oh ! bien, comme tout le monde, quand j'étais petit. C'est la rougeole politique cela, Duchesse ; tout le monde l'a eue.

LA DUCHESSE, riant.

Ah ! ah ! la rougeole !... Il est drôle. (A Jeanne.) Et vous, êtes-vous un peu gaie aussi, mon enfant, voyons ?

JEANNE, réservée.

Mon Dieu, madame la duchesse, je ne suis pas ennemie d'une gaieté décente... et je...

LA DUCHESSE.

Oui ; enfin, entre un pinson et vous, il y a une différence, je vois cela. Tant pis ! tant pis !... J'aime qu'on soit gaie, moi... surtout à votre âge. (A la femme de chambre.) Tenez, ôtez-moi cela.

Elle montre sa tasse.

MADAME DE CÉRAN, à la femme de chambre.

Voulez-vous conduire madame Raymond chez elle, Mademoiselle ? (A Jeanne.) Votre appartement est par ici, à côté du mien...

JEANNE.

Merci, Madame. (A Paul.) Venez, mon ami.

MADAME DE CÉRAN.

Non ! votre mari, je l'ai mis par là, lui, de l'autre côté, avec nos laborieux ; entre le comte, mon fils et M. Bellac, dans ce pavillon que nous appelons ici, un peu pré-

tentieusement peut-être, le pavillon des Muses. (*A Paul.*) François va vous y conduire ; j'ai pensé que vous seriez mieux là pour travailler.

PAUL.

Admirablement, Comtesse, et je vous remercie. (*Jeanne le pince.*) Aïe !

JEANNE, *doucement.*

Allez, mon ami !

PAUL, *bas.*

Tu viendras au moins m'aider à défaire mes malles.

JEANNE.

Comment ?

PAUL.

Par les corridors, en haut.

LA DUCHESSE, *à madame de Céran.*

Si tu crois que tu leur fais plaisir avec ta séparati de corps.

JEANNE, *bas, à Paul.*

Je suis trop bonne.

MADAME DE CÉRAN, *à Jeanne.*

Comment, est-ce que cet arrangement vous contrarie ?

JEANNE.

Moi, madame la comtesse, mais pas le moins du monde. D'ailleurs, vous savez mieux que personne *quid deceat, quid non*.

Elle salue.

MADAME DE CÉRAN, *à Paul.*

Tout à fait charmante !

Ils sortent; Paul à droite, Jeanne à gauche.

SCÈNE VII

MADAME DE CÉRAN, LA DUCHESSE, assise près de la table de gauche et travaillant à sa tapisserie.

LA DUCHESSE.

Ah! elle parle latin! Allons ! allons ! elle ne déparera pas la collection.

MADAME DE CÉRAN.

Vous savez, ma tante, que Revel est au plus mal.

LA DUCHESSE.

Il ne fait que cela, et puis qu'est-ce que cela me fait ?

MADAME DE CÉRAN, s'asseyant.

Comment, ma tante ! mais Revel est un second Saint-Réault. Il occupe au moins quinze places. Celle de Directeur de la Jeune École, entre autres, une situation qui mène à tout: voilà ce qu'il faudrait à Roger. Justement il revient aujourd'hui et j'ai le secrétaire du Ministre à dîner ce soir, vous le savez.

LA DUCHESSE.

Oui, une nouvelle couche qui s'appelle Toulonnier.

MADAME DE CÉRAN.

Ce soir, j'emporte la place.

LA DUCHESSE.

Alors tu veux en faire un maître d'école, de ton fils, à présent?

MADAME DE CÉRAN.

Mais c'est le pied à l'étrier, ma tante, comprenez donc !

LA DUCHESSE.

Il est vrai que tu l'as élevé comme un pion.

MADAME DE CÉRAN.

J'en ai fait un homme sérieux, ma tante.

LA DUCHESSE.

Oh ! oui, parlons-en ! un homme de vingt-huit ans, qui n'a pas encore seulement... fait une bêtise, je le parierais ; si ce n'est pas honteux !

MADAME DE CÉRAN.

A trente ans, il sera de l'Institut, à trente-cinq à la Chambre.

LA DUCHESSE.

Ah çà ! décidément, tu veux recommencer avec le fils ce que tu as fait avec le père ?

MADAME DE CÉRAN.

Ai-je donc si mal fait ?

LA DUCHESSE.

Ah ! pour ton mari, je ne dis pas : un cœur sec, une intelligence médiocre...

MADAME DE CÉRAN.

Ma tante !

LA DUCHESSE.

Laisse-moi donc tranquille, c'était un imbécile, ton mari !

MADAME DE CÉRAN.

Duchesse !

LA DUCHESSE.

Un imbécile avec de la tenue ! Tu l'as poussé dans la politique. C'était indiqué. Et encore tout ce que tu as pu en faire, c'est un ministre de l'agriculture et du commerce. Il n'y a pas tant de quoi te vanter ! Enfin, passe pour lui ; mais pour Roger, c'est autre chose : il est intelligent, lui, il a du cœur ou il en aura... que diable ! ou il ne serait pas mon neveu. Tu ne penses pas à cela, toi ?

MADAME DE CÉRAN.

Je pense à sa carrière, ma tante !

LA DUCHESSE.

Et à son bonheur?

MADAME DE CÉRAN.

J'y ai pensé.

LA DUCHESSE.

Oui, oui, oh ! Lucy, n'est-ce pas ? Ils s'écrivent, je sais cela ; c'est joli, va ! Une jeune fille qui a des lunettes et qui n'a pas de gorge..., tu appelles ça penser à son bonheur, toi?

MADAME DE CÉRAN

Duchesse, vous êtes terrible.

LA DUCHESSE.

Une manière d'aérolithe qui est tombé ici pour quinze

jours et qui y est depuis deux ans, une pédante qui correspond avec les savants, qui traduit Schopenhauer.

MADAME DE CÉRAN.

Une personne sérieuse, instruite, orpheline, extrêmement riche et bien née, la nièce du lord chancelier qui me l'a recommandée... ce serait pour Roger une femme...

LA DUCHESSE.

Cette banquise anglaise?... brrr!... Rien qu'à l'embrasser il aurait le nez gelé. Du reste, tu fais fausse route, tu sais. D'abord Bellac en tient pour elle ; oui, le professeur. Oh! il m'a demandé trop de renseignements... Et puis elle en tient pour lui.

MADAME DE CÉRAN.

Lucy?

LA DUCHESSE.

Oui! Lucy! parfaitement! comme vous toutes, d'ailleurs; vous en êtes toutes folles!... Oh! mais je m'y connais mieux que toi, peut-être. Non, non, ce n'est pas Lucy qu'il faut à ton fils.

MADAME DE CÉRAN.

Oui, c'est Suzanne, je sais vos desseins.

LA DUCHESSE.

Et je ne m'en cache pas! Oui, si j'ai amené Suzanne chez toi, c'est pour qu'il l'épouse. Si j'ai voulu qu'il fût son tuteur et un peu son maître, c'est pour qu'il l'épouse, et il l'épousera, j'y compte bien.

MADAME DE CÉRAN.

Vous comptez sans moi, Duchesse, qui n'y consentirai jamais!

LA DUCHESSE.

Et pourquoi donc? Une enfant...

MADAME DE CÉRAN.

Inquiétante d'origine, inquiétante d'allures, sans éducation, sans tenue!

LA DUCHESSE, éclatant de rire.

Tout à fait moi, à son âge!

MADAME DE CÉRAN.

Sans fortune, sans naissance!

LA DUCHESSE.

Sans naissance! La fille de mon pauvre Georges, si beau, si bon, si brave... Ta cousine, après tout.

MADAME DE CÉRAN.

Une enfant naturelle!

LA DUCHESSE.

Naturelle! Eh bien, quoi? naturelle! Est-ce que tous les enfants ne sont pas naturels?... Tu me fais rire! Et puis d'ailleurs il l'a reconnue. Et puis, et puis tu auras beau faire, tu sais, si le diable s'en mêle .. et moi donc!

MADAME DE CÉRAN.

Il s'en est mêlé, Duchesse, mais pas comme vous l'espériez: c'est vous qui faites fausse route.

LA DUCHESSE.

Oh! le professeur! oui, oui, Bellac. Tu m'as dit cela. Tu crois qu'on ne peut pas aller à son cours sans l'aimer, alors?

MADAME DE CÉRAN.

Mais Suzanne n'en manque pas un, ma tante, et elle prend des notes, et elle rédige, et elle travaille; un travail sérieux, Suzanne! Et quand il est là, elle ne le quitte pas d'un instant, elle boit ses paroles. Et tout cela pour la science, alors? Allons donc! ce n'est pas la science qu'elle aime, c'est le savant! c'est aussi clair! Il n'y a qu'à la voir avec Lucy, d'ailleurs: elle en est jalouse. Et cette coquetterie qui lui est venue, et son caractère, depuis quelque temps? Elle chante, elle boude, elle rougit, elle pâlit, elle rit, elle pleure...

LA DUCHESSE.

Giboulées d'avril: c'est la fleur qui vient. Elle s'ennuie, cette enfant.

MADAME DE CÉRAN.

Ici?

LA DUCHESSE.

Ici! Ah çà, est-ce que tu t'imagines qu'on s'amuse, ici? Mais moi, tu entends, moi!... Est-ce que tu crois que si j'avais dix-huit ans je serais ici, moi, avec toutes tes vieilles et tous tes vieux? Ah! bien oui! Mais je serais toujours fourrée avec des jeunes gens, moi! et les plus jeunes possible, et les plus beaux possible, et qui me feraient la cour le plus possible! Nous autres femmes, vois-tu, il n'y a qu'une seule chose qui ne nous ennuie jamais, c'est d'aimer et d'être aimées! Et plus je vieillis, plus je vois qu'il n'y a pas d'autre bonheur au monde.

MADAME DE CÉRAN.

Il y en a de plus sérieux, Duchesse.

LA DUCHESSE.

De plus sérieux que l'amour! Allons donc! C'est-à-dire que quand celui-là vous échappe, on s'en fait d'autres: quand on est vieux on a des faux bonheurs comme on a des fausses dents, mais il n'y en a qu'un vrai! un seul! c'est l'amour! c'est l'amour, je te dis!

MADAME DE CÉRAN.

Vous êtes romanesque, ma tante.

LA DUCHESSE.

C'est de mon âge, ma nièce. Les femmes le sont deux fois : à seize ans pour elles, et à soixante ans pour les autres. En résumé, tu veux que Lucy épouse ton fils; moi je veux que ce soit Suzanne; tu dis que c'est Suzanne qui aime Bellac, moi je dis que c'est Lucy. Nous avons peut-être tort toutes les deux. C'est Roger qui jugera.

MADAME DE CÉRAN.

Comment?

LA DUCHESSE.

Oui; je lui exposerai la situation, et pas plus tard que tout à l'heure, dès son arrivée.

MADAME DE CÉRAN.

Vous voulez!...

LA DUCHESSE.

Ah! c'est son tuteur! Il faut qu'il le sache. (A part.) Et puis ça l'émoustillera un peu, il en a besoin!

SCÈNE VIII

MADAME DE CÉRAN, LA DUCHESSE, LUCY,

en grande toilette décolletée, avec une pèlerine.

LUCY.

Je crois que voici votre fils, Madame.

MADAME DE CÉRAN.

Le comte !

LA DUCHESSE.

Roger !

LUCY.

Sa voiture entre dans la cour.

MADAME DE CÉRAN.

Enfin !

LA DUCHESSE.

Tu avais peur qu'il ne revînt pas?

MADAME DE CÉRAN.

Qu'il ne revînt pas à temps, oui... à cause de cette place.

LUCY.

Oh !... il m'avait écrit ce matin qu'il arriverait aujourd'hui, jeudi.

LA DUCHESSE.

Et vous avez manqué le cours du professeur pour le voir plus tôt? c'est bien, cela.

LUCY.

Oh ! ce n'est pas pour cela, Madame.

LA DUCHESSE, bas, à madame de Céran

Tu vois ?... (Haut.) Non, alors ?...

LUCY.

Non... je cherchais.... je... c'est autre chose qui m'a retenue.

LA DUCHESSE.

Ce n'est pourtant pas pour le nommé Schopenhauer que vous avez fait cette toilette-là, j'imagine ?

LUCY.

Mais n'attend-on pas du monde ici, ce soir, Madame ?

LA DUCHESSE, bas, à madame de Céran.

Bellac, c'est assez clair. (A Lucy.) Mes compliments, d'ailleurs. Il n'y a que ces affreuses lunettes... Pourquoi donc portez-vous des infamies pareilles ?

LUCY.

Parce que je n'y vois pas sans cela, Madame.

LA DUCHESSE.

Une belle raison ! (A part.) Elle est pratique ; j'ai horreur de cela, moi !.... C'est égal, elle est moins maigre que je ne croyais. Ces Anglaises ont d'aimables surprises.

MADAME DE CÉRAN.

Ah ! voici mon fils.

SCÈNE IX

Les Mêmes, ROGER.

ROGER.

Ma mère ! ah ! ma mère !.... que je suis heureux de vous revoir.

MADAME DE CÉRAN.

Et moi de même, mon cher enfant.

Elle lui tend la main qu'il baise.

ROGER.

Qu'il y a longtemps !.... Encore !

Il lui baise encore la main.

LA DUCHESSE, *à part.*

Ils ne s'étoufferont pas.

MADAME DE CÉRAN, *lui faisant voir madame de Réville.*

La duchesse, mon ami.

ROGER, *allant à la duchesse.*

Duchesse !

LA DUCHESSE.

Appelle-moi ma tante et embrasse-moi !

ROGER.

Ma chère tante...

Il va pour lui baiser la main.

LA DUCHESSE.

Non !... non !... sur les joues, moi, sur les joues, ce

sont les petits profits de mon âge..... Mais regarde-moi donc!... tu as toujours ton petit air pion! Tiens! tu as laissé pousser tes moustaches, il est tout à fait mignon comme cela, ce garçon.

MADAME DE CÉRAN.

J'espère bien, Roger, que vous couperez cela.

ROGER.

Oui, ma mère, soyez tranquille.... Ah! Lucy; bonjour, Lucy!....

LUCY.

Bonjour, Roger! (Poignées de mains.) Vous avez fait un bon voyage?

ROGER.

Oh! des plus intéressants; figurez-vous un pays presque inexploré et, comme je vous l'écrivais, une mine véritable pour le savant, le poète et l'artiste.

LA DUCHESSE, s'asseyant.

Et les femmes? Parle-moi un peu des femmes.

MADAME DE CÉRAN.

Duchesse!

ROGER, étonné.

De quelles femmes, ma tante?

LA DUCHESSE.

De ces femmes d'Orient qui sont si belles, il paraît... Ah! coquin!

ROGER.

Je vous avouerai, ma tante, que le temps m'a manqué pour vérifier ce... détail.

LA DUCHESSE, *indignée.*

Ce détail!

ROGER, *souriant.*

Du reste, le gouvernement ne m'avait pas envoyé pour cela.

LA DUCHESSE.

Mais qu'est-ce que tu as vu, alors?

ROGER.

Vous lirez cela dans la *Revue archéologique.*

LUCY.

Sur les monuments funéraires de l'Asie occidentale n'est-ce pas, Roger?

ROGER.

Oui, oh! Lucy, il y a là des tumuli...

LUCY.

Ah! des tumuli!

LA DUCHESSE.

Voyons, voyons, vous marivauderez quand vous serez seuls. Dis-moi un peu, tu dois être fatigué?... Tu arrives à l'instant?

ROGER.

Oh! non, ma tante, je suis depuis hier soir à Paris.

LA DUCHESSE.

Tu as été au spectacle?

ROGER.

Non, j'ai été simplement voir le Ministre.

MADAME DE CÉRAN.

Très bien ! et qu'est-ce qu'il t'a dit?

LUCY.

Je vous laisse.

MADAME DE CÉRAN.

Oh ! vous pouvez rester, Lucy.

LUCY.

Non, il est plus convenable que je vous laisse, je reviendrai tout à l'heure;... à tout à l'heure, Roger

Elle lui tend la main.

ROGER, lui serrant la main.

A tout à l'heure, Lucy.

LA DUCHESSE, à part.

Pour ceux-là, je les garantis calmes, on ne peut plus calmes.

Lucy sort. Roger l'accompagne jusqu'à la porte de droite, Madame de Céran s'assied sur le fauteuil, de l'autre côté de la table.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins LUCY.

MADAME DE CÉRAN.

Et qu'est-ce qu'il t'a dit, le Ministre, voyons?...

LA DUCHESSE.

Ah ! oui, au fait, parlons-en un peu il y avait longtemps.

ROGER.

Il m'a interrogé sur les résultats de mon voyage et m'a demandé mon rapport dans le plus bref délai, en assignant au jour de son dépôt une récompense que vous devinez, n'est-ce pas.

Il montre sa boutonnière où est le ruban de chevalier.

MADAME DE CÉRAN.

Officier? C'est bien, mais j'ai mieux. Et puis?

ROGER.

Et puis, il m'a chargé de vous présenter ses respects, ma mère, en vous priant de penser à lui, pour cette loi, au Sénat.

MADAME DE CÉRAN.

Je penserai à lui s'il pense à nous... Il faut te mettre à ton rapport sans tarder.

ROGER.

A l'instant même.

MADAME DE CÉRAN.

Tu as mis des cartes chez le Président?

ROGER.

Ce matin, oui, et chez le général de Briais et chez madame de Vielfond.

MADAME DE CÉRAN.

Bon! il faut qu'on sache ton retour. Du reste, je ferai passer une note aux journaux. A ce propos, une observation. Les articles que tu as envoyés de là-bas sont bien; seulement j'y ai découvert avec étonnement une tendance à... comment dirai-je? à l'imagination, au style; il y a des pay-

sages... des digressions... il y a même des vers... (D'un ton de reproche douloureux.) des vers d'Alfred de Musset, mon enfant !

LA DUCHESSE.

Oui, enfin, c'était presque amusant, méfie-toi de cela.

MADAME DE CÉRAN.

La duchesse plaisante, mon ami, mais garde-toi de la poésie, je t'en prie... Tu traites des matières sérieuses, sois sérieux.

ROGER.

Je ne croyais pas, ma mère... A quoi reconnaît-on qu'un article est sérieux, alors?

LA DUCHESSE, montrant une brochure.

A ce qu'il n'est pas coupé, mon ami.

MADAME DE CÉRAN.

Ta tante exagère, mon enfant; mais crois-moi, va, pas de poésie. Et maintenant, nous dînons à six heures. Tu as ton rapport sur les *tumuli* à faire et une heure devant toi. Je ne te retiens plus; va à ton travail, va!...

LA DUCHESSE.

Un instant !... Maintenant que vos épanchements de cœur sont terminés, parlons d'affaires, s'il vous plaît. Et Suzanne ?

ROGER.

Oh ! chère petite, où donc est-elle ?

LA DUCHESSE.

Au cours de littératures comparées, mon ami.

ROGER.

Suzanne ?

LA DUCHESSE.

Oui, au cours de Bellac.

ROGER.

Bellac ?.. Qui, Bellac ?..

LA DUCHESSE.

Un champignon de cet hiver, le savant à la mode, un de ces abbés galants d'Ecole Normale, courtisant les femmes, courtisé d'elles, et se poussant par ce moyen. La princesse Okolitch, qui en est folle, comme toutes nos vieilles, du reste, a imaginé de lui faire faire deux fois par semaine, dans son salon, un cours dont la littérature est le prétexte et le cailletage le but. Or, à force de voir toute la haute femellerie férue du génie de ce Vadius jeune, aimable et facond, il paraît que ta pupille a fait comme les autres, voilà !

MADAME DE CÉRAN.

Inutile, Duchesse...

LA DUCHESSE.

Pardon, c'est son tuteur, il doit tout savoir.

ROGER.

Mais qu'est-ce que cela veut dire, ma tante ?

LA DUCHESSE.

Ça veut dire que Suzanne est amoureuse de ce monsieur! là... Comprends-tu ?

ROGER.

Suzanne !.. allons donc; cette gamine!

LA DUCHESSE.

Oh ! il ne faut pas longtemps à une gamine pour passer femme, tu sais.

ROGER.

Suzanne !

LA DUCHESSE.

Enfin, voilà ce que ta mère prétend.

MADAME DE CÉRAN.

Je prétends, je prétends que cette... demoiselle recherche visiblement les bonnes grâces d'un homme beaucoup trop sérieux pour l'épouser, mais assez galant pour s'amuser d'elle, et je prétends que, dans ma maison, cette aventure qui n'en est encore qu'à l'inconvenance, n'aille pas jusqu'au scandale.

LA DUCHESSE, à Roger.

Tu entends?

ROGER.

Mais, ma mère, vous me confondez ! Suzanne ! une enfant que j'ai laissée en robe courte, grimpant aux arbres, une gamine à qui je donnais des pensums, qui sautait sur mes genoux, qui m'appelait papa... Allons donc !... C'est impossible... une dépravation aussi précoce....

LA DUCHESSE.

Une dépravation ! parce qu'elle aime ! Ah ! tu es bien le fils de ta mère, toi, par exemple !... Et quant à être précoce, il y a beau jour qu'à son âge mon cœur avait parlé... C'était un hussard, moi ! oui, bleu et argent ! superbe !... Il était bête comme son sabre ! mais à cet âge-là !... Un cœur neuf, c'est comme une maison neuve, ce ne sont pas les vrais locataires qui essuient les plâtres ! Enfin, il paraît que Bellac... Ah ! c'est invraisemblable; mais les jeunes filles... il faut se méfier. (A part.) Je n'en crois pas un mot,

mais ça l'émoustille... (Haut.) Et c'est pourquoi tu vas me faire le plaisir de planter là tes *tumuli* et de t'occuper d'elle et rien que d'elle.

SCÈNE XI

MADAME DE CÉRAN, LA DUCHESSE, ROGER, SUZANNE.

SUZANNE, entrant à pas de loup derrière Roger, lui met la main sur les yeux.

Coucou !...

ROGER, se levant.

Hein ?

SUZANNE, venant se placer devant lui.

Ah ! la voilà.

ROGER, surpris.

Mais, Mademoiselle...

SUZANNE.

Vilain !... qui ne reconnaît pas sa fille

ROGER.

Suzanne !

LA DUCHESSE, à part.

Il rougit.

SUZANNE.

Eh bien ! tu ne m'embrasses pas ?

MADAME DE CÉRAN.

Suzanne, voyons, il n'est pas convenable..

SUZANNE.

D'embrasser son père?.. Ah bien!

Elle va à lui.

LA DUCHESSE, *à Roger.*

Mais embrasse-la donc, voyons!...

Ils s'embrassent.

SUZANNE.

C'est moi qui suis contente!... Je ne savais pas que tu arrivais aujourd'hui, figure-toi! C'est madame de Saint-Réault qui m'a appris cela, au cours, tout à l'heure; alors, moi, sans rien dire... j'étais précisément près d'une porte... je me suis esquivée et j'ai couru au chemin de fer!

MADAME DE CÉRAN.

Seule?

SUZANNE.

Oui, toute seule! Oh! C'est amusant!... Mais le plus drôle, vous allez voir!... J'arrive au guichet, pas d'argent, ah!! Voyant cela, un monsieur qui prenait son billet m'offre de prendre le mien, un jeune homme très poli. Il allait à Saint-Germain justement. Et puis un autre, un vieux très respectable! Et puis un troisième, et puis tout le monde, tous les messieurs qui étaient là... ils allaient tous à Saint-Germain : « Mais, Mademoiselle, je vous en prie!... Je ne souffrirai pas... Moi, Mademoiselle, moi!.. » J'ai donné la préférence au vieux respectable; tu comprends, c'était plus convenable.

MADAME DE CÉRAN.

Tu as accepté?

SUZANNE.

Je ne pouvais pas rester là, voyons.

MADAME DE CÉRAN.

D'un étranger?

SUZANNE.

Puisque c'était un vieux respectable!... Oh! il a été très bien; il m'a aidée à monter en wagon... Oh! très bien! tous, du reste!... car ils étaient tous montés avec nous. Et si aimables! Ils m'offraient les coins, ils levaient les glaces, et puis ils s'empressaient: « Par ici, Mademoiselle;... non, » vous iriez en arrière!... Tenez, par là; pas de soleil, » Mademoiselle!... » et ils tiraient leurs manchettes, et ils frisaient leurs moustaches, et ils faisaient des grâces, tout à fait comme pour une dame... Oh! oui, c'est amusant de sortir seule!... Il n'y a que le vieux respectable qui me parlait toujours de ses propriétés immenses!... ça m'était bien égal.

MADAME DE CÉRAN.

Mais c'est monstrueux!

SUZANNE.

Oh! non; mais le plus étonnant, c'est qu'en arrivant, je retrouve mon porte-monnaie! dans ma poche!... Alors, j'ai remboursé le vieux respectable, j'ai fait une belle révérence à ces messieurs, et j'ai filé. Ah! ah! ils me regardaient tous... (A Roger.) comme toi, tiens!... Qu'est-ce qu'il a?... Mais embrasse-moi donc encore!...

MADAME DE CÉRAN, à la duchesse.

Voilà une inconvenance qui dépasse toutes les autres.

SUZANNE.

Une inconvenance!

LA DUCHESSE.

Tu vois bien qu'elle n'a pas conscience...

MADAME DE CÉRAN.

Une jeune fille, seule, par les chemins!

SUZANNE.

Lucy sort bien seule!

MADAME DE CÉRAN.

Lucy n'a pas dix-huit ans.

SUZANNE.

Je crois bien! Elle en a au moins vingt-quatre!

MADAME DE CÉRAN.

Lucy sait se conduire.

SUZANNE.

Pourquoi? parce qu'elle a des lunettes?

LA DUCHESSE, riant.

Suzanne! voyons!... (A part.) Je l'adore, moi, cette enfant-là!

MADAME DE CÉRAN.

Lucy n'a pas été renvoyée du couvent.

SUZANNE.

Oh! cela, c'est une injustice, tu vas voir. Quand je m'ennuyais...

MADAME DE CÉRAN.

Inutile, votre tuteur le sait...

SUZANNE.

Oui, mais il ne sait pas pourquoi... Tu vas voir si c'est une injustice. Quand je m'ennuyais trop en classe, je me

faisais mettre à la porte pour aller au jardin, tu comprends !... Oh ! mon Dieu ! c'était bien facile... J'avais un moyen ! Au milieu d'un grand silence, je m'écriais : — « Ah ! ce Voltaire, quel génie ! » La sœur Séraphine me disait tout de suite : Sortez, Mademoiselle ! Ce n'était pas long et ça prenait toujours. Une fois, qu'il faisait un beau soleil, je regardais par le carreau et tout d'un coup, je dis : « Ah ! ce Voltaire, quel génie ! » et j'attends. Rien !... — Je répète : « Oh ! ce Voltaire...! » Encore rien... un silence ! Tout étonnée, je me retourne. La mère supérieure était là, je ne l'avais pas entendue entrer. Tableau ! Elle ne m'a pas envoyée au jardin, non, elle m'a renvoyée ici ! Ah bien ! tant pis !.. Assez de couvent comme ça... maintenant je suis une femme !... Tiens !

MADAME DE CÉRAN.

Votre conduite ne le prouve guère; madame de Saint-Réault doit mourir d'inquiétude.

SUZANNE,

Oh ! le cours était presque fini; elle sera ici dans un instant avec les autres et M. Bellac... Oh ! c'est lui qui a parlé aujourd'hui !... Oh !

LA DUCHESSE, regardant Roger.

Hum !

SUZANNE.

Et ce que ces dames l'ont applaudi ! Et il n'en manquait pas à son cours, je vous en réponds !... Et dans des toilettes !... Ça avait l'air d'un mariage à Sainte-Clotilde... Oh ! mais il a été... (Faisant claquer un baiser sur ses doigts.) superbe !

LA DUCHESSE, regardant Roger

Hum !

SUZANNE.

Superbe!... Aussi, il fallait entendre ces dames... « Ah! charmant! charmant!... » Madame de Loudan en poussait, des petits cris de cochon d'Inde... ah! ah! ah! Je ne l'aime pas, moi, cette femme-là!

LA DUCHESSE, regardant Roger

Hum! (A Suzanne.) Et alors, voilà les notes que tu prends au cours, toi?...

SUZANNE.

Moi?... oh! j'en prends d'autres. (A Roger.) Tu verras.

LA DUCHESSE, à Roger, prenant le cahier de notes que Suzanne a déposé sur la table en entrant.

On peut voir tout de suite. (Cinq heures sonnent.) Cinq heures! Oh! oh! et ma promenade! (Bas à Roger.) Eh bien, y vois-tu quelque chose... pour Bellac?

ROGER.

Non, je...

LA DUCHESSE.

Cherche! examine! déchiffre! C'est un palimpseste qui en vaut bien un autre! Après tout, c'est ton métier...

ROGER.

Je n'y entends rien.

LA DUCHESSE.

Et c'est ton devoir!

MADAME DE CÉRAN, à part.

Que de temps perdu!

LA DUCHESSE, à part, regardant Roger.

Ça l'émoustille !

SUZANNE, à part, les regardant tous.

Qu'est-ce qu'ils ont donc ?

SCÈNE XII

ROGER, SUZANNE.

SUZANNE.

Comme tu me regardes !... Parce que je suis venue seule?... Tu es fâché?

ROGER.

Non, Suzanne, et pourtant vous devez comprendre...

SUZANNE.

Mais tu me dis vous? ce n'est pas parce que tu es fâché?

ROGER.

Non, et cependant...

SUZANNE.

Alors, c'est parce que tu trouves que je suis une femme, maintenant?... hein?... oui, n'est-ce pas?.., dis-le!... oh! dis-le... cela me fera tant de plaisir.

ROGER.

Oui, Suzanne, vous êtes une femme maintenant et c'est précisément pour cela qu'il faut vous observer davantage.

SUZANNE, se pressant contre lui.

C'est cela, gronde-moi, toi, je veux bien.

ROGER, la repoussant doucement.

Voyons, mettez-vous là!

SUZANNE.

Mais attends donc! tu me dis : vous; tu veux que je te dise vous aussi, alors?

ROGER.

Cela vaudrait mieux.

SUZANNE.

Oh! que c'est amusant!... mais pas facile!

ROGER.

Il y a bien d'autres convenances auxquelles il faudra désormais vous astreindre, et c'est précisément là le reproche...

SUZANNE.

Oui, oui, oh! je sais : pas de tenue! monsieur Bellac me l'a assez dit.

ROGER.

Ah! monsieur...

SUZANNE.

Mais qu'est-ce que tu veux?... pas moyen... ce n'est pas ma faute, va, je te jure, je vous jure... Tu vois, ce n'est pas facile; je m'étais pourtant bien promis qu'à ton... qu'à votre retour, tu me... vous... ah bien! je ne peux pas! tant pis! ce sera pour une autre fois; oui, je m'étais promis qu'à ton retour tu me retrouverais aussi raide que Lucy,

et ce que je m'appliquais!... Voilà six mois que je m'applique... Et puis, tout à coup j'apprends que tu arrives... et patatras! six mois de perdus, je manque mon effet!

ROGER, *d'un ton de reproche.*

Je manque mon effet!

SUZANNE.

Ah! oui, je suis contente que tu sois revenu!... Je t'aime tant! mais tant! je t'adore!...

ROGER.

Suzanne! Suzanne! perdez donc l'habitude de vous servir de mots dont vous ne connaissez pas la portée.

SUZANNE.

Comment!... je ne connais pas!... mais je connais très bien!... je t'adore, je te dis. Est-ce que tu ne m'aimes pas, toi, avec ton air tout drôle?... Pourquoi as-tu un air tout drôle?.. N'est-ce pas que tu m'aimes mieux que Lucy?

ROGER.

Suzanne!

SUZANNE.

Bien sûr! Tu ne vas pas l'épouser?

ROGER.

Suzanne...

SUZANNE.

On me l'a dit.

ROGER.

Allons!... allons!...

SUZANNE.

Alors pourquoi lui écris-tu?... oui, tu lui as écrit vingt sept lettres, à elle!... oh! je les ai comptées... vingt-sept

ROGER.

C'était sur des choses...

SUZANNE.

Et encore une ce matin... toujours sur des choses, alors? Qu'est-ce que tu lui écrivais, hein... ce matin ?

ROGER.

Mais tout simplement que j'arriverais jeudi.

SUZANNE.

Que tu arriverais jeudi? que ça! bien vrai? Mais pourquoi pas à moi, alors? Je t'aurais vu la première.

ROGER.

Mais ne vous ai-je pas écrit pendant mon absence? et souvent.

SUZANNE.

Oh! souvent. .dix fois! et encore des petits mots de rien du tout, au bas d'une page comme à un baby. Je ne suis plus un baby, va, j'ai bien réfléchi pendant ces six mois; j'ai appris des choses!. .

ROGER.

Quoi ?... quelles choses ? (Suzanne se penche sur son épaule et pleure.) Suzanne, qu'avez-vous ?

SUZANNE, essuyant ses yeux en voulant rire.

Ah ! et puis j'ai travaillé !... oh ! mais beaucoup ! Tu sais, mon piano... l'horrible piano... Eh bien, je joue du Schumann, maintenant; c'est raide, hein?

ROGER.

Oh !...

SUZANNE.

Veux-tu que je t'en joue ?

ROGER.

Non, plus tard.

SUZANNE.

Tu as joliment raison ! Et puis je suis devenue savante.

ROGER.

Oui, vous suivez les cours de M. Bellac ; c'est M. Bellac qui m'a remplacé, alors ?

SUZANNE.

Oui. Ah ! il a été bon ! Oh ! je l'aime bien aussi.

ROGER.

Ah !

SUZANNE, vivement.

Tu es jaloux de lui ?

ROGER.

Moi !...

SUZANNE.

Oh ! dis-le, je comprends ça ! Je suis si jalouse, moi !... oh !... mais toi, pourquoi ? Toi et un autre, ce n'est pas la même chose... Est-ce que tu n'es pas mon père, toi ?

ROGER.

Permettez, votre père...

SUZANNE.

Mais qu'est-ce que tu as donc ? Voyons, câline-moi un peu, comme autrefois.

ROGER.

Comme autrefois, non.

SUZANNE.

Si !... si !... comme autrefois.

Elle va pour l'embrasser.

ROGER.

Suzanne, ah ! non, plus cela.

SUZANNE.

Pourquoi ?

ROGER.

Allez-vous-en, voyons. Tss ! tss ! tss !

Il s'assied sur le canapé.

SUZANNE.

J'aime bien quand tu fais : tss ! tss ! tss !

ROGER, *même jeu.*

Soyez raisonnable.

SUZANNE.

Ah !... assez de raison pour aujourd'hui.

Elle lui ébouriffe les cheveux en riant.

ROGER.

Allez-vous-en !... Une grande fille !...

SUZANNE, *jalouse.*

Oh ! si c'était Lucy...

ROGER.

Voyons, va-t'en !

SUZANNE.

Tu m'as dit : tu. Un gage.

Elle s'assied sur ses genoux et l'embrasse.

ROGER.

Suzanne, encore une fois !..



SUZANNE.

Oui, encore une fois.

Elle l'embrasse.

ROGER, *la repousse et se lève.*

C'est intolérable !

SUZANNE.

Je suis taquine, hein ? Bah ! je vais te chercher mes cahiers, ça nous raccommodera... *Elle s'arrête à la porte et regarde.* Ah ! voilà ces dames et M. Bellac ! Comment ! Lucy est décolletée ! Attends un peu.

Elle sort en courant.

ROGER, *seul, très agité.*

Intolérable !...

SCÈNE XIII

ROGER, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Eh bien ?

ROGER.

Eh bien ?

LA DUCHESSE.

Co[illegible] ému !

ROGER.

E[illegible]lle a é[illegible]ctueuse... trop peut-être !



LA DUCHESSE.

Je t'engage à te plaindre... Alors, tu n'as rien trouvé?... Moi j'ai trouvé ça...

Elle tire un portrait-carte du cahier de notes de Suzanne.

ROGER.

La photographie ?...

LA DUCHESSE.

Du professeur... oui...

ROGER.

Dans son cahier !

LA DUCHESSE, légèrement.

Oui, mais ceci...

ROGER.

Ah ! permettez, ceci...

LES DAMES, du dehors.

Admirable, cette leçon !.. Magnifique !

LA DUCHESSE.

Le voilà, le bel objet ! avec ses gardes du corps !

SCÈNE XIV

LES MÊMES, BELLAC, MADAME ARRIÉGO, MADAME DE LOUDAN, MADAME DE SAINT RÉAULT, MADAME DE CÉRAN, LUCY.

MADAME DE SAINT-RÉAULT.

Superbe ... il a été superbe !

BELLAC.

Madame de Saint-Réault, épargnez-moi !

MADAME DE LOUDAN.

Idéal!... vous entendez? Idéal!...

BELLAC.

Marquise!...

MADAME ARRIÉGO.

Beau!... beau!... beau!... Oh! je suis passionnée!

BELLAC.

Madame Arriégo! voyons!

MADAME DE LOUDAN.

Enfin, Mesdames, disons le mot : Il a été... dangereux ! mais n'est-ce pas son péché d'habitude?

BELLAC.

De grâce, madame de Loudan.

MADAME DE LOUDAN.

Oh! d'abord, moi, je suis folle de votre talent, oui, oui, folle! et de vous aussi!... Oh! je ne m'en cache pas! Je le dis partout! cyniquement... Vous êtes un des dieux de mon Olympe!... c'est du fétichisme!...

MADAME ARRIÉGO.

Vous savez que j'ai un autographe de lui dans mon médaillon. (Elle montre son cou.) Là.

MADAME DE LOUDAN, montrant sa poitrine.

Et moi, une de ses plumes, là!

LA DUCHESSE, à Roger.

Vieilles chattes!...

MADAME DE LOUDAN, à madame de Céran.

Ah! Comtesse, comment n'étiez-vous pas à ce cours?

MADAME DE CÉRAN, présentant Roger.

Voici mon excuse! Mon fils, Mesdames.

LES DAMES.

Ah! Comte!

MADAME DE LOUDAN.

Voilà donc l'exilé de retour!

ROGER, saluant.

Mesdames!

MADAME DE CÉRAN, présentant Bellac à son fils.

Monsieur Bellac... le comte Roger de Céran.

MADAME DE LOUDAN.

Je reconnais que l'empêchement était inéluctable... mais vous, Lucy, vous.

LUCY.

Moi, j'avais affaire ici.

MADAME DE LOUDAN

Vous absente, il lui manquait sa muse.

BELLAC, galamment.

Ah! Marquise, je pourrais vous répondre : vous en êtes une autre.

MADAME DE LOUDAN.

Il est charmant. (A Lucy.) Ah! vous ne savez pas ce que vous avez perdu.

LUCY.

Oh! je sais..

MADAME ARRIÉGO.

Non! elle ne le sait pas! une flamme! une passion!

MADAME DE LOUDAN.

Une suavité de parole! une délicatesse de pensée!

BELLAC.

Devant un pareil auditoire, qui ne serait éloquent?

LA DUCHESSE.

Et de quoi a-t-il parlé aujourd'hui?

TOUTES.

De l'amour!!

LA DUCHESSE, à Roger.

Bien entendu!

MADAME ARRIÉGO.

Et comme un poète!

MADAME DE LOUDAN.

Et comme un savant! un psychologue doublé d'un rêveur! une lyre et un scalpel!... C'était... Ah! il n'y a qu'une chose que je n'accepte pas, c'est que l'amour ait sa raison dans l'instinct.

BELLAC.

Mais, Marquise, je parlais...

MADAME DE LOUDAN.

Ah! cela, non! non!

BELLAC.

Je parlais de l'amour dans la nature.

MADAME DE LOUDAN.

L'instinct, pouah! Mesdames, aidez-moi, défendons-nous! Lucy!

BELLAC.

Vous tombez mal, Marquise, miss Watson tient pour l'instinct.

MADAME DE SAINT-RÉAULT.

Est-il possible, Lucy!

MADAME DE LOUDAN

L'instinct!

MADAME ARRIÉGO.

Dans l'amour!

MADAME DE LOUDAN.

Mais c'est voler à l'âme son plus beau fleuron; mais il n'y a plus ni bien, ni mal alors, Lucy...

LUCY, *froidement.*

Il ne s'agit ici, ni du bien, ni du mal, Madame, mais de l'existence même de l'espèce.

LES DAMES, *protestant.*

Oh!

LA DUCHESSE, *à part.*

Décidément, elle est pratique!

MADAME DE LOUDAN, avec indignation.

Tenez, vous dénimbez l'amour!

LUCY.

Hunter et Darwin...

MADAME DE LOUDAN.

Non! non! non! Personne mieux que moi ne connaît les fatalités du corps! La matière nous domine, nous oppresse, je le sais! je le sens! mais laissez-nous au moins le refuge psychique des pures extases!

BELLAC.

Mais, Marquise...

MADAME DE LOUDAN.

Taisez-vous! vous êtes un vilain! Je ne veux pas frapper mon Dieu! ce serait un sacrilège, mais je vous boude.

LA DUCHESSE, à part.

Petite follette!

BELLAC.

Nous nous réconcilierons, je l'espère, quand vous lirez mon livre.

MADAME DE LOUDAN.

Mais quand? mais quand? Oh! ce livre, le monde entier l'attend! et il n'en veut rien dire, pas même le titre!

TOUTES.

Le titre, au moins, le titre!

MADAME ARRIÉGO.

Lucy! vous! insistez!

LUCY.

Eh bien ! le titre?

BELLAC, à Lucy, après un temps.

Mélanges !

MADAME DE LOUDAN.

Oh! que c'est joli !... mais quand! mais quand?

BELLAC.

J'en hâte la publication, comptant bien qu'elle me sera un droit de plus à la place que je sollicite.

MADAME DE CÉRAN.

Vous sollicitez?

MADAME ARRIÉGO.

Que peut-il désirer encore?

MADAME DE LOUDAN.

Lui, le filleul des fées!

BELLAC.

Mon Dieu! ce pauvre Revel est au plus mal, vous le savez. Et à tout événement, je l'avoue sans pudeur, j'ai posé ma candidature à la direction de la Jeune École.

LA DUCHESSE, à madame de Céran.

Et de trois !

BELLAC.

Mesdames, le cas échéant, ce qu'à Dieu ne plaise, je me recommande à votre toute-puissance.

LES DAMES.

Soyez tranquille, Bellac.

BELLAC, allant vers la duchesse.

Et vous, Duchesse, puis-je espérer?

LA DUCHESSE.

Oh! moi! mon cher monsieur, il ne faut rien me demander avant le dîner; la fatalité du corps me domine, comme dit madame de Loudan. (On entend une cloche.) Et tenez, voilà le premier coup, vous n'avez plus qu'un quart d'heure. Allez vous habiller, nous causerons de cela à table.

MADAME DE CÉRAN.

A table! mais monsieur Toulonnier n'est pas arrivé, Duchesse!

LA DUCHESSE.

Ah! c'est ça qui m'est égal, par exemple, à six heures précises, avec ou sans lui...

MADAME DE CÉRAN.

Sans lui! un secrétaire général!

LA DUCHESSE.

Oh! sous la République!

Suzanne entre avec ses cahiers sous le bras et va les poser sur la table de droite.

MADAME DE CÉRAN.

Je vais à sa rencontre. (A Bellac.) Mon cher professeur, on va vous montrer votre chambre.

Elle sonne, François entre.

BELLAC.

Inutile, Comtesse, j'ai ce bonheur de connaître le chemin. (Bas, à Lucy.) Vous avez reçu ma lettre?

LUCY.

Oui, mais...

Bellac lui fait signe de se taire, s'incline et sort par la porte d'appartement, à droite.

MADAME DE LOUDAN.

Et nous, Mesdames, allons nous faire belles pour le Dieu!

MADAME ARRIÉGO.

Allons!

MADAME DE CÉRAN.

Venez-vous avec moi, Lucy?

LUCY.

Volontiers, Madame.

MADAME DE LOUDAN.

Dans cette toilette? Vous ne redoutez pas la perfide beauté des soirs de printemps, ma chère?

LUCY.

Oh! je n'ai pas froid.

MADAME DE LOUDAN.

Vous êtes une fille des brumes, c'est vrai. Pour moi, j'ai grand'peur de ces humidités bleues.

Elle sort avec madame Arriégo par la porte d'appartement, à gauche. Au moment où Lucy va suivre madame de Céran dans le jardin, elle est arrêtée par François.

FRANÇOIS, à Lucy.

Je ne trouve toujours pas ce papier rose, Miss.

SUZANNE, ramassant un papier rose qu'elle vient de faire tomber de la table en dérangeant les papiers qui l'encombrent pour y poser ses cahiers, et à part.

Un papier rose!

Elle le regarde.

LUCY.

Ah ! oui, la lettre de ce matin.

SUZANNE, à part, la cachant vivement derrière elle.

La lettre de ce matin !

LUCY, s'en allant.

Oh ! bien ! ne cherchez plus, c'est inutile.

Elle sort par la porte du jardin. François sort derrière elle.

SCÈNE XV

LA DUCHESSE, ROGER, SUZANNE.

SUZANNE, à part, regardant Lucy puis Roger.

La lettre de ce matin !

LA DUCHESSE.

Comment ! tu n'es pas encore prête, toi non plus ? Mais qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Suzanne regarde Roger sans répondre.

ROGER, à la duchesse.

Ah ! ce sont ses cahiers. Donnez, Suzanne. (Il va à elle, Suzanne lui tend ses cahiers en le regardant toujours, sans parler.) Qu'est-ce qu'elle a ?

LA DUCHESSE.

Voyons un peu ces cahiers!

Roger va à la duchesse assise à gauche. Suzanne, à droite près de la table, essaie de déplier sans être vue le papier qu'elle tient de la main gauche.

ROGER, regardant Suzanne, et à part, avec étonnement.

C'est singulier.

LA DUCHESSE, à Roger, l'attirant à elle.

Mais plus près donc! Ah! dame, mes yeux!...

ROGER baisse les cahiers tout en regardant furtivement Suzanne, et tout d'un coup il saisit le bras de la duchesse. Bas.

Ma tante!

LA DUCHESSE, bas, à Roger.

Qu'est-ce qui te prend?

ROGER.

Regardez! Ne levez pas la tête. Elle cherche à lire quelque chose! Une lettre! Voyez-vous? elle se cache; voyez-vous?

LA DUCHESSE.

Oui!

SUZANNE, qui a ouvert le papier, lisant.

« J'arriverai jeudi. » (Avec étonnement.) De Roger! Sa lettre de ce matin à Lucy! (Elle regarde le papier.) Mais pourquoi écrit comme ça renversé et pas signé? (Elle lit.) « Le soir, à dix heures, dans la serre. Ayez la migraine. » Ah!

LA DUCHESSE.

Mais qu'est-ce que ça peut être? (Appelant.) Suzanne!

SUZANNE, surprise, met la main qui tient la lettre derrière son dos et se retournant vers la duchesse.

Ma tante?

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce que tu lis donc là?

SUZANNE.

Moi, ma tante? Rien...

LA DUCHESSE.

Il me semblait... Viens donc ici.

SUZANNE, glissant la lettre sous les livres de la table contre laquelle elle est appuyée avec sa main gauche qu'elle tient derrière son dos.

Oui! ma tante!...

Elle marche vers la duchesse.

LA DUCHESSE, à part.

Ah! mais voilà qui est curieux, par exemple.

SUZANNE, près de la duchesse.

Qu'est ce que vous voulez, ma tante?

LA DUCHESSE.

Va donc me chercher un manteau.

SUZANNE, hésitant.

Mais...

LA DUCHESSE.

Tu ne veux pas?

SUZANNE.

Si..., si, ma tante.

LA DUCHESSE.

Là, dans ma chambre. Va! (Suzanne sort. A Roger). Sur la table, vite!

ROGER.

Quoi?

LA DUCHESSE.

La lettre! cachée! Je l'ai vue!

ROGER.

Cachée!...

Il va à la table et cherche.

LA DUCHESSE.

Oui, dans le coin, là, sous le livre noir! Tu ne vois rien?

ROGER.

Non... Ah! si!... Un papier rose! (Il prend la lettre et l'apporte en lisant, à la duchesse.) Oh!

LA DUCHESSE.

Quoi donc?

ROGER, lisant.

« J'arriverai jeudi. » De Bellac!

LA DUCHESSE, lui arrachant la lettre et la regardant.

De!... Mais ce n'est pas signé! Et l'écriture..

ROGER.

Renversée, oui. Oh! le monsieur est prudent! Mais « j'arriverai jeudi » c'est lui ou moi!

LA DUCHESSE, lisant.

« Le soir à dix heures dans la serre. Ayez la migraine! » Un rendez-vous! (Lui tendant la lettre.) Vite! vite! remets-la! Je l'entends.

ROGER, troublé.

Oui...

Il remet la lettre où il l'a prise.

LA DUCHESSE.

Et reviens maintenant.

ROGER, toujours troublé.

Oui, oui !

LA DUCHESSE.

Vite donc ! vite ! (Roger reprend sa place auprès de sa tante.) Et du calme ! la voilà !... (Suzanne rentre. Haut, en feuilletant les cahiers.) Eh bien ! mais, c'est très bien cela, très bien !

SUZANNE.

Voici votre manteau, ma tante.

LA DUCHESSE.

Merci, mon enfant. (Bas à Roger.) Parle donc, toi.

Suzanne va à la table, reprend la lettre et y jette encore les yeux en se détournant comme auparavant, pendant que Roger parle.

ROGER, troublé.

Il y a, en effet, là... des progrès étonnants... et... je m'étonne... (Bas à la duchesse, montrant Suzanne.) Ma tante !

LA DUCHESSE, bas.

Oui, elle l'a reprise, je l'ai vue. (On entend la cloche, haut.) Le second coup ! Mais va donc t'habiller, Suzanne, tu ne seras jamais prête !

SUZANNE, à part, regardant Roger.

Un rendez-vous ! à Lucy ! Oh !

Elle marche sur Roger sans rien lui dire et, le regardant toujours, lui prend des mains ses cahiers, les déchire, les jette à terre avec colère et sort.

SCÈNE XVI

LA DUCHESSE, ROGER.

ROGER, stupéfait, se tournant vers la duchesse.

Ma tante?

LA DUCHESSE.

Un rendez-vous!

ROGER.

De Bellac!

LA DUCHESSE.

Allons donc!...

ROGER, se laissant tomber sur un siège.

Je n'ai plus ni bras, ni jambes!

On entend des voix au dehors; la porte du fond s'ouvre.

LA DUCHESSE, regardant au dehors.

Et voilà le Toulonnier! et tout le monde! et le dîner!... Tiens, va mettre ton habit, ça te calmera, tu es pâle...

ROGER.

Suzanne, ce n'est pas possible, enfin!

Il sort.

LA DUCHESSE.

Eh! non, ce n'est pas possible... et cependant!...

SCÈNE XVII

LA DUCHESSE, MADAME DE CÉRAN, TOULONNIER, SAINT-RÉAULT, MADAME DE SAINT-RÉAULT; peu après, LUCY, MADAME DE LOUDAN, MADAME ARRIÉGO, entou BELLAC.

MADAME DE CÉRAN, présentant Toulonnier à la duchesse.

Monsieur le secrétaire général, ma tante.

TOULONNIER, saluant.

Madame la Duchesse !

LA DUCHESSE.

Ma foi, mon cher monsieur Toulonnier, j'allais dîner sans vous.

TOULONNIER.

Excusez-moi, madame la Duchesse, mais les affaires ! Nous sommes littéralement débordes. Vous voudrez bien me permettre de me retirer de bonne heure, n'est-ce pas

LA DUCHESSE.

Comment donc? Avec plaisir.

Bellac entre.

MADAME DE CÉRAN, embarrassée.

Hum ! Ah ! Monsieur Bellac !

TOULONNIER, à qui madame de Céran présente Bellac.

Monsieur !

Bellac et lui se serrent la main et causent.

MADAME DE CÉRAN, revenant à la duchesse.

Ménagez-le, ma tante, je vous en prie.

LA DUCHESSE.

Ton républicain? Allons donc! Un homme qui nous donne vingt minutes, comme le roi! A-t-on idée de cela?

MADAME DE CÉRAN.

Au moins, vous accepterez son bras pour aller à table?

LA DUCHESSE.

Pas du tout! Garde-le pour toi! Je prendrai le petit Raymond, moi; c'est plus gai.

ROGER, arrivant habillé et effaré, à la duchesse.

Ma tante?

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce qu'il y a encore? Quoi?

ROGER.

Oh! mais une chose!... Je viens d'entendre dans le corridor!... En haut... Oh! c'est à ne pas croire!

LA DUCHESSE.

Mais quoi?

ROGER.

Je n'ai vu personne, mais j'ai entendu positivement!...

Raymond et Jeanne entrent furtivement.

LA DUCHESSE.

Mais quoi? Mais quoi?

ROGER.

Eh bien, le bruit d'un baiser, là !

LA DUCHESSE, bondissant.

D'un...

ROGER.

Oh ! je l'ai entendu !

LA DUCHESSE.

Mais qui ?...

MADAME DE CÉRAN, présentant Raymond à Toulonnier.

Monsieur Paul Raymond, sous-préfet d'Agenis.

Ils se saluent.

RAYMOND.

Monsieur le secrétaire général, (Présentant Jeanne.) madame Paul Raymond.

Suzanne entre décolletée.

MADAME DE LOUDAN, voyant Suzanne.

Oh ! oh !

BELLAC.

Ah ! voilà ma jeune élève.

Légers murmures d'étonnement.

ROGER, à la duchesse.

Ma tante, voyez donc, décolletée ! mais c'est épouvantable !

LA DUCHESSE.

Je ne trouve pas... (A part.) Elle a pleuré.

FRANÇOIS, annonçant.

Madame la duchesse est servie.

ROGER, allant à Suzanne qui cause avec Bellac.

Oh! je veux savoir!... (Lui offrant son bras.) Suzanne!

Suzanne le regarde fièrement et prend le bras de Bellac qui parle à Lucy.

BELLAC, à Suzanne.

Voilà qui va me faire bien des envieux, Mademoiselle.

ROGER, à lui-même.

Oh! c'est trop fort!

Il va offrir son bras à Lucy.

LA DUCHESSE, à part.

Qu'est-ce que tout cela signifie? (Haut.) Allons, Raymond, votre bras. (Raymond vient près d'elle.) Ah! dame, il faut souffrir pour être préfet, mon ami.

PAUL.

La pénitence est douce, Duchesse.

LA DUCHESSE.

Vous vous mettrez à côté de moi, à table, nous dirons du mal du gouvernement.

PAUL.

Oh! Duchesse! moi, un fonctionnaire, en dire! Oh! non... mais je peux en entendre!

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

SAINT-RÉAULT, BELLAC, TOULONNIER, ROGER, PAUL RAYMOND, MADAME DE CÉRAN, MADAME ARRIÉGO, MADAME DE LOUDAN, LA DUCHESSE, SUZANNE, LUCY, JEANNE.

Tout le monde est assis et rangé pour écouter Saint-Réault qui termine sa lecture.

SAINT-RÉAULT.

Et qu'on ne s'y trompe pas! Si profondes dans leur étrangeté qu'apparaissent ces légendes, ce ne sont, comme l'écrivait, en 1834, mon illustre père, ce ne sont que de pauvres imaginations comparées aux conceptions surhumaines des Brahmanas recueillis dans les Oupanischas, ou bien aux dix-huit Paranas de Vyasa, le compilateur des Védes.

JEANNE, bas, à Paul.

Tu dors?

PAUL.

Non, non... j'entends comme un vague auvergnat.

SAINT-RÉAULT, continuant.

Tel est, en termes clairs, le concretum de la doctrine boudhique, et c'est par là que je voulais terminer.

Bruit. — On se lève.

PLUSIEURS VOIX, faiblement.

Très bien! Très bien!

SAINT-RÉAULT.

Et maintenant...

Silence subit. On va se rasseoir.

SAINT-RÉAULT.

Et maintenant...

Il tousse.

MADAME DE CÉRAN, avec empressement.

Vous êtes fatigué, Saint-Réault?

SAINT-RÉAULT.

Mais non, Comtesse.

MADAME ARRIÉGO.

Si! vous êtes fatigué; reposez-vous, nous attendrons!

PLUSIEURS VOIX.

Oui! reposez-vous! reposez-vous!

MADAME DE LOUDAN.

Vous ne sauriez planer toujours! Reprenez terre, Baron.

SAINT-RÉAULT.

Merci, mais... D'ailleurs, j'avais fini!

Tout le monde se lève.

PLUSIEURS VOIX, dans le bruit.

Très intéressant! Un peu obscur! Très bien! Trop long!

BELLAC, aux dames.

Matérialiste! Trop matérialiste!...

PAUL, à Jeanne.

C'est un four!

SUZANNE, très haut.

Monsieur Bellac!

BELLAC.

Mademoiselle?

SUZANNE.

Venez donc à côté de moi.

Bellac va vers elle.

ROGER, bas.

Ma tante!

LA DUCHESSE, de même.

C'est-à-dire qu'elle a l'air de le faire exprès, positivement!

SAINT-RÉAULT, revenant à la table.

Plus qu'un mot! (Étonnement. On se rassied dans un silence consterné.) ou, pour mieux m'exprimer, un vœu. — Ces études, dont, malgré les limites étroites et la forme légère que mon genre d'auditoire m'imposait.....

LA DUCHESSE, à part.

Eh bien! il est poli!

SAINT-RÉAULT.

...on aura peut-être entrevu l'immense portée, ces études, dis-je ont eu, en 1821, il y a tantôt soixante ans, pour initiateur... je vais plus loin, pour inventeur, — l'homme de génie dont j'ai le pesant honneur d'être le fils...

PAUL, à Jeanne.

Il en joue du cadavre, celui-là.

SAINT-RÉAULT.

Dans la voie qu'il avait tracée, je l'ai suivi moi-même, et, non sans éclat, j'ose le dire. Un autre, enfin, après nous, a tenté, comme nous, d'arracher quelques mots de l'éternelle vérité au sphinx jusqu'à nous impénétré des théogonies primitives... j'ai nommé Revel, un savant considéré, un homme considérable. Mon illustre père est mort, Revel, bientôt, l'aura suivi dans la tombe... s'il ne l'a fait déjà. Je reste donc seul sur cette terre nouvelle de la science dont Guillaume Eriel de Saint-Réault, mon père, a été le premier occupant! Seul! (Regardant Toulonnier.) Puissent nos gouvernants; puissent les dépositaires et dispensateurs du pouvoir, à qui incombe la périlleuse mission de choisir un successeur au confrère regretté que nous aurons à pleurer demain, peut-être; puissent ces hommes éminents Regardant Bellac qui parle à Toulonnier.), en dépit des sollicitations plus ou moins légitimes qui les assiègent, faire un choix éclairé, impartial, — et déterminé uniquement par la triple autorité de l'âge, des aptitudes et des droits acquis, un choix digne, enfin, de mon illustre père, et de la grande science qui est son œuvre, et que je suis, je le répète, seul à représenter aujourd'hui.

Tout le monde se lève. On applaudit, grand mouvement. Bourdonnement de salon. Les domestiques entrent et circulent portant des plateaux et pendant ce temps:

VOIX DISTINCTES, dans ce bruit.

Très bien! bravo! bravo!

PAUL.

Ah ! ça, c'est plus clair, à la bonne heure.

MADAME DE CÉRAN.

C'est une candidature à la succession Revel.

BELLAC.

A l'Académie, à la Jeune École, à tout !

MADAME DE CÉRAN, à part.

Je m'en doutais bien.

LE DOMESTIQUE, annonçant :

Le général comte de Briais ! — Monsieur Virot !

LE GÉNÉRAL, baisant la main de madame de Céran.

Comtesse !

MADAME DE CÉRAN.

Ah ! Monsieur le sénateur...

VIROT, baisant la main de madame de Céran.

Madame la Comtesse.

MADAME DE CÉRAN, à Virot.

Et vous, mon cher député, trop tard ! vous arrivez trop tard !

LE GÉNÉRAL, galamment.

On arrive toujours trop tard dans votre salon, Comtesse !

MADAME DE CÉRAN.

Monsieur de Saint-Réault avait la parole : c'est tout dire !

LE GÉNÉRAL, à Saint-Réault en le saluant.

Oh ! oh ! que de regrets.

VIROT, lui prenant le bras et allant vers la gauche.

Et alors, si la chambre vote la loi, vous la rejetez?

LE GÉNÉRAL.

Mais certainement... au moins la première fois, que diable! Le Sénat se doit bien cela!

VIROT.

Ah! la duchesse!

Ils vont la saluer.— Paul Raymond et Jeanne se glissent hors du salon, dans le jardin.

MADAME DE CÉRAN, à Saint-Réault.

C'est vrai, vous vous êtes surpassé aujourd'hui, Saint-Réault.

MADAME ARRIÉGO.

Oui, oui, surpassé! Pas de plus bel éloge.

MADAME DE LOUDAN.

Ah! baron! baron! quel monde vous nous avez ouvert, et qu'ils sont captivants ces premiers bégaiements de la foi! Ah! votre Trinité boudhique!... d'abord, moi, j'en suis folle!

LUCY, à Saint-Réault.

Excusez ma hardiesse, Monsieur, mais il me semble que dans votre énumération des livres sacrés, il y a une lacune.

SAINT-RÉAULT, piqué.

Vous croyez, Mademoiselle?

LUCY.

Je ne vous ai entendu citer ni le Mahabarata, ni le Ramayana.

SAINT-RÉAULT.

C'est que ce ne sont pas des livres révélés, Mademoiselle, mais de simples poèmes, que leur ancienneté rend pour les Indous un objet de vénération, il est vrai, mais de simples poèmes.

LUCY.

Pourtant, l'Académie de Calcutta...

SAINT-RÉAULT, ironique.

Ah! c'est du moins l'opinion des Brahmes!.. Si vous en avez une autre...

SUZANNE, très haut.

M. Bellac?

BELLAC.

Mademoiselle!

SUZANNE.

Donnez-moi donc votre bras; je voudrais prendre l'air un instant.

BELLAC.

Mais... Mademoiselle !...

SUZANNE.

Vous ne voulez pas ?

BELLAC.

Mais, croyez-vous qu'en ce moment ?...

SUZANNE.

Venez donc ! Venez donc !

Elle l'entraine. — Ils sortent.

ROGER, à la duchesse.

Ma tante ! — Elle sort avec lui!

LA DUCHESSE.

Eh bien, suis-les. Attends, je vais avec toi. Aussi bien, j'ai besoin de marcher un peu ; il m'endormait avec son Brahma, ce vieux bonze

Ils sortent.

TOULONNIER, à Saint-Réault.

Plein de vues neuves et d'érudition... (Bas.) J'ai parfaitement compris l'allusion de la fin, mon cher baron ; mais elle était inutile. Vous savez bien que nous sommes tout à vous.

Ils se serrent la main.

MADAME DE CÉRAN, à Saint-Réault.

Pardon! (Bas à Toulonnier.) Vous n'oubliez pas mon fils?

TOULONNIER.

Je n'oublie pas plus ma promesse que la vôtre, Comtesse.

MADAME DE CÉRAN.

Vous aurez vos six voix au Sénat, c'est convenu; mais, convenu aussi qu'après son rapport publié...

TOULONNIER.

Comtesse, vous savez bien que nous sommes tout à vous.

PAUL, à Jeanne, revenant du jardin, furtivement.

Je te dis qu'on nous a vus.

JEANNE.

Trop noir sous les arbres.

PAUL.

Déjà, avant le dîner, nous avons failli être pris. Deux fois, c'est trop ! Je ne veux plus.

JEANNE.

Ah ! m'as-tu promis de m'embrasser dans les coins, oui ou non ?

PAUL, animé.

Et toi, veux-tu être Préfète, oui ou non ?

JEANNE, animée aussi.

Oui, mais je ne veux pas être veuve.

Madame de Céran s'approche d'eux.

PAUL, bas, à Jeanne.

La comtesse !... (Haut.) Vraiment, Jeanne, — vous préférez le Bhagavata ?

JEANNE.

Mon Dieu ! mon ami, le Bhagavata...

MADAME DE CÉRAN.

Comment! Vous avez entendu quelque chose à toute cette science, Madame? Notre pauvre Saint-Réault m'a pourtant semblé ce soir particulièrement prolixe et obscur.

PAUL, à part.

La concurrence !

JEANNE.

Vers la fin, cependant, madame la comtesse, il a été assez clair.

MADAME DE CÉRAN.

Ah ! oui, sa candidature : vous avez compris ?

JEANNE.

Et puis, la science qui repousse la foi, n'a-t-elle pas elle-même un peu besoin de foi ? a écrit M. de Maistre.

MADAME DE CÉRAN.

Très joli! — Il faut que je vous présente à quelqu'un qui vous sera très utile: Le général de Briais, le sénateur.

JEANNE.

Et le député, madame la comtesse?

MADAME DE CÉRAN.

Oh! le sénateur est plus puissant.

JEANNE.

Mais le député est peut-être plus influent?

MADAME DE CÉRAN.

Décidément, mon cher Raymond, vous avez eu la main heureuse... (Serrant la main de Jeanne.) — Et moi aussi. (A Jeanne. Soit! à tous les deux, alors!

PAUL, suivant Jeanne, qui suit madame de Céran, et bas :

Ange! ange!

JEANNE, de même.

Nous irons encore dans les coins?

PAUL.

Oui, ange! mais quand il y aura plus de monde... Tiens! pendant la tragédie.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la baronne de Boines! — Monsieur Melchior de Boines.

LA BARONNE, à madame de Céran qui vient la recevoir.

Ah! ma chère, arrivé-je à temps?

MADAME DE CÉRAN.

Si c'est pour la science, il est trop tard ; — si c'est pour la poésie, il est trop tôt. J'attends encore mon poète.

LA BARONNE.

Qui donc ?

MADAME DE CÉRAN.

Un inconnu.

LA BARONNE.

Jeune ?

MADAME DE CÉRAN.

Je n'en sais rien. Mais, j'en suis sûre... C'est son premier ouvrage. C'est Gaïac qui me l'amène. Vous savez, Gaïac, du *Conservateur*. Ils devaient être là à neuf heures... Je ne comprends pas...

LA BARONNE.

Je bénéficierai du hasard. Mais ce n'est ni pour le savant ni pour le poète que je viens; c'est pour lui, ma chère, pour Bellac; je ne le connais pas, figurez-vous. Il paraît qu'il est si séduisant. La princesse Okolitch en est folle, vous savez. Où est-il? Oh! montrez-le-moi, Comtesse.

MADAME DE CÉRAN.

Mais, je le cherche et je... (Voyant Bellac entrer avec Suzanne.) Tiens!

LA BARONNE.

C'est lui qui entre là, avec mademoiselle de Villiers?

MADAME DE CÉRAN, étonnée.

Oui.

LA BARONNE.

Ah! qu'il est bien, ma chère; qu'il est bien! Et vous le laissez aller comme cela, avec cette petite?

MADAME DE CÉRAN, à part, regardant Suzanne et Bellac.

C'est singulier...

MELCHIOR.

Et Roger, comtesse, pourrai-je lui serrer la main!

MADAME DE CÉRAN.

En ce moment, j'en doute; il doit être en plein travail.

La Duchesse et Roger entrent.

MADAME DE CÉRAN, à part, en les voyant.

Hein? Avec la duchesse. Mais que se passe-t-il donc?

ROGER, à la Duchesse, très ému.

Eh bien! Vous avez entendu, ma tante?

LA DUCHESSE.

Oui, mais je n'ai pas vu.

ROGER.

C'était bien un baiser, cette fois!

LA DUCHESSE.

Et solide! Ah çà! qui est-ce qui s'embrasse donc comme ça, ici?

ROGER.

Qui? Qui?

LA DUCHESSE, voyant madame de Céran s'approcher

Ta mère!

MADAME DE CÉRAN.

Comment, Roger, tu n'es pas à ton travail ?

ROGER.

Non, ma mère, je...

MADAME DE CÉRAN.

Eh bien, et tes *tumuli?*

ROGER.

J'ai le temps, je passerai la nuit, je... et puis à un jour près!...

MADAME DE CÉRAN.

Y penses-tu ? Le Ministre attend, mon enfant.

ROGER.

Eh ! ma mère, il attendra!

Il s'éloigne.

MADAME DE CÉRAN, stupéfaite.

Duchesse, qu'est-ce que cela signifie ?

LA DUCHESSE.

Dis-moi; est-ce qu'on ne doit pas nous lire quelque insanité ce soir, une tragédie, je ne sais quoi?

MADAME DE CÉRAN.

Oui.

LA DUCHESSE.

Eh bien! dans l'autre salon, ta lecture, n'est-ce pas? Débarrasse-moi celui-ci. J'en aurai besoin, et le plus tôt sera le mieux.

MADAME DE CÉRAN.

Mais pourquoi?..

LA DUCHESSE.

Je te dirai cela pendant la tragédie.

LE DOMESTIQUE, annonçan

M. le vicomte de Gaïac; M. Des Millets!

LA DUCHESSE.

Et tiens!... Justement, voilà ton poète!

MURMURES DES DAMES.

Le poète? c'est le poète! le jeune poète! Où donc? où donc?

GAIAC.

Que j'ai d'excuses à vous faire, Comtesse! Mais le journal m'a retenu. (Bas.) Je préparais le compte rendu de votre soirée. (Haut.) M. Des Millets, mon ami, le poète tragique, dont vous allez pouvoir tout à l'heure apprécier le talent.

DES MILLETS, saluant.

Madame la comtesse...

LA DUCHESSE, à Roger.

C'est ça le jeune poète? Eh bien, il est tout neuf.

MADAME ARRIÉGO, bas aux autres dames.

Affreux!

LA BARONNE, de même.

Tout gris!

MADAME DE SAINT-RÉAULT, de même.

Chauve!

MADAME DE LOUDAN, de même.

Pas de talent! Il est trop laid, ma chère!

MADAME DE CÉRAN, à Des Millets.

Nous sommes très heureux, mes invités et moi, Monsieur, de la faveur que vous voulez bien nous faire.

MADAME DE LOUDAN, s'approchant.

La virginité d'un succès, Monsieur! Quelle reconnaissance!

DES MILLETS, confus.

Ah! Madame!...

MADAME DE CÉRAN.

Et alors, c'est votre premier ouvrage, Monsieur?

DES MILLETS.

Oh! j'ai fait des poèmes!

GAIAC.

Et couronnés par l'Académie, madame la comtesse... Nous sommes lauréat.

JEANNE, bas, à Paul, avec admiration.

Lauréat!...

PAUL, à Jeanne.

Mediocritas!

MADAME DE CÉRAN.

Et c'est la première fois que vous abordez le théâtre? Du reste, la maturité de l'âge garantit la maturité du talent.

DES MILLETS.

Hélas! madame la comtesse, il y a quinze ans que ma pièce est faite.

LES DAMES.

Quinze ans! Est-ce possible? Vraiment!

GAIAC.

Oh! c'est que Des Millets a la foi! Il faut soutenir ceux qui ont la foi, n'est-ce pas, Mesdames?

MADAME DE LOUDAN.

Oui, il a raison, certainement... Il faut encourager la tragédie, n'est-ce pas, général? la tragédie...

LE GÉNÉRAL, interrompant sa conversation avec Virot.

Hein? Ah! oui, la tragédie! Horace! Cinna! Il en faut!.. Certainement! Il faut une tragédie, pour le peuple... (A Des Millets.) Et peut-on savoir le titre?

DES MILLETS.

Philippe-Auguste!

LE GÉNÉRAL.

Très beau sujet! sujet militaire!... Et c'est en vers, sans doute?

DES MILLETS.

Oh! général!.. une tragédie!

LE GÉNÉRAL.

Et en plusieurs actes, probablement?

DES MILLETS.

Cinq!

LE GÉNÉRAL, très haut.

Ah! ah!.. (Doucement.) Tant mieux! Tant mieux!

JEANNE, bas à Paul.

Cinq actes! Quel bonheur! Nous aurons le temps de nous...

PAUL.

Chut!

MADAME DE LOUDAN.

Un travail de longue haleine!

MADAME DE SAINT-RÉAULT.

Grand effort!

MADAME ARRIÉGO.

Il faut encourager cela!..

On entend Suzanne rire.

MADAME DE CÉRAN.

Suzanne!

LA DUCHESSE, à madame de Céran.

Allons, emmène cette espèce d'Euripide... voyons, et son cornac, et tout le monde!

MADAME DE CÉRAN.

Eh bien, Mesdames, allons dans le grand salon pour la lecture. (A Des Millets.) Vous êtes prêt, Monsieur?

DES MILLETS.

A vos ordres, madame la comtesse.

PAUL, bas, à Jeanne.

Place aux jeunes!

MADAME DE CÉRAN.

Allons, Mesdames!

MADAME DE LOUDAN, l'arrêtant.

Oh! auparavant, Comtesse, je vous en supplie, laissez-nous exécuter notre petit complot, ces dames et moi. (Allant à Bellac, et d'un ton suppliant.) M. Bellac?

BELLAC.

Marquise?

MADAME DE LOUDAN.

Nous implorons de vous une grâce.

BELLAC, *gracieusement.*

La grâce que vous me demandez n'égalera jamais la grâce que vous me faites en me la demandant.

TOUTES LES DAMES.

Oh! très joli!

MADAME DE LOUDAN.

Cette œuvre poétique va probablement absorber la soirée entière, elle en sera le dernier rayonnement. Dites-nous quelque chose auparavant. Oh! si peu que vous le voudrez! On ne taxe pas le génie!.. Mais, quelque chose!.. Parlez! Votre parole sera reçue comme la manne biblique!

SUZANNE.

Oui. Oh! monsieur Bellac!

MADAME ARRIÉGO.

Soyez bon!

LA BARONNE.

Nous sommes à vos pieds!

BELLAC, *se défendant.*

Oh! Mesdames!

MADAME DE LOUDAN.

Aidez-nous, Lucy; vous, sa muse! Demandez-le, vous!

LUCY.

Mais certainement, je le demande.

SUZANNE.

Et moi, je le veux !

MURMURES.

Oh ! oh !

MADAME DE CÉRAN.

Suzanne !

BELLAC.

Du moment qu'on emploie la violence...

MADAME DE LOUDAN.

Ah ! il consent ! Un fauteuil ?

Grand mouvement des dames autour de lui

MADAME ARRIÉGO.

Une table ?

MADAME DE LOUDAN.

Voulez-vous qu'on se recule ?

MADAME DE CÉRAN.

Un peu de place, Mesdames !

BELLAC.

Oh ! je vous en prie, rien qui rappelle...

VIROT, *au général*.

Ah ! mais, prenez garde; la loi est populaire.

TOUS.

Chut !

BELLAC.

Je vous en supplie, pas de mise en scène... rien qui dénonce...

VIROT.

Eh bien ! oui. Mais les électeurs ?...

LE GÉNÉRAL.

Je suis inamovible !

LES DAMES.

Chut! Chut donc! Ah! général!

BELLAC.

Rien qui sente la leçon, la conférence, le pédantisme. Je vous supplie, Mesdames, causons; interrogez-moi, simplement.

MADAME DE LOUDAN, les mains jointes.

Oh ! Bellac ! Quelque chose de votre livre?

MADAME ARRIÉGO, de même.

Oui, de son livre !

LA BARONNE, de même.

De votre livre, oui!

SUZANNE, de même.

Oh! monsieur Bellac!

BELLAC.

Irrésistibles prières! Pourtant souffrez que j'y résiste. Avant d'être à tout le monde... mon livre ne sera à personne.

MADAME DE LOUDAN, avec intention.

Pas même... à une seule personne?

BELLAC.

Ah! Marquise, comme disait Fontenelle à madame de Coulanges : « Prenez garde! il y a peut-être là un secret. »

TOUTES LES DAMES.

Ah! charmant! Ah! charmant!

LA BARONNE, bas à madame de Loudan.

Il a beaucoup d'esprit.

MADAME DE LOUDAN, de même.

Il a mieux que de l'esprit.

LA BARONNE, de même.

Quoi donc?

MADAME DE LOUDAN, de même.

Des ailes! vous verrez, des ailes!

BELLAC.

Ce n'est ni le lieu, ni l'heure, du reste, vous en conviendrez, Mesdames, d'approfondir quelques-uns de ces éternels problèmes où se plaisent les âmes de haut vol, comme les vôtres, que tourmentent incessamment les mystérieuses énigmes de la vie et de « l'au delà ».

LES DAMES.

Ah! « l'au delà! » ma chère, « l'au delà! »

BELLAC.

Mais, ceci réservé, je suis à vos ordres. Et tenez, précisément, il me revient à la pensée une de ces questions toujours agitées, jamais résolues, sur laquelle je vous demanderai la permission de m'affirmer en deux mots.

LES DAMES.

Oui, oui! parlez!

BELLAC, s'asseyant.

Je parlerai donc, visant un triple but : — vous obéir d'abord, Mesdames : (Regardant madame de Loudan.) ramener une âme égarée...

MURMURES DES DAMES.

C'est madame de Loudan.

LA BARONNE, bas, à madame de Loudan, qui baisse les yeux modestement.

C'est vous, ma chère.

BELLAC, regardant Lucy.

Et combattre une adversaire bien dangereuse... de toutes façons.

MURMURES DES DAMES.

C'est Lucy! Lucy! Lucy!...

BELLAC.

Il s'agit de l'amour!

LES DAMES.

Ah! ah!

LA DUCHESSE, à part.

Pour changer!

SUZANNE.

Bravo!

Légers murmures.

JEANNE, à Paul.

Elle va bien, la jeune fille!

BELLAC.

De l'amour! — Faiblesse qui est une force! — sentiment qui est une foi! la seule, peut-être, qui n'ait pas un athée!

LES DAMES.

Ah! ah! charmant!

MADAME DE LOUDAN, à la baronne.

Ses ailes, ma chère... voilà!

BELLAC.

J'avais été amené ce matin, à parler — chez la princesse, à propos de la littérature allemande, d'une certaine philosophie qui fait de l'instinct la base et la règle de toutes nos actions et de toutes nos pensées.

LES DAMES, protestant.

Oh! oh!

BELLAC.

Eh bien, je saisis cette occasion pour déclarer hautement que cette opinion n'est pas la mienne, et que je la repousse de toute l'énergie d'une âme fière d'être!...

LES DAMES.

Très bien! A la bonne heure.

LA BARONNE, bas, à madame de Loudan.

Quelle jolie main!

BELLAC.

Non, Mesdames, non! L'amour n'est pas, comme le dit le philosophe allemand, une passion purement spécifique; une illusion décevante dont la nature éblouit l'homme pour arriver à ses fins, non, cent fois non, si nous avons une âme!

LES DAMES.

Oui. oui!

SUZANNE.

Bravo!

LA DUCHESSE, bas, à Roger.

Elle le fait exprès, décidément.

BELLAC.

Laissons aux sophistes et aux natures vulgaires ces théories qui abaissent les cœurs ; ne les discutons même pas ; répondons-leur par le silence, ce langage de l'oubli !

LES DAMES.

Charmant !

BELLAC.

A Dieu ne plaise que j'aille jusqu'à nier l'influence souveraine de la beauté sur la chancelante volonté des hommes ! (Regardant autour de lui.) Je vois trop devant moi de quoi me réfuter victorieusement !...

LES DAMES.

Ah ! ah !

ROGER, à la duchesse.

Il l'a regardée !

LA DUCHESSE.

Oui.

BELLAC.

Mais, au-dessus de cette beauté perceptible et périssable, il en est une autre, insoumise au temps, invisible aux yeux, et que l'esprit épuré seul contemple et aime d'un immatériel amour. Cet amour-là, Mesdames, c'est l'Amour, c'est-à-dire l'accouplement de deux âmes et leur envolement loin des fanges terrestres... dans l'infini bleu de l'idéal !

LES DAMES.

Bravo ! bravo !

LA DUCHESSE, à elle-même un peu haut.

En voilà du galimatias.

BELLAC, la regardant.

Cet amour-là, raillé des uns, nié des autres, inconnu du plus grand nombre, je pourrais dire, moi aussi, en frappant sur mon cœur : et cependant il existe ! Chez les âmes d'élite, a dit Proudhon...

QUELQUES VOIX, protestant.

Oh ! oh ! Proudhon...

MADAME DE LOUDAN.

Oh ! Bellac !

BELLAC.

Un écrivain que je m'étonne et m'excuse d'avoir à citer ici... chez les âmes d'élite, l'amour n'a pas d'organes.

LES DAMES.

Ah ! ah ! très fin ! charmant !

LA DUCHESSE, éclatant.

Ah ! bien, en voilà une bêtise, par exemple !

LES DAMES.

Oh ! oh ! Duchesse !

BELLAC, saluant la duchesse.

Et cependant, il existe ! De nobles cœurs l'ont ressenti, de grands poètes l'ont chanté, et dans le ciel apothéotique des rêves, on voit radieusement assises ces figures immortelles, preuve immaculée d'un immortel et psychique amour : Béatrice... Laure de Noves...

LA DUCHESSE.

Laure ! Mais elle avait onze enfants, mon bon monsieur !

LES DAMES.

Duchesse!

LA DUCHESSE.

Onze! Vous appelez cela psychique, vous!

MADAME DE LOUDAN.

Ils n'étaient pas de Pétrarque, voyons, Duchesse; il faut être juste.

BELLAC.

Héloïse...

LA DUCHESSE.

Ah! celle-là...

BELLAC.

Et leurs sœurs d'hier: Elvire, Eloa! et bien d'autres encore, ignorées ou connues: car elle est, plus qu'on ne le croit, nombreuse, la phalange des chastes et secrètes amours... J'en appelle à toutes les femmes!...

LES DAMES.

Ah! ah! comme c'est vrai, ma chère!

BELLAC.

Non! non! l'âme a son langage qui est à elle, ses aspirations, ses voluptés et ses tortures qui sont à elle, sa vie enfin. Et si elle est attachée au corps, c'est comme l'aile l'est à l'oiseau: pour l'élever aux cimes!

LES DAMES.

Ah! ah! ah! bravo!

BELLAC, se levant.

Voilà ce que la science moderne doit comprendre.. (Regardant Saint-Réault.) elle qu'un matérialisme de plomb rive

à la terre, et j'ajouterai, puisque notre vénérable maître et ami a fait tout à l'heure une allusion — un peu hâtive, peut-être — à une perte dont la science, je l'espère, n'aura pas sitôt à gémir, j'ajouterai... (Regardant Toulonnier à qui Saint-Réault parle en ce moment.) parlant, moi aussi, à nos gouvernants : Voilà ce qu'il devra enseigner à cette jeunesse que Revel instruisait de sa parole, celui, quel qu'il soit, qui sera choisi pour l'instruire après lui, et non pas seulement, j'en demande pardon à notre illustre confrère, non pas avec l'insuffisante autorité des droits acquis, de l'érudition et de l'âge, mais avec l'irrésistible puissance d'une voix jeune encore et d'une ardeur qui ne s'éteint pas !

TOUS.

Bravo! Charmant ! Exquis ! Délicieux!

Tout le monde se lève. — Bruits bourdonnants faisant la basse. — Les dames entourent Bellac.

LA DUCHESSE, à part.

Attrape, Saint-Réault!

PAUL, de même.

Deuxième candidature!

MADAME DE LOUDAN.

Ah! monsieur Bellac!

SUZANNE.

Mon cher professeur!

LA BARONNE.

Quelle fête pour l'esprit!

MADAME ARRIÉGO.

C'est beau! beau! beau!

BELLAC.

Oh ! Mesdames, je n'ai fait que rendre vos idées !

MADAME DE LOUDAN.

Ah ! charmeur ! charmeur !

BELLAC.

Alors, nous sommes réconciliés, Marquise ?

MADAME DE LOUDAN.

Peut-on vous tenir rigueur ? (Présentant la baronne.) Madame la baronne de Boines, tenez, encore une que vous venez de séduire et qui est toute à vous.

LA BARONNE.

J'ai pleuré, Monsieur !

BELLAC.

Oh ! madame la baronne!

MADAME ARRIÉGO.

N'est-ce pas que c'est superbe?

LA BARONNE.

Superbe !...

SUZANNE.

Et comme il a chaud ! (Bellac cherche son mouchoir.) Vous n'en avez pas ? Tenez ! Elle lui donne le sien.

BELLAC.

Oh ! Mademoiselle !

MADAME DE CÉRAN.

Mais, Suzanne, y pensez-vous?

SUZANNE, à Bellac qui veut lui rendre son mouchoir.

Si, si, gardez-le, je vais vous chercher à boire.

MADAME DE LOUDAN, remontant vers la table devant laquelle a parlé Saint-Réault et où se trouve le plateau à verres d'eau sucrée.

Oui, oui, à boire!

ROGER, bas à la duchesse.

Ma tante, voyez!

LA DUCHESSE, de même.

Tout ça... tout ça, c'est bien hardi pour être coupable.

BELLAC, bas, à Lucy.

Et vous, êtes-vous convaincue?

LUCY.

Oh! pour moi, le concept de l'amour... Non, plus tard...

BELLAC, de même.

Tout à l'heure?...

LUCY.

Oui. . Voulez-vous un verre d'eau?

Elle remonte.

MADAME DE LOUDAN, arrivant avec un verre d'eau.

Non!.. moi! que le dieu m'excuse!... c'est de l'eau pure! Ah! le secret du nectar est perdu.

MADAME ARRIÉGO, arrivant avec un verre d'eau.

Un verre d'eau, monsieur Bellac?

MADAME DE LOUDAN.

Non, non... Choisissez le mien!... Moi!

MADAME ARRIÉGO.

Non... Moi !.. Moi ! ..

BELLAC, embarrassé.

Mais...

LUCY, lui tendant un autre verre d'eau.

Tenez !

MADAME DE LOUDAN.

Cela va être Lucy, j'en suis sûre... Oh ! je suis jalouse !... Non ! moi ! moi !..

SUZANNE, arrivant avec un autre verre d'eau et le lui imposant.

Pas du tout !... Ce sera moi !... Ah ! ah ! quatrième larron !...

LUCY.

Mais, Mademoiselle !...

MADAME DE LOUDAN, à part.

Cette petite est d'une effronterie...

ROGER, à la duchesse, lui montrant Suzanne.

Ma tante !

LA DUCHESSE.

Mais, qu'est-ce qu'elle a ?

ROGER.

C'est depuis l'arrivée de Bellac.

Les portes du fond s'ouvrent et le grand salon paraît éclairé.

LA DUCHESSE.

Enfin ! (A madame de Céran.) Emmène ton monde, toi ; tu sais, voilà le moment !

MADAME DE CÉRAN.

Allons, Mesdames, la lecture de notre tragédie! Passons dans le grand salon! Après quoi, nous irons prendre le thé dans la serre!

LUCY, BELLAC ET SUZANNE, à part.

Dans la serre!

ROGER, bas, à la duchesse.

Avez-vous vu Suzanne? Elle a fait un mouvement.

LA DUCHESSE, de même.

Bellac a remué positivement.

MADAME DE LOUDAN.

Allons, mesdames, la Muse nous appelle!

Tout le monde commence à passer lentement dans le grand salon du fond.

LE GÉNÉRAL, à Paul.

Comment, mon cher sous-préfet, trois ans!

MADAME DE CÉRAN.

Allons, Général!

LE GÉNÉRAL, qui cause avec Paul.

Ah! oui, Comtesse, oui, la tragédie!... Vous avez raison, il faut encourager cela!... Cinq actes, allons!...

JEANNE, bas, à Paul.

C'est convenu, a tout à l'heure!

PAUL, de même.

Mais oui!.. mais oui! C'est convenu.

LE GÉNÉRAL, revenant à Paul.

Trois ans, alors, sous-préfet à la même place? Et on dit que ce gouvernement n'est pas conservateur!

PAUL.

Oh! très joli, monsieur le sénateur, très joli!

LE GÉNÉRAL, modestement.

Oh!

TOULONNIER, à madame de Loudan.

C'est entendu, Marquise!... (A madame Arriégo.) A votre disposition, chère madame!

BELLAC, à Toulonnier.

Alors, monsieur le Secrétaire général, je puis donc espérer?...

TOULONNIER, lui donnant la main.

Mais, mon cher ami, cela vous revient de droit; vous savez bien que nous sommes tout à vous.

Ils sortent par le fond.

LE GÉNÉRAL, à Paul, en remontant.

Et quel est l'esprit de votre département, mon cher sous-préfet?... Vous devez le connaître, que diable! en trois ans!

PAUL.

Mon Dieu! Général, son esprit... je vais vous dire... son esprit... il n'en a pas! Ils sortent par le fond.

Suzanne frôle en passant les touches du piano ouvert avec un grand bruit.

MADAME DE CÉRAN, sévèrement, à Suzanne.

Ah! mais, Suzanne, en vérité!...

SUZANNE, d'un air étonné.

Quoi donc, ma cousine!

LA DUCHESSE, l'arrêtant et la regardant en face.

Qu'est-ce que tu as?

SUZANNE, avec un sourire nerveux.

Moi!... Je m'amuse, tiens!

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce que tu as?

SUZANNE.

Mais rien, ma tante, puisque je m'amuse, je vous dis.

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce que tu as?

SUZANNE, avec un sanglot étouffé.

J'ai du chagrin, là!

Elle entre dans le grand salon et referme violemment les portes.

LA DUCHESSE, à elle-même.

C'est pourtant bien de l'amour, ou je ne m'y connais pas... Et je m'y connais!

SCÈNE II

ROGER, LA DUCHESSE, MADAME DE CÉRAN.

MADAME DE CÉRAN, à la duchesse.

Ah ça! voyons, qu'est-ce qu'il y a?... (A Roger.) Pourquoi n'es-tu pas à ton rapport? Qu'est-ce qui se passe, enfin?

ROGER.

Vous aviez trop raison, ma mère !

MADAME DE CÉRAN.

Suzanne ?..

ROGER.

Suzanne... et cet homme !...

LA DUCHESSE.

Tais-toi ! tu vas dire une bêtise.

ROGER.

Mais...

LA DUCHESSE, à madame de Céran.

Voilà ! nous avons surpris dans ses mains une lettre.

MADAME DE CÉRAN.

De Bellac ?

LA DUCHESSE.

Je n'en sais rien !...

ROGER.

Comment !

LA DUCHESSE.

Écriture contrefaite, pas signée... Je n'en sais rien !..

ROGER.

Oui, oui... Oh ! il ne se compromet pas... mais écoutez...

LA DUCHESSE, à Roger.

Tais-toi ! (A madame de Céran.) Écoute : « J'arriverai jeudi »...

ROGER.

Aujourd'hui ! Par conséquent, c'est lui ou moi !

LA DUCHESSE.

Mais tais-toi donc, à la fin!... « Jeudi; le soir, à dix heures, dans la serre. »

ROGER.

« Ayez la migraine. »

LA DUCHESSE.

Ah! oui. J'oubliais... « Ayez la migraine. »

MADAME DE CÉRAN.

Mais c'est un rendez-vous!

LA DUCHESSE.

Ça, c'est clair.

MADAME DE CÉRAN.

A elle!

LA DUCHESSE.

Ça, je n'en sais rien.

ROGER.

Oh! je crois pourtant...

LA DUCHESSE.

Ah!... tu crois!... tu crois!... Quand il s'agit d'accuser une femme, tu entends!.. une femme! il ne suffit pas de croire, il faut voir, et quand on a vu et bien vu et revu... Alors! oh! alors... Eh bien! alors, ce n'est pas encore vrai! Ah! (A part.) C'est toujours bon à dire aux jeunes gens, ces choses-là!

MADAME DE CÉRAN.

Un rendez-vous! Qu'est-ce que je disais? Allons! allons! Elle ne dément pas son origine!.. Dans ma maison!.. Ah

la grisette!... Enfin, Duchesse, qu'allez-vous faire? Dites vite! J'ai bien prié que l'on commençât sans moi; mais je ne peux pas m'éterniser ici! Et tenez, c'est commencé; j'entends le poète. Je vous en supplie, qu'allez-vous faire?

LA DUCHESSE.

Ce que je vais faire?... Mais, rester là... tout simplement... Dix heures moins le quart. Si elle va à ce rendez-vous, il faudra qu'elle passe par ici, et je le verrai bien.

ROGER.

Et si elle y va, ma tante?

LA DUCHESSE.

Si elle y va, mon neveu? Eh bien! j'irai aussi, et sans rien dire, et je verrai où ils en sont, et quand j'aurai vu où ils en sont... alors comme alors, il sera temps d'agir.

ROGER, s'asseyant.

Soit! attendons.

MADAME DE CÉRAN.

Oh! toi, inutile, mon ami! Nous sommes là. Tu as ton rapport, tes *tumuli*, toi, va!...

Elle le pousse vers la porte.

ROGER.

Permettez! ma mère, il s'agit...

MADAME DE CÉRAN, même jeu.

Il s'agit de ta place... Allons... Va... va!...

ROGER, résistant.

Pardonnez-moi de vous désobéir, mais...

MADAME DE CÉRAN.

Eh bien! Roger...

ROGER.

Ma mère, je vous en supplie... D'ailleurs, ce soir, il me serait impossible d'écrire une ligne... Je suis trop... Je ne sais pas... Je suis très troublé... J'ai le sentiment de ne pas avoir fait pour cette jeune fille ce que je devais faire. Je suis très ému... Mais, pensez donc, ma mère... Suzanne!... Mais, ce serait affreux!... Ma situation est épouvantable!...

LA DUCHESSE.

Allons... tu exagères!

ROGER, bondissant.

En vérité!

MADAME DE CÉRAN.

Roger! Y pensez-vous?

ROGER.

Mais je suis son tuteur, moi; mais j'ai charge d'âme!... Mais pensez donc à ma responsabilité! l'honneur de cette enfant!... Mais c'est un dépôt sacré dont j'ai la garde!... Mais j'aurais laissé voler sa fortune que je serais moins criminel! Et vous venez me parler de *tumuli!* Eh! les *tumuli!* les *tumuli!...* Il s'agit bien des *tumuli!* Au diable les *tumuli!...*

MADAME DE CÉRAN, terrifiée.

Oh!...

LA DUCHESSE, à part.

Tiens! tiens!

ROGER.

Mais c'est-à-dire que si c'est vrai, si ce misérable a osé manquer à tout ce qu'il devait à lui, à elle, à nous-mêmes... mais je vais droit à lui, et je le soufflette devant tout le monde... entendez-vous?...

MADAME DE CÉRAN.

Mon fils!

ROGER.

Oui, devant tout le monde!...

MADAME DE CÉRAN.

Mais, c'est de l'égarement!... Duchesse... pardonnez...

LA DUCHESSE.

Comment! Mais je l'aime bien mieux comme cela... tu sais...

MADAME DE CÉRAN.

Roger!

ROGER.

Non, ma mère, non!... Ceci me regarde... j'attendrai...

Il s'assied.

MADAME DE CÉRAN.

C'est bien... J'attendrai aussi.

ROGER.

Vous?

MADAME DE CÉRAN.

Oui, et je lui parlerai...

LA DUCHESSE.

Ah! mais, prends garde!...

MADAME DE CÉRAN.

Oh! à mots couverts, soyez tranquille; mais, si elle persiste, ce sera du moins en connaissance de cause!... J'attendrai.

Elle s'assied.

LA DUCHESSE.

Et pas longtemps! Dix heures moins cinq! Si elle doit avoir la migraine, cela ne va pas tarder. (La porte du salon du fond s'ouvre doucement.) Chut!

ROGER.

La voilà!

A mesure que la porte s'ouvre, on entend le poète déclamer.

LE POÈTE, en dehors.

Je purgerai le sol de toute cette engeance!
Et, jusque dans la mort poursuivant ma vengeance,
Je ne reculerai, ni devant son tombeau...

Jeanne paraît. La voix s'éteint à mesure que la porte se ferme.

LA DUCHESSE, à part.

La sous-préfète!...

SCÈNE III

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, s'arrêtant interdite en les voyant.

Ah!...

LA DUCHESSE.

Venez donc! venez donc!... Eh bien, vous en avez déjà assez, il paraît?

JEANNE.

Moi, non, madame la duchesse... Mais, c'est que...

LA DUCHESSE.

C'est que vous n'aimez pas la tragédie, je vois cela...

JEANNE.

Si... oh! si.

LA DUCHESSE.

Oh! il ne faut pas vous en défendre, il y en a encore plus de dix-sept comme vous. (A part.) Qu'est-ce qu'elle a donc? (Haut.) Alors, c'est mauvais, hein?

JEANNE.

Oh! au contraire.

LA DUCHESSE.

Au contraire, comme quand on vous marche sur le pied?

JEANNE.

Non! non!... Il y a même des choses... des... Il y a un joli vers!

LA DUCHESSE.

Déjà!

JEANNE.

Et qu'on a fort applaudi. (A part.) Comment faire?

LA DUCHESSE.

Ah! ah!... Et qu'est-ce qu'il dit, ce joli vers?

JEANNE.

« L'honneur est comme un dieu... C'est un dieu qui... » je craindrais de le déflorer en le citant mal.

LA DUCHESSE.

Eh! mais, gardez-le, mon enfant, gardez-le! Et vous vous en allez, malgré ce joli vers?

JEANNE.

Mon Dieu! c'est à mon grand regret. (A part.) Que dire?... (Prise par une idée.) Ah!... (Haut.) Mais je ne sais si c'est la fatigue du déplacement... ou la chaleur... je... je ne me sens pas très bien!...

LA DUCHESSE.

Ah!...

JEANNE.

Oui, j'ai les yeux... Je n'y vois plus clair... Je crois... je... j'ai la migraine!...

MADAME DE CÉRAN, LA DUCHESSE et ROGER, se levant.

La migraine?

JEANNE, effrayée, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont donc?

LA DUCHESSE, après un silence.

Eh bien, ça ne m'étonne pas, c'est dans l'air.

JEANNE.

Ah! vous aussi?

LA DUCHESSE.

Moi! Oh!... ce n'est plus de mon âge, ça... Ah! vous avez là... Eh bien, mais, il faut soigner cela, mon enfant.

JEANNE.

Oui, je vais marcher un peu... Vous me pardonnez... n'est-ce pas?

LA DUCHESSE.

Allez donc... Allez donc!

JEANNE, se tenant la tête et s'en allant.

Cela me fait un mal... Ah! (A part.) Ça y est!... Ma foi, Paul saura bien s'en tirer.

Elle sort par la porte du jardin.

SCÈNE IV

MADAME DE CÉRAN, LA DUCHESSE, ROGER.

LA DUCHESSE, à Roger.

Ah! ah! tu crois, hein? Dis donc, tu crois!

ROGER.

Eh! ma tante, ceci n'est qu'un hasard!

LA DUCHESSE.

Un hasard, c'est possible ; mais tu vois comme on peut faire fausse route, et qu'il ne faut jamais... (La porte du salon s'ouvre ; même effet que la première fois.) Ah! ah! cette fois!

VOIX du poète DES MILLETS, qu'on entend par la porte entr'ouverte et qui diminue à mesure que la porte se referme.

Et quand ils seraient cent, et quand ils seraient mille...

LA DUCHESSE.

A-t-il une voix, ce vieux Tyrtée!

LA VOIX.

J'irais seul, et bravant leur colère inutile,
Leur demander raison de cette lâcheté...

Lucy paraît.

MADAME DE CÉRAN et ROGER.

Lucy!

SCÈNE V

LES MÊMES, LUCY, allant à la porte du jardin.

LA DUCHESSE.

Comment, Lucy, vous vous en allez!

LUCY, s'arrêtant.

Pardon! je ne vous avais pas vue.

LA DUCHESSE.

Il y a pourtant un joli vers, il paraît :
« L'honneur est le dieu !... »

LUCY, reprenant son chemin.

« Comme un dieu qui... »

LA DUCHESSE.

Oui, enfin, c'est bien le même. (Dix heures sonnent. Lucy arrive à la porte.) Et vous vous en allez, néanmoins?

LUCY, se retournant.

Oui, j'ai besoin de prendre l'air... J'ai la migraine !

Elle sort.

TOUS LES TROIS, s'asseyant.

Ah!..

SCÈNE VI

LA DUCHESSE, MADAME DE CÉRAN, ROGER.

LA DUCHESSE.

Ah! par exemple, voilà qui devient curieux!

MADAME DE CÉRAN.

C'est encore un hasard!...

LA DUCHESSE.

Encore un!... Ah! mais non, cette fois! Comment?

Toutes, alors, toutes!... excepté Suzanne!... Allons donc! Il y a quelque chose!... Elle ne viendra pas. Je parierais qu'elle ne viendra pas. (La porte du salon s'ouvre brusquement, laissant échapper un éclat de voix tragique, mais rapide et vague; et Suzanne entre précipitamment comme si elle voulait rejoindre quelqu'un.) La voilà!

SCÈNE VII

LES MÊMES, SUZANNE.

MADAME DE CÉRAN, se levant.

Vous quittez le salon, Mademoiselle?

SUZANNE, voulant s'échapper.

Oui, ma cousine!

MADAME DE CÉRAN.

Restez!

SUZANNE.

Mais, ma cousine...

MADAME DE CÉRAN.

Restez... et asseyez-vous!

SUZANNE, se laissant tomber sur un tabouret de piano, sur lequel elle tourne à chaque réplique nouvelle du côté de la personne qui lui parle.

Voilà!

MADAME DE CÉRAN.

Et pourquoi quittez-vous le salon, je vous prie?

SUZANNE.

Mais, parce que ça m'ennuie ce qu'il récite là-dedans, le vieux monsieur.

ROGER.

Est-ce bien la raison ?

SUZANNE.

Je sors, parce que Lucy est sortie, s'il vous en faut une autre ?

MADAME DE CÉRAN.

Miss Watson, Mademoiselle...

SUZANNE.

Oh ! bien entendu !... C'est la perfection ! l'idéal, l'oiseau rare, miss Watson !... Elle peut tout faire... tandis que moi !...

ROGER.

Tandis que vous, Suzanne...

MADAME DE CÉRAN.

Ah ! laisse-moi lui parler ! Tandis que vous, Mademoiselle, vous courez les chemins, seule...

SUZANNE.

Comme Lucy !

MADAME DE CÉRAN.

Vous vous habillez de la façon la plus extravagante.

SUZANNE.

Comme Lucy !

MADAME DE CÉRAN.

Vous accaparez monsieur Bellac, vous affectez de lui parler...

SUZANNE.

Comme Lucy!... Est-ce qu'elle ne lui parle pas, elle, (Se tournant vers Roger.) et à monsieur aussi ?

MADAME DE CÉRAN.

Oh ! mais en secret! Vous me comprenez parfaitement.

SUZANNE.

Oh ! pour des secrets, on n'a pas besoin de se parler... on s'écrit... (Regardant Roger et à mi-voix.) en dissimulant son écriture!

MADAME DE CÉRAN.

Hein!

ROGER, bas, à la duchesse.

Ma tante!

LA DUCHESSE, bas.

Chut!

MADAME DE CÉRAN.

Enfin!...

SUZANNE.

Enfin, Lucy parle à qui elle veut; Lucy sort quand elle veut ; Lucy s'habille comme elle veut. Je veux faire ce que fait Lucy, puisqu'on l'aime tant, elle!

MADAME DE CÉRAN.

Et savez-vous pourquoi on l'aime, Mademoiselle ? C'est que, malgré une indépendance d'allures, conséquence de sa nationalité, elle est réservée, sérieuse, instruite...

SUZANNE, se levant.

Eh bien! et moi? Je n'ai donc pas été tout ça, moi? Oui, pendant six mois, jusqu'aujourd'hui, jusqu'à ce soir, cinq heures, je m'appliquais, je me tenais à quatre, et j'étudiais, et autant qu'elle! et j'en savais aussi long qu'elle! Et l'objectif et le subjectif et tout cela! Eh bien! à quoi ça m'a-t-il servi?... Est-ce qu'on m'aime mieux?... Est-ce qu'on ne me traite pas toujours en petite fille? Et tout le monde, oui, tout le monde! ... (Regardant Roger de côté.) Qu'est-ce qui fait attention à moi, seulement? Suzanne! ah! Suzanne! Est-ce que ça compte, ça, Suzanne! Et tout ça parce que je ne suis pas une vieille Anglaise!...

ROGER.

Suzanne!

SUZANNE.

Oui, défendez-la, vous! Oh! je sais bien comment il faut être pour vous plaire... allez! (Prenant le binocle de la duchesse et le mettant sur son nez.) Esthétique! Schopenhauer! Le moi! Le non-moi! Et cœtera!... gnan!... gnan!... gnan!...

MADAME DE CÉRAN.

Faites-nous grâce de vos gamineries, Mademoiselle!

SUZANNE, faisant une révérence.

Merci, ma cousine!

MADAME DE CÉRAN.

Oui, de vos gamineries!... Et les sottises que vous faites...

SUZANNE.

Puisque je ne suis qu'une gamine, ce n'est pas étonnant

que je fasse des sottises. (S'animant.) Eh bien! oui, je fais des sottises!... et je le fais exprès, et j'en ferai encore!

MADAME DE CÉRAN.

Plus chez moi, je vous le garantis.

SUZANNE.

Oui, je suis sortie avec monsieur Bellac; oui, j'ai parlé bas à monsieur Bellac; oui, j'ai un secret avec monsieur Bellac!

ROGER.

Vous osez!...

SUZANNE.

Et il est plus savant que vous! Et il est meilleur que vous! Et je l'aime mieux que vous! Oui, je l'aime, là! Je l'aime!

MADAME DE CÉRAN.

Je veux croire que vous ne savez pas la gravité...

SUZANNE.

Si! si! Je sais la gravité! si!

MADAME DE CÉRAN.

Alors, écoutez-moi! Avant de faire la nouvelle sottise dont vous nous menacez, réfléchissez bien! Le bruit, les coups de tête, le scandale, vous conviennent moins qu'à personne, mademoiselle de Villiers!

LA DUCHESSE.

Ah! mais, prends garde!

MADAME DE CÉRAN.

Eh! Duchesse, il faut au moins qu'elle sache...

SUZANNE, retenant ses larmes.

Oh! je sais!

LA DUCHESSE.

Comment!

SUZANNE, se jetant dans ses bras en pleurant.

Oh! ma tante! ma tante!

LA DUCHESSE.

Suzanne, voyons, mon enfant!... (A madame de Céran.) Tu avais bien besoin de lever ce lièvre-là, toi. (A Suzanne.) Voyons, qu'est-ce que tu sais? Quoi?

Elle l'assied sur ses genoux.

SUZANNE, pleurant en parlant.

Oh! quoi? Je ne sais pas; mais je sais bien qu'il y a quelque chose contre moi, allez... et il y a longtemps!

LA DUCHESSE.

Qui est-ce qui t'a dit?...

SUZANNE.

Oh! personne... tout le monde... les gens qui vous regardent, qui chuchotent, qui se taisent quand vous entrez... qui vous embrassent, qui vous appellent : Pauvre petite! — Si vous croyez que les enfants ne sentent pas cela!...

LA DUCHESSE, lui essuyant les yeux.

Voyons, ma chérie, voyons...

SUZANNE.

Et au couvent donc! Je voyais bien que je n'étais pas comme les autres, allez!... Oh! si, je le voyais! On me

parlait toujours... de mon père, de ma mère... pourquoi? puisque je n'en n'avais plus! Et une fois, en récréation, je jouais avec une grande, je ne sais pas ce que je lui avais fait... elle était furieuse... et tout d'un coup, elle m'a appelée : « Mademoiselle l'illégitime »! Elle ne savait pas ce que cela voulait dire, moi non plus! — C'est sa mère qui avait dit cela devant elle. Elle me l'a avoué après... quand nous nous sommes raccommodées... Oh! j'étais malheureuse! (Sanglotant.) Nous avons cherché dans le dictionnaire... mais nous n'avons rien trouvé... ou pas compris... (Avec colère.) Mais qu'est-ce que ça veut dire, enfin?... Qu'est-ce que j'ai qui fait que je ne suis pas comme tout le monde? que tout ce que je fais est mal? Est-ce que c'est ma faute?

LA DUCHESSE, l'embrassant.

Non, ma petite... Non, ma chérie...

MADAME DE CÉRAN.

Je regrette...

SUZANNE, sanglotant.

Eh bien! alors, pourquoi me le reproche-t-on, si ce n'est pas ma faute? Mais je suis à charge à tout le monde ici! Je le sais bien; je ne veux plus rester; je veux m'en aller!... Personne ne m'aime ici, personne!

ROGER, très agité.

Pourquoi dites-vous cela, Suzanne? Ce n'est pas bien! tout le monde ici, au contraire... et moi...

SUZANNE, se levant furieuse.

Vous!

ROGER.

Oui, moi! et je vous jure...

SUZANNE.

Vous ah! tenez!... Laissez-moi, vous! Je vous déteste! je ne veux plus vous voir! jamais!... Entendez-vous?

Elle va vers la porte du jardin.

ROGER.

Suzanne! mais, Suzanne! Où donc allez-vous?

SUZANNE.

Où je vais? Je vais me promener. Je vais où je veux, d'abord!

ROGER.

Pourquoi, maintenant? Pourquoi sortez-vous?

SUZANNE.

Pourquoi? *(Elle descend vers lui.)* Pourquoi? *(Dans les yeux.)* J'ai la migraine!!!

Tous se lèvent. Suzanne sort par la porte du jardin.

SCÈNE VIII

ROGER, LA DUCHESSE, MADAME DE CÉRAN.

ROGER, *très agité.*

Eh bien! ma tante, est-ce clair maintenant?

LA DUCHESSE, *se levant.*

De moins en moins!

ROGER.

C'est bien, je vais le voir!

MADAME DE CÉRAN.

Roger! où vas-tu donc?

ROGER.

Où je vais? mais, faire ce que dit ma tante, savoir où ils en sont! et je vous jure que si c'est vrai... si cet homme a osé!...

MADAME DE CÉRAN.

Si c'est vrai!... moi, je la chasse!

ROGER.

Eh bien! si c'est vrai... moi je le tue!

Il sort par la porte du jardin.

LA DUCHESSE.

Et si c'est vrai, moi, je les marie!... Seulement, ce n'est pas vrai... Enfin, nous allons voir; viens!

Elle veut l'entraîner. — On entend applaudir très fort dans le salon. Bruit de chaises et de conversations.

MADAME DE CÉRAN, hésitant.

Mais!...

LA DUCHESSE.

Hein? Quoi? Encore un joli vers! Non, c'est la fin de l'acte! Vite! avant qu'ils n'arrivent!

MADAME DE CÉRAN.

Mais, mes invités?

LA DUCHESSE.

Eh! tes invités? Ils se rendormiront bien sans toi! viens, viens!

Elles sortent.

La porte du fond s'ouvre et laisse voir quelques personnes par groupes et Des Millets très entouré.

VOIX DIVERSES.

Très beau ! Grand art ! très élevé !

PAUL, sur la porte du fond.

Charmant, cet acte ! N'est-ce pas, général?

LE GÉNÉRAL, en bâillant bruyamment.

Charmant ! encore quatre!

Paul s'esquive adroitement, gagne la porte du jardin et disparaît. La toile tombe.

ACTE TROISIÈME

Grande serre-salon éclairée au gaz. Pièce d'eau et jet d'eau, meubles, sièges, touffes d'arbustes et massifs de plantes, derrière lesquels on peut aisément se couler et se cacher.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DUCHESSE, MADAME DE CÉRAN

Elles entrent par le fond à droite, hésitent, regardent d'abord et à voix basse.

LA DUCHESSE.

Personne?

MADAME DE CÉRAN.

Personne.

LA DUCHESSE.

Bon! (Elle descend en scène et s'arrêtant.) Trois migraines!

MADAME DE CÉRAN.

Il est pourtant inouï que je sois forcée de laisser ainsi ce poète...

LA DUCHESSE.

Ah! bien, ton poète, il lit ses vers! Un poète, vois-tu, pourvu que ça lise ses vers!...

MADAME DE CÉRAN.

Mais l'emportement de Roger m'a effrayée! Jamais je ne

l'ai vu ainsi, jamais! Qu'est-ce que vous faites donc là, ma tante?

LA DUCHESSE.

J'arrête le jet d'eau, tu vois bien!

MADAME DE CÉRAN.

Pourquoi?

LA DUCHESSE.

C'est pour mieux entendre, mon enfant!

MADAME DE CÉRAN.

Il est au jardin, je ne sais où... qui la suit, qui la guette... Que va-t-il arriver? Ah! petite malheureuse!... Comment, duchesse, vous éteignez le gaz?

LA DUCHESSE.

Non, je le baisse.

MADAME DE CÉRAN.

Mais pourquoi?

LA DUCHESSE.

Mais pour mieux voir, mon enfant!

MADAME DE CÉRAN.

Pour?...

LA DUCHESSE.

Dame!... moins on nous verra, mieux nous verrons... Trois migraines!... Et un seul rendez-vous! y comprends-tu quelque chose, toi?

MADAME DE CÉRAN.

Ce que je ne comprends pas, moi, c'est que M. Bellac...

LA DUCHESSE.

Et moi c'est que Suzanne...

MADAME DE CÉRAN.

Oh! elle...

LA DUCHESSE.

Elle? Enfin nous allons voir! Ils peuvent venir maintenant, tout est prêt.

MADAME DE CÉRAN.

Si Roger les trouve ici... ensemble, il est capable...

LA DUCHESSE.

Bah!... bah! il faut voir... il faut voir!...

MADAME DE CÉRAN.

Mais...

LA DUCHESSE.

Chut!... entends-tu?

MADAME DE CÉRAN.

Oui.

LA DUCHESSE, poussant madame de Céran vers le massif de droite, au premier plan.

Il était temps!... Viens!

MADAME DE CÉRAN.

Comment, vous voulez écouter?

LA DUCHESSE, cachée.

Dame! pour entendre, il n'y a encore que cela, tu sais?... Tiens, dans ce coin-là, nous serons comme des rois de féerie. Nous sortirons quand il le faudra, sois tranquille. on est entré?

MADAME DE CÉRAN, cachée et regardant à travers les branches.

Oui.

LA DUCHESSE.

Lequel des deux?

MADAME DE CÉRAN.

C'est elle...

LA DUCHESSE.

Suzanne?

MADAME DE CÉRAN.

Oui! (Avec étonnement.) Non!

LA DUCHESSE.

Comment, non?

MADAME DE CÉRAN.

Non! Pas décolletée... C'est une autre!

LA DUCHESSE.

Une autre?... Qui?

MADAME DE CÉRAN.

Je ne distingue pas.

JEANNE.

Mais viens donc, Paul!

MADAME DE CÉRAN.

La sous-préfète!

LA DUCHESSE.

Encore!...

SCENE II

LA DUCHESSE, MADAME DE CÉRAN, cachées premier plan; JEANNE, puis PAUL, entrant par le fond à droite.

JEANNE.

Qu'est-ce que tu fais donc à cette porte, enfin?

PAUL, dans la coulisse, à droite.

La prudence étant la mère de la sûreté, je nous mets prudemment en sûreté!

JEANNE.

Comment?

PAUL.

Comme ça...

Bruit de porte qui s'ouvre.

JEANNE, effrayée.

Hein?

PAUL, entrant.

Très réussi!...

JEANNE.

Qu'est-ce que c'est que cela?

PAUL.

Ça! c'est un indique-fuite que je viens d'installer... Oui, un morceau de bois... dans le gond de la porte... De cette

façon, si quelqu'un, je ne dis pas quelque amoureux comme nous, ceci est invraisemblable dans cette enceinte, mais quelque évadé de tragédie se réfugiait de ce côté, par impossible... plus de danger! Il pousse la porte, elle pousse un cri, et nous, par l'autre porte... Frtt!... hein? Est-ce assez combiné? Ah! nous autres hommes d'État!... Et maintenant, Madame, que nous sommes à l'abri des regards indiscrets, je dépouille l'homme public, l'homme privé reparaît, et, donnant l'essor à des sentiments trop longtemps contenus, je vous permets de me tutoyer.

JEANNE.

A la bonne heure, tu es gentil, ici!

PAUL.

Je suis gentil ici, parce que je suis tranquille ici; mais, s'embrasser dans les corridors, comme tantôt, tu sais?... quand tu es venue m'aider à défaire mes malles.

LA DUCHESSE, *à part.*

C'étaient eux!

PAUL.

Ou comme ce soir, dans le jardin...

LA DUCHESSE, *à part.*

Encore eux!

PAUL.

Plus jamais cela! Trop imprudent pour la maison... hein? Quelle maison! t'avais-je trompé? Faut-il avoir envie d'être préfet pour venir s'ennuyer dans des bâilloirs pareils!

MADAME DE CÉRAN

Hein?

LA DUCHESSE, à madame de Céran.

Écoute ça! Écoute ça!

JEANNE, le faisant asseoir près d'elle.

Viens là...

PAUL, s'asseoit, se relève et marchant avec agitation.

Non, mais quelle maison! Et les maîtres, et les invités, et tout le monde! Et madame Arriégo! Et le poète! Et la marquise! Et cette Anglaise en glace! Et ce Roger en bois! Il n'y a que la duchesse qui ait le sens commun...

LA DUCHESSE, à madame de Céran.

Pour moi, ça!..

PAUL, avec conviction.

Mais le reste, ah!

LA DUCHESSE.

Ça, c'est pour toi!

JEANNE.

Mais, viens donc là!

PAUL, s'asseoit et se relève, même jeu.

Et la lecture, et la littérature! et la candidature! Ah! la candidature Revel! Un vieux malin, figure-toi, qui meurt... tous les soirs et qui ressuscite tous les matins avec une place de plus! (Il va pour s'asseoir et reprend.) Et Saint-Réault? Ah! Saint-Réault! Et les Ramas-Ravanas et tous les fouchtras de Boudha!

MADAME DE CÉRAN, indignée.

Oh!

LA DUCHESSE, riant.

Il est drôle !

PAUL.

Et l'autre, dis donc, le Bellac des dames, avec son amour platonique!

JEANNE, baissant les yeux.

Il est bête !

PAUL, s'asseyant.

Tu trouves, toi?.. (Se relevant avec fureur.) Et la tragédie !.. Oh ! la tragédie!...

JEANNE.

Mais, Paul, qu'as-tu?

PAUL.

Et ce vieux Philippe-Auguste avec son joli vers! Mais tout le monde en a fait, des jolis vers... Ce n'est pas une raison pour les lire... Moi aussi j'en ai fait...

JEANNE.

Toi?

PAUL.

Oui, moi! Quand j'étais étudiant et pas riche, j'en ai même vendu !...

JEANNE.

A un éditeur?

PAUL.

Non ; à un dentiste ! La Plombéïde ou l'Art de plomber les dents. — Poème, trois cents vers!... Trente francs... Écoute-moi ça...

JEANNE.

Oh ! non, par exemple !

PAUL.

« Muse, s'il est un mal, parmi les maux divers,
» Que le ciel en courroux épand sur l'univers,
» Dont le plus justement le bon goût s'effarouche,
» C'est celui dont le siège est placé dans la bouche !... »

JEANNE, voulant l'arrêter.

Voyons, Paul !...

PAUL.

« Ah ! qu'arracher sa dent semble alors plein d'appas !
» Imprudent ! Guéris-la, mais ne l'arrache pas !
» Ah ! n'arrachez jamais, même une dent qui tombe !
» Qui sait si, quelque jour, l'homme adroit qui la plombe
» N'aura pas conservé, soit en haut, soit en bas,
» Cet attrait au sourire et cette aide au repas. »

LA DUCHESSE, riant.

Ah ! ah ! il est amusant !

JEANNE.

Quel gamin tu fais ! Qui croirait cela à te voir au salon ! (L'imitant.) « Mon Dieu, monsieur le sénateur, le flot démo» cratique... les traités de 1815... » Ah ! ah ! ah !

PAUL.

Eh bien ! et toi, dis donc !... C'est toi qui vas bien, avec la maîtresse de la maison !

MADAME DE CÉRAN.

Hein ?

PAUL.

Mes compliments!

JEANNE.

Mais, mon ami, je fais ce que tu m'as recommandé.

PAUL, l'imitant.

« Je fais ce que tu m'as recommandé! » — Ah! sainte-nitouche, avec sa petite voix! Ah! tu lui en fournis à la comtesse : du Joubert, et du latin, et du Tocqueville! Et de ton cru encore!

MADAME DE CÉRAN.

Comment, de son cru!

LA DUCHESSE.

Ça me raccommode avec elle, ça.

JEANNE.

Ah! je n'ai pas de remords, va!... Une femme qui nous loge aux deux bouts de la maison!

MADAME DE CÉRAN, se levant.

Si je la priais d'en sortir!

LA DUCHESSE.

Tais-toi donc.

JEANNE.

Et c'est de la méchanceté!... Si! si!... J'en suis sûre... Une femme sait bien, n'est-ce pas? que des nouveaux mariés... ont toujours quelque chose à se dire, enfin.

PAUL, tendrement.

Oui, toujours.

JEANNE.

Toujours, bien vrai?... Toujours comme ça?

PAUL.

As-tu une jolie voix! Je l'écoutais tout à l'heure... en parlant des traités de 1815. Fine, douce, enveloppante... Ah! la voix, c'est la musique du cœur, comme dit M. de Tocqueville.

JEANNE.

Ah! Paul!... Je ne veux pas que tu ries des choses sérieuses.

PAUL.

Ah! bien, laisse-moi être un peu gai, je t'en prie; je suis si heureux ici! — Mon Dieu! que ça m'est donc égal de ne pas être préfet à Carcassonne, dans ce moment-ci!

JEANNE.

C'est toujours que cela m'est égal à moi, Monsieur : voilà la différence!

PAUL.

Chère petite femme!

Il lui baise les mains.

MADAME DE CÉRAN, bas à la duchesse.

Mais, c'est d'une inconvenance...

LA DUCHESSE, de même.

Je ne déteste pas ça, moi!

PAUL.

Ah! c'est que j'ai un fort arriéré à combler, tu comprends, sans compter les avances à prendre. Quand serons-nous

libres, à présent? Chère enfant, tu ne sais pas combien je t'adore.

JEANNE.

Si, je le sais... par moi...

PAUL.

Ma Jeanne!

JEANNE.

Ah! Paul! Toujours comme ça, répète-le encore, toujours!

PAUL, *très près d'elle et tendrement.*

Toujours!

MADAME DE CÉRAN, *bas à la duchesse.*

Mais, Duchesse!

LA DUCHESSE, *de même.*

Ah! ils sont mariés!

La porte crie. Paul et Jeanne se lèvent, effrayés.

PAUL et JEANNE.

Hein?

JEANNE.

On vient!

PAUL.

Fuyons! comme on dit dans les tragédies.

JEANNE.

Vite, vite!...

PAUL.

Tu vois, hein? mes précautions!

JEANNE.

Déjà! Quel malheur!

Ils s'échappent par le fond à gauche.

MADAME DE CÉRAN, passant à gauche.

Eh bien, c'est heureux qu'on les ait interrompus.

LA DUCHESSE, la suivant.

Ma foi, je le regrette! — Oui, mais c'est fini de rire, maintenant.

SCÈNE III

MADAME DE CÉRAN, LA DUCHESSE, cachées à gauche, BELLAC, entrant par le fond à droite.

BELLAC.

Cette porte fait un bruit!

MADAME DE CÉRAN, bas à la duchesse.

Bellac!

LA DUCHESSE, de même

Bellac!

BELLAC.

Mais on ne voit pas clair, ici.

MADAME DE CÉRAN.

C'était vrai!... Vous voyez, tout est vrai.

LA DUCHESSE.

Tout! non! Il n'y en a encore que la moitié.

MADAME DE CÉRAN.

Ah! l'autre n'est pas loin, allez!

LA DUCHESSE.

En tous cas, ça ne peut être qu'un coup de tête, une imprudence de pensionnaire... Il n'est pas possible. (La porte crie.) La voilà!... Ah! dame, le cœur me bat... Dans ces choses-là, on a beau être sûr, on n'est jamais certain... La vois-tu?

MADAME DE CÉRAN, regardant.

Ah! c'est elle!... Et tout à l'heure Roger, qui l'épie, va venir, lui aussi... Si nous nous montrions, Duchesse?

LA DUCHESSE.

Non... non... Maintenant, je veux savoir où ils en sont; je veux en avoir le cœur net.

MADAME DE CÉRAN, regardant toujours.

Je meurs d'inquiétude... Décolletée... C'est cela, c'est bien elle...

LA DUCHESSE.

Ah! petite coquine!... Laisse-moi voir...

Elle regarde à travers les feuilles, puis après un moment.

Hein?

MADAME DE CÉRAN.

Quoi donc?

LA DUCHESSE.

Regarde.

MADAME DE CÉRAN, regardant.

Lucy!

LA DUCHESSE.

Lucy.

MADAME DE CÉRAN

Qu'est-ce que cela veut dire?

LA DUCHESSE.

Ah! je ne sais pas encore, mais j'aime déjà mieux cela.

SCÈNE IV

MADAME DE CÉRAN, LA DUCHESSE, cachées au premier plan, à gauche, BELLAC ET LUCY se cherchant à droite, PAUL rentrant par le fond, à gauche, suivi de JEANNE qui le retient.

JEANNE, bas à Paul.

Non! non! Paul! non!

PAUL, de même.

Si!... si!... laisse un instant, pour voir! Ici, à cette heure-ci, ce ne peut être que des amoureux, je te dis... Dans cette maison!... Non!... Ce serait trop drôle...

JEANNE.

Prends garde!

PAUL.

Chut !

LUCY

Vous êtes là, M. Bellac ?

PAUL.

L'Anglaise !

BELLAC.

Oui, Mademoiselle !

PAUL.

Et le professeur... L'Anglaise et le professeur : fable ! Quand je te disais ! Une intrigue !... Un rendez-vous ! Ah ! mais c'est moi qui ne m'en vais plus, par exemple !

JEANNE.

Comment ?

PAUL.

Après cela, si tu veux t'en aller, toi ?

JEANNE.

Ah ! mais non !

Ils se cachent derrière un massif au fond gauche.

LUCY.

Vous êtes de ce côté !

BELLAC.

Par ici !... Je vous demande pardon... La serre est habituellement mieux éclairée... Je ne sais pourquoi, ce soir...

Il marche vers elle.

MADAME DE CÉRAN, bas à la duchesse.

Lucy !... Mais, alors, Suzanne ?... Je n'y suis plus !

LA DUCHESSE, de même.

Attends un peu ; j'ai idée que nous allons y être.

LUCY.

Mais, M. Bellac, que signifie cette sorte de rendez-vous ? Et votre lettre de ce matin ?. Pourquoi m'écrire ?

BELLAC.

Mais, pour vous parler, chère miss Lucy. Est-ce donc la première fois que nous nous isolons, pour échanger nos pensées ?

PAUL, pouffant de rire, bas, à Jeanne.

Oh !... échanger !... Je ne savais pas que cela s'appelait comme ça...

BELLAC.

Entouré comme je le suis ici, quel autre moyen avais-je de vous parler, à vous seule ?

LUCY.

Quel autre ? Il fallait me donner le bras et sortir du salon avec moi, tout simplement. Je ne suis pas une jeune fille française, moi.

BELLAC.

Mais, vous êtes en France.

LUCY.

En France comme ailleurs, je fais ce que je veux ; je n'ai pas besoin de secret, et encore moins de mystère. Vous déguisez votre écriture... Vous ne signez pas... Il n'est pas jusqu'à votre papier rose... Ah ! que vous êtes bien Français !...

PAUL, bas, à Jeanne.

Né malin.

BELLAC.

Et que vous êtes bien, vous, la muse austère de la science, la Polymnie superbe ! la Piéride froide et fière... Asseyez-vous donc !

LUCY.

Non ! non !... Et voyez comme toutes vos précautions ont tourné contre nous... J'ai perdu cette lettre.

LA DUCHESSE, un peu haut.

J'y suis !...

Mouvement de Lucy vers la gauche.

BELLAC.

Quoi ?

LUCY.

Vous n'avez pas entendu ?

BELLAC.

Non !.. Ah ! vous avez perdu ?...

LUCY.

Et que voulez-vous que pense celui ou celle qui l'aura trouvée ?

LA DUCHESSE, bas, à madame de Céran.

Y es-tu, maintenant ?

LUCY.

Il est vrai qu'il n'y avait plus d'enveloppe... partant, plus d'adresse...

BELLAC.

Ni mon écriture, ni ma signature... Vous voyez donc que j'ai bien fait. En tous cas, j'ai cru bien faire, chère miss Lucy, pardonnez à votre professeur, à votre ami, et... asseyez-vous, je vous en prie...

LUCY.

Non! dites-moi ce que vous aviez à me dire en si grand secret, et rentrons.

BELLAC, la retenant.

Attendez!... Pourquoi n'êtes-vous pas venue à mon cours, aujourd'hui?

LUCY.

Parce que j'ai passé mon temps à chercher cette lettre, précisément. De quoi aviez-vous à me parler?

BELLAC.

Êtes-vous impatiente de me quitter! (Il lui donne un paquet de papiers attachés avec un ruban rose.) Tenez!

LUCY.

Des épreuves!

BELLAC, ému.

De mon livre.

LUCY, émue aussi.

De votre?... Ah! Bellac!

BELLAC.

J'ai voulu que vous fussiez la seule à le connaître avant tous, la seule!

LUCY, lui prenant les mains avec effusion.

Ah! mon ami! mon ami!

PAUL, *retenant son rire.*

Oh ! non, ce cadeau d'amour, pff !...

Mouvement de Bellac vers la gauche.

LUCY.

Qu'avez-vous ?

BELLAC.

Non, rien... J'avais cru... Vous le lirez, ce livre où j'ai mis ma pensée, et vous nous trouverez en communion parfaite, j'en suis sûr... sauf sur un point... Oh ! celui-là !

LUCY.

Lequel ?

BELLAC, *tendrement.*

Est-il possible que vous ne croyiez pas à l'amour platonique, vous ?

LUCY.

Moi ? Oh ! pas du tout.

BELLAC, *gracieusement.*

Eh bien !... Et nous, cependant ?

LUCY, *simplement.*

Nous, c'est de l'amitié.

BELLAC, *marivaudant.*

Pardon ! c'est plus que de l'amitié et mieux que de l'amour !

LUCY.

Alors, si c'est plus que l'un et mieux que l'autre, ce n'est ni l'un ni l'autre. Et maintenant, merci encore, merci mille fois ; mais rentrons, voulez-vous ?

Elle va pour sortir.

BELLAC, la retenant toujours.

Attendez !

LUCY.

Non ! non ! rentrons.

PAUL, à Jeanne.

Ça ne mord pas.

BELLAC, la retenant.

Mais, attendez donc, de grâce ! Deux mots !... Deux mots ! Éclairez-moi, ou éclairez-vous !... La question en vaut la peine. Voyons, Lucy !...

LUCY, s'animant et passant à droite.

Voyons, Bellac ! Voyons, mon ami, votre amour platonique !... Philosophiquement, mais cela ne se soutient pas !

BELLAC.

Permettez, cet amour est une amitié...

LUCY.

Si c'est l'amitié, ce n'est plus l'amour !

BELLAC.

Mais, le concept est double !

LUCY.

S'il est double, il n'est pas un !

BELLAC.

Mais, il y a confusion !

Il s'assied.

LUCY.

S'il y a confusion, il n'y a plus caractère !... Et je vais plus loin !...

Elle s'assied aussi.

PAUL, à Jeanne.

Ça a mordu !

LUCY.

Je nie que la confusion soit possible entre l'amour, qui a l'individuation pour base, et l'amitié, forme de la sympathie, c'est-à-dire d'un fait, où le moi devient, en quelque sorte, le non-moi. Je nie absolument, oh ! mais absolument !

LA DUCHESSE, bas à madame de Céran.

J'ai bien souvent entendu parler d'amour, mais jamais comme cela.

BELLAC.

Voyons, Lucy !...

LUCY.

Voyons, Bellac ! Oui ou non ? Le facteur principal...

BELLAC.

Voyons, Lucy, un exemple. Supposons deux êtres quelconques — deux abstractions — deux entités — un homme quelconque — une femme quelconque, tous deux s'aimant, mais de l'amour vulgaire, physiologique, vous me comprenez ?

LUCY.

Parfaitement !

BELLAC.

Je les suppose dans une situation comme celle-ci, seuls la nuit, ensemble, que va-t-il arriver ?

LA DUCHESSE, à madame de Céran.

Je m'en doute, moi, et toi ?

BELLAC.

Fatalement ! — suivez-moi bien ; — fatalement, il va se produire le phénomène que voici.

JEANNE, à Paul.

Oh ! c'est amusant !...

PAUL.

Eh bien ! Madame ?

BELLAC.

Tous deux, ou plus vraisemblablement, l'un des deux, le premier, l'homme...

PAUL, à Jeanne.

L'entité mâle !

BELLAC.

Se rapprochera de celle qu'il croit aimer...

Il s'approche d'elle.

LUCY, se reculant un peu.

Mais...

BELLAC, la retenant doucement.

Non, non !... Vous allez voir ! Ils plongeront leurs regards dans leurs regards ; ils mêleront leurs souffles et leurs chevelures...

LUCY.

Mais, monsieur Bellac...

BELLAC.

Et alors !... Et alors !... il se passera en leur moi... indépendamment de leur moi lui-même, une suite non interrompue d'actes inconscients, qui, par une sorte de progrès de processus lent, mais inéluctable, les jettera, si

j'ose ainsi dire, à la fatalité d'un dénouement prévu où la volonté ne sera pour rien, l'intelligence pour rien, l'âme pour rien !

LUCY

ermettez !... ce processus...

BELLAC.

Attendez, attendez !... Supposons maintenant un autre couple et un autre amour, à la place de l'amour physiologique, l'amour psychologique à la place d'un couple quelconque, — deux exceptions : — vous me suivez toujours ?

LUCY.

Oui.

BELLAC.

Eux aussi, assis l'un prés de l'autre, se rapprocheront l'un de l'autre.

LUCY, s'éloignant encore.

Mais, alors, c'est la même chose !

BELLAC, la retenant toujours.

Attendez donc ! Il y a une nuance. Laissez-moi vous faire voir la nuance. Eux aussi pourront plonger leurs yeux daus leurs yeux et mêler leurs chevelures....

LUCY.

Mais enfin ?

Elle se lève.

BELLAC, la faisant rasseoir.

Seulement !... Seulement !... Ce n'est plus leur beauté qu'ils contemplent, c'est leur âme ; ce n'est plus leurs

voix qu'ils entendent, c'est la palpitation même de leur pensée ! Et lorsque enfin, par un processus tout autre, quoique congénère, ils en seront arrivés, eux aussi, a ce point obscur et troublé où l'être s'ignore lui-même, sorte d'engourdissement délicieux du vouloir qui paraît être à la fois le *summum* et le *terminus* des félicités humaines, ils ne se réveilleront pas sur la terre, eux, mais en plein ciel, car leur amour à eux plane bien par delà les nuages orageux des passions communes dans le pur éther des idéalités sublimes !

Silence.

PAUL, à Jeanne.

Il l'embrassera !...

BELLAC.

Lucy ! chère Lucy, me comprenez-vous ? Oh ! dites que vous me comprenez !

LUCY, troublée.

Mais !... Il me semble que les deux concepts...

PAUL.

Oh ! les concepts ! non, ils sont trop drôles !

LUCY, toujours troublée.

Les deux concepts... sont identiques !

PAUL.

Oh ! identiques...

BELLAC, avec passion.

Identiques !... Oh ! Lucy, vous êtes cruelle !... Identiques !!! Mais songez donc qu'ici tout est subjectif !

PAUL.

Subjectif !... Il faut que je fasse une folie !

BELLAC, tout à fait passionné.

Subjectif ! Lucy ! comprenez-moi bien !

LUCY, tout à fait émue.

Mais, Bellac !... subjectif !...

JEANNE, à Paul.

Il ne l'embrassera pas !

PAUL.

Alors, c'est moi qui t'embrasse !

JEANNE, se défendant.

Paul ! Paul !

Bruit de baisers.

BELLAC, LUCY, se levant effrayés.

Hein

LA DUCHESSE, étonnée, se levant aussi.

Eh bien ! comment ? Ils s'embrassent ?

LUCY.

Quelqu'un ! Quelqu'un est là !...

BELLAC.

Venez, venez ! prenez ma main !

LUCY.

On nous écoutait ! Oh ! Bellac, je vous le disais bien.

BELLAC.

Venez !

LUCY.

Mais, je suis horriblement compromise !

Elle sort par le fond à gauche.

BELLAC, la suivant.

Je réparerai, chère miss, je réparerai !...

SCÈNE V

LA DUCHESSE, MADAME DE CÉRAN, cachées.
JEANNE, PAUL, sortant de leur cachette en riant.

PAUL.

Ah ! l'amour platonique ! Ah ! ah ! ah !

LA DUCHESSE, à part.

Raymond !

JEANNE.

Et le moi, et le processus, et le terminus ! Ah ! ah ! ah !

LA DUCHESSE, sortant à son tour de sa cachette, et à part.

Ah ! mes coquins !... Attendez un peu !

Elle marche doucement vers eux.

PAUL.

Hein ? le joli Tartufe, avec ses déclarations à deux fins et à échappement. (Imitant Bellac.) « Mais, chère miss, le concept de l'amour est double. »

JEANNE, imitant Lucy.

Mais, le facteur principal !

PAUL.

Voyons, Lucy !

JEANNE.

Voyons, Bellac !

PAUL.

Mais, c'est une nuance ! Laissez-moi vous faire voir la nuance !

JEANNE.

Mais, alors, c'est identique...

PAUL.

Identique ! O cruelle... Songez donc qu'ici tout est subjectif !

JEANNE.

Oh ! Bellac ! subjectif !

Bruit de baisers que la duchesse fait claquer sur sa main.

PAUL ET JEANNE, se relevant, effrayés.

Hein ?

JEANNE.

Quelqu'un !

PAUL.

Pincés !

JEANNE.

On nous écoutait.

PAUL, l'entraînant.

Viens, viens

JEANNE, en s'en allant.

Ah! Paul, peut-être aussi dans le commencement....

PAUL.

Je réparerai, cher ange, je réparerai!...

Ils disparaissent par la gauche

SCÈNE VI

LA DUCHESSE, MADAME DE CÉRAN.

LA DUCHESSE, riant.

Ah! ah! ah! mes drôles... Ils sont gentils... mais ils méritaient une leçon... Ah! ah!... Je peux rire... maintenant... Ah! ah!... dis donc, Lucy!... Elle va bien, ta bru! Quand je te disais...Eh bien! y es-tu, à présent! Suzanne... ce rendez-vous... cette lettre?...

MADAME DE CÉRAN.

Oui, c'était la lettre de Bellac à Lucy que Suzanne avait trouvée!

LA DUCHESSE.

Et qu'elle prenait pour la lettre de Roger à Lucy. C'est pour cela qu'elle était si furieuse, la jalouse!

MADAME DE CÉRAN

Jalouse? Duchesse, vous ne voulez pas dire qu'elle aime mon fils?

LA DUCHESSE.

Ah çà ! est-ce que tu penserais encore à lui faire épouser l'autre, par hasard?... Eh bien ! et le processus ?

MADAME DE CÉRAN.

L'autre?... Non, certes... Mais Suzanne, jamais, ma tante, jamais !

LA DUCHESSE.

Nous n'en sommes pas encore là... malheureusement... En attendant, va retrouver ta tragédie et ta candidature Revel. Va !... Moi je me charge de rattraper ton fils, et de lui faire rengaîner son grand sabre. — Tout est bien qui finit bien... Ouf! Ah ! c'est égal, je suis plus tranquille! Beaucoup de bruit pour pas grand'chose... Mais c'est fini ! fini ! fini ! Allons-nous-en !

Elles vont pour sortir à gauche. La porte de droite crie.

TOUTES DEUX, s'arrêtant.

Hein ?

LA DUCHESSE.

Encore! — Ah çà ! mais, ta serre !... C'est les marronniers du Figaro, ta serre ! Ah! bien, c'est joli !

MADAME DE CÉRAN.

Mais qui ça peut-il être encore?

LA DUCHESSE.

Qui? (Prise d'une idée.) Ah ! (A Madame de Céran, la poussant vers la gauche.) Rentre au salon, je te le dirai.

MADAME DE CÉRAN.

Mais...

LA DUCHESSE, *même jeu.*

Tu ne peux pas laisser éternellement tes invités?...

MADAME DE CÉRAN, *cherchant à voir.*

En effet, mais qui donc?...

LA DUCHESSE, *même jeu.*

Puisque je te le dirai. Va vite, avant qu'on ne soit là... Tu ne pourrais plus...

MADAME DE CÉRAN.

C'est vrai; d'ailleurs, je vais revenir pour le thé.

LA DUCHESSE.

Pour le thé! c'est cela. — Va, va! et vite, et vite!

Madame de Céran sort par la gauche.

SCÈNE VII

LA DUCHESSE, *puis* SUZANNE, *puis* ROGER.

LA DUCHESSE.

Qui ça peut être? Mais Roger, qui épie Suzanne, ou Suzanne, qui épie Roger. (*Regardant à droite.*) Oui, oui, c'est bien lui. — C'est mon Bartholo... (*Regardant à gauche.*) Et ma jalouse, maintenant, qui croit Roger avec Lucy, et qui voudrait bien voir un peu ce qui se passe. C'est cela. Troisième migraine. Mon compte y est!... Ah! si le hasard ne fait pas quelque chose avec cela, c'est un grand maladroit!... (*Baissant doucement le gaz.*) Aidons-le un peu.

SUZANNE, *entrant en se cachant.*

Je savais bien qu'en faisant le tour de la serre, il finirait par y arriver. Je le gênais.

ROGER, *de même.*

Elle a fait le tour de la serre; elle y est. — Je l'ai vue entrer. Enfin! Je vais donc savoir à quoi m'en tenir.

LA DUCHESSE.

Ils jouent à cache-cache!

SUZANNE, *écoutant.*

Il paraît qu'elle est en retard, son Anglaise!

ROGER, *de même.*

Ah çà! Bellac n'est donc pas là?...

LA DUCHESSE.

Ils n'en finiront pas... à moins que je ne m'en mêle... Pst!...

ROGER.

Elle l'appelle!... Ah! si j'osais, je prendrais sa place, puisqu'il n'est pas là. Le voilà bien, le moyen de savoir où ils en sont.

LA DUCHESSE, *à part.*

Allons donc!... allons donc!... Pst!

ROGER.

Ma foi, ça durera ce que ça pourra... Puisqu'il ne vient pas, j'aurai toujours appris quelque chose... Pst!

LA DUCHESSE.

Tiens!

SUZANNE, à part.

Il me prend pour Lucy... Oh! que je voudrais savoir ce qu'il va lui dire.

ROGER, à mi-voix.

C'est vous?

SUZANNE, à mi-voix.

Oui!... (A part, résolument.) Tant pis!...

ROGER, à part.

Elle me prend pour Bellac.

LA DUCHESSE.

Oh! bien... maintenant! — Allez, mes enfants, allez!..

Elle disparaît derrière les massifs du fond, à gauche.

ROGER.

Vous avez reçu ma lettre?

SUZANNE à part, furieuse, lui parlant en face sans qu'il la voie ni l'entende.

Oui, je l'ai reçue, ta lettre!... Oui, je l'ai reçue! et tu ne t'en doutes guère. (Haut, doucement.) Mais, sans cela, serais-je à votre rendez-vous?

ROGER, à part.

A votre!... Eh bien! est-ce assez clair, cette fois?... Ah! malheureuse enfant!... Enfin, nous allons voir. (Haut.) J'avais si peur que vous ne vinssiez pas... ma chère.

SUZANNE, à part.

Ma chère!... Oh! (Haut.) Vous m'avez pourtant bien vue sortir du salon tout à l'heure... mon cher.

ROGER, à part.

Ils en sont au moins à la familiarité!... Il n'y a pas à dire!... Il faut absolument que je sache... (Haut.) Pourquoi vous tenez-vous si loin de moi?

Il marche vers elle.

SUZANNE, à part.

Mais il va voir que je suis plus petite que Lucy. (Elle s'assied.) Ah! comme ça...

ROGER.

Ne voulez-vous pas que j'aille m'asseoir auprès de vous?

SUZANNE.

Je veux bien.

ROGER, à part, allant vers elle.

Oh! elle veut bien!... Ce qui m'étonne, c'est qu'elle me prenne pour Bellac; je n'ai pourtant ni sa voix, ni... Enfin, ça durera ce que ça pourra. — Profitons-en. — (Il s'assied auprès d'elle en lui tournant le dos, et haut.) Que vous êtes bonne d'être venue!... Vous m'aimez donc un peu, ma chère?

SUZANNE, qui lui tourne aussi le dos.

Mais oui, mon cher.

ROGER, se levant, à part.

Elle l'aime!... Oh! le misérable!

SUZANNE.

Qu'est-ce qu'il a donc?

ROGER, revenant s'asseoir près d'elle.

Eh bien! alors, laissez-moi donc être auprès de vous comme les autres fois.

Il lui prend les mains.

SUZANNE, à part, indignée

Il lui prend la main!

ROGER, à part, indigné.

Elle se laisse parfaitement prendre les mains... C'est épouvantable!

SUZANNE, de même.

Oh!

ROGER, haut.

Vous tremblez?..

SUZANNE.

C'est... c'est vous qui tremblez...

ROGER.

Non, non, c'est vous!... Est-ce que... (A part.) Nous allons voir... tant pis!... (Haut.) Est-ce que tu as peur ?

SUZANNNE, à part, furieuse, se levant.

Tu!...

ROGER, à part, respirant.

Ils n'en sont que là!

Suzanne revient, après un geste de résolution, se rasseoir auprès de lui, sans mot dire.

ROGER, terrifié, à part.

Comment?... Encore plus loin!... Mais alors !... (Haut.) Ah! tu n'as pas peur?...

SUZANNE.

Peur... avec toi?...

ROGER, à part.

Avec!... Mais jusqu'où a-t-il poussé la séduction, le

misérable! Oh! je le saurai! je veux le savoir... Je le veux... je le dois... j'ai charge d'âme... (Haut, avec décision.) Eh bien!... en ce cas, voyons, si tu n'as pas peur, pourquoi me fuir? Il l'attire à lui.

SUZANNE, indignée.

Oh!

ROGER.

Pourquoi te détourner de moi?

Il passe son bras autour de sa taille.

SUZANNE, même jeu.

Oh!

ROGER.

Pourquoi me défendre ton visage?...

Il se penche sur elle.

SUZANNE, bondissant sur ses pieds.

Oh! c'est trop fort!

ROGER.

Oui! c'est trop fort!

SUZANNE.

Mais regardez-moi donc! Suzanne! Pas Lucy, Suzanne. entendez-vous?

ROGER.

Et moi Roger! pas Bellac, Roger! entendez-vous?

SUZANNE.

Bellac?

ROGER.

Oh! malheureuse enfant! C'était donc vrai?... Ah!

Suzanne! Suzanne!... Que c'est mal!... Que vous me faites mal!... Enfin, il va venir, je l'attends!

SUZANNE.

Comment? Qui?

ROGER.

Mais vous ne comprenez donc pas que j'ai lu la lettre?

SUZANNE.

La lettre!... C'est moi qui l'ai lue, votre lettre?

ROGER.

Ma lettre? La lettre de Bellac!

SUZANNE.

De Bellac?... De vous!...

ROGER.

De moi?

SUZANNE.

De vous!.... A Lucy!...

ROGER.

A Lucy?... A vous! à vous! à vous!...

SUZANNE.

A Lucy!... à Lucy!... à Lucy!... qui l'avait perdue!

ROGER, stupéfait.

Perdue!

SUZANNE.

Ah! j'étais là quand elle l'a réclamée au domestique!. Vous ne direz pas... Et je l'avais trouvée, moi!...

ROGER, *éclairé.*

Trouvée!

SUZANNE.

Oui... oui... trouvée, et le rendez-vous... et la migraine... et tout!... Je savais tout. Et j'ai voulu voir, et je suis venue... Et vous me preniez pour elle...

ROGER.

Moi?

SUZANNE, *les larmes commençant à la gagner.*

Oui, vous! Oui, vous!... Vous me preniez pour elle, et vous lui disiez que vous l'aimiez!... Si!.. Si!.. Alors, pourquoi m'avez-vous dit que vous ne l'aimiez pas?... Oui!... à moi... tantôt... vous me l'avez dit, et que vous ne l'épousiez pas... Pourquoi l'avez-vous dit? Il ne fallait pas me le dire. Épousez-la si vous voulez, cela m'est bien égal, mais il ne fallait pas me le dire!... Vous m'avez trompée... vous m'avez menti! Ce n'est pas bien! Puisque vous l'aimiez, il ne fallait pas... il fallait!... *(Se jetant dans ses bras.)* Ah! ne l'épouse pas!.... ne l'épouse pas!... ne l'épouse pas!...

ROGER.

Suzanne!... ô ma chère Suzanne! que je suis heureux!...

SUZANNE.

Hein?

ROGER.

Cette lettre, alors, tu l'as trouvée? Elle n'est pas à toi?

SUZANNE.

A moi?

ROGER.

Eh bien! ni à moi non plus... je te jure!

SUZANNE.

Mais...

ROGER.

Puisque je te le jure! Elle est à Lucy!... à Bellac!... à d'autres!... Que nous importe? Ah! je comprends maintenant... Tu croyais... Oui... oui... Comme moi... Je comprends!... Ah!... chère enfant... ma chère Suzanne!... Que j'ai eu peur!... mon Dieu! que j'ai eu peur!

SUZANNE.

Mais de quoi?

ROGER.

De quoi? Oui, c'est vrai!... C'est absurde!... non!... non!... ne cherche pas... C'est odieux!... pardon, entends-tu?... Je te demande pardon...

SUZANNE.

Alors, tu ne l'épouses pas?

ROGER.

Mais, puisque je te dis...

SUZANNE.

Oh! je n'entends rien à tout ça, moi... Dis seulement que tu ne l'épouses pas, et je te croirai...

ROGER.

Mais non!... mais non!... Qu'elle est enfant!... Voyons, ne pleure plus... essuie tes yeux, chère petite, chère Suzanne. Nous ne sommes plus fâchés... ne pleure donc plus.

SUZANNE, au milieu.

Je ne peux pas m'en empêcher.

ROGER.

Mais pourquoi?

SUZANNE.

Mais je n'ai que toi, moi, Roger... Je ne veux pas que tu me quittes.

ROGER.

Te quitter?

SUZANNE, toujours pleurant.

Je suis jalouse, tu sais bien... Tu ne comprends pas ça, toi... non... non... Oh! j'ai bien vu, ce soir, quand je voulais te faire enrager avec M. Bellac... Tu ne me regardais pas seulement. Cela t'est bien égal, M. Bellac.

ROGER.

Lui! Mais je voulais le tuer!...

SUZANNE.

Le tuer!... (Elle lui saute au cou.) Oh! que tu es gentil!... Tu croyais donc?...

ROGER.

Tais-toi... ne parlons plus de cela... c'est fini... c'est oublié, rien ne s'est passé!... Recommençons tout! A mon arrivée, à la tienne, tantôt... Bonjour, Suzanne, bonjour, ma chérie... Comme il y a longtemps que je ne t'ai vue!... Viens là... viens près de moi... comme tantôt.

Il s'assied et la fait asseoir tout près de lui.

SUZANNE.

Ah! Roger, comme tu es bon maintenant! Comme tu me

dis des choses!... Tu m'aimes mieux qu'elle, alors; bien vrai?

ROGER, *s'animant peu à peu.*

T'aimer? Mais est-ce que ce n'est pas mon devoir de t'aimer?... mon devoir de parent, de tuteur?... mon devoir d'honnête homme enfin? T'aimer! Tiens, quand j'ai lu cette lettre... je ne sais ce qui s'est passé en moi... Ah! c'est là que j'ai compris quelle affection sérieuse... Oh! oui, je t'aime, chère enfant, chère pureté, et plus que je ne le pensais moi-même, et je veux que tu le saches... (*Très tendre.*) N'est-ce pas que tu le sais?... N'est-ce pas que tu le sens que je t'aime bien... ma chère petite Suzanne?...

SUZANNE, *un peu étonnée.*

Oui... Roger...

ROGER.

Tu me regardes... Je t'étonne... je ne te convainc pas... Je suis si peu habitué aux expansions tendres, si gauche aux caresses... Je ne sais pas dire ces choses-là... moi... L'éducation du cœur se fait par les mères, et tu connais la mienne... Elle a fait de moi un piocheur, un savant. La science a rempli ma vie... Tu en as été le seul repos, le seul sourire, la seule jeunesse!.. Tu n'as que moi, dis-tu? Eh bien! et moi, chère petite, qu'ai-je eu à aimer que toi, que toi seule... et je ne le sentais pas, non!... Tu m'as pris comme les enfants vous prennent, sans qu'ils le sachent et qu'on s'en doute: par l'expansion puissante de leur être, par l'obsession de leur grâce, par la séduction de leur faiblesse, par tout ce qui fait que l'on aime, parce que l'on se donne et que l'on se soumet à ce que l'on protège. J'étais ton maître, mais ton élève

aussi. Pendant que j'ouvrais ton esprit à la pensée, tu ouvrais mon âme à la tendresse... Je t'apprenais à lire... tu m'apprenais à aimer. C'est sur tes petits doigts roses, c'est sur la soie d'or de tes cheveux d'enfant que mon cœur ignorant a épelé ses premiers baisers... Tu y es entrée, toute petite, dans ce cœur où tu as grandi et que tu remplis maintenant tout entier, entends-tu? tout entier. (Silence.) Eh bien! es-tu rassurée?

SUZANNE, émue, se levant, et à voix basse.

Allons-nous-en!

ROGER, étonné.

Pourquoi? Où?

SUZANNE, très troublée.

Autre part...

ROGER.

Mais pourquoi?

SUZANNE, de même.

Il fait sombre!

ROGER.

Mais. tout à l'heure!...

SUZANNE.

Ah! tout à l'heure... je n'avais pas vu.

ROGER.

Non, reste!... reste!... Où serons-nous mieux qu'ici?... J'ai tant de choses encore... J'ai le cœur si plein... Je ne sais pas pourquoi je te dis tout cela... c'est vrai... mais c'est si bon de te le dire.... Ah! Suzanne... reste encore.. ma chère Suzanne...

Il la retient.

SUZANNE, voulant se dégager.

Non... non... je vous en prie...

ROGER, étonné.

Vous?... Tu ne me tutoies plus!...

SUZANNE, toujours plus troublée.

Je... je vous en prie!...

ROGER.

Mais, tout à l'heure...

SUZANNE.

Oui, mais plus maintenant...

ROGER.

Mais pourquoi?

SUZANNE.

Je ne sais pas... je...

ROGER.

Eh bien !... encore!... Tu pleures... Je t'ai fait du chagrin ?

SUZANNE.

Non... oh !.. non...

ROGER.

Alors... je t'ai offensée sans le vouloir... J'ai...

SUZANNE.

Non... non... Je ne sais pas... Je ne comprends pas... Je suis... Allons-nous-en, je vous en prie...

ROGER.

Suzanne... Mais je ne comprends pas non plus... je ne devine pas...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA DUCHESSE, paraissant.

LA DUCHESSE.

Et savez-vous pourquoi ? C'est que vous n'y voyez clair ni l'un ni l'autre. (Elle tourne le gaz. La scène s'éclaire.) Voilà !

ROGER.

Ma tante !..

LA DUCHESSE.

Ah ! chers petits, que vous me rendez heureuse !... Allons, embrasse ta femme, toi !

ROGER, stupéfait d'abord.

Ma femme !.. Suzanne ! (Il regarde sa tante, il regarde Suzanne; puis avec un cri.) Ah ! c'est vrai... je l'aime !..

LA DUCHESSE, avec joie.

Allons donc !... Et d'un qui voit clair... (A Suzanne.) Eh bien... et toi ?

SUZANNE, les yeux baissés.

Ah ! ma tante !...

LA DUCHESSE.

Tu y voyais déjà, toi, il paraît... Les femmes ont toujours l'œil plus vif... Hein ? Quelle belle invention que le gaz... Tout va bien ?.. Il n'y a plus que ta mère...

ROGER.

Comment?

LA DUCHESSE.

Ah ! dame, ça sera dur... La voilà !.. Les voilà tous. toute la tragédie !.. Pas un mot... Laisse-moi faire... Je m'en charge !... Mais qu'est-ce qui se passe donc là-bas ?

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME DE CÉRAN, d'abord, entrant joyeuse ; puis, peu à peu, par toutes les issues : DES MILLETS, entouré de dames, LE GÉNÉRAL, BELLAC, LUCY, MADAME DE LOUDAN, MADAME ARRIÉGO, PAUL ET JEANNE, tous les personnages du 2e actes.

MADAME DE CÉRAN.

Grande nouvelle, ma tante !

LA DUCHESSE.

Quoi donc ?

MADAME DE CÉRAN.

Revel est mort !

LA DUCHESSE.

Tu badines !...

MADAME DE CÉRAN.

C'est dans les journaux du soir. Voyez !

Elle lui tend un journal.

LA DUCHESSE.

Allons donc !...

Elle prend le journal et lit.

MADAME ARRIÉGO, *au poète.*

Très beau ! Superbe !

MADAME DE LOUDAN.

Très belle œuvre ! Et si élevée !

LE GÉNÉRAL.

Très remarquable ! Il y a un joli vers !

DES MILLETS.

Oh ! général !

LE GÉNÉRAL.

Si ! si !.. un très joli vers ! Le... Comment dites-vous cela? Le... « L'honneur est maintenant semblable à un dieu qui n'aurait plus un seul autel. » Très joli vers !

PAUL, *à Jeanne.*

Un peu long !

BELLAC, *tenant un journal, et à Lucy.*

Il est mort à six heures.

SAINT-RÉAULT, *à sa femme. Il tient un journal.*

Oui ! à six heures — Oh ! j'ai la parole de M. Toulonnier.

BELLAC, *à Lucy.*

Toulonnier m'a promis formellement..

MADAME DE CÉRAN, la duchesse

Toulonnier est tout à nous !

LA DUCHESSE.

Au fait, où est-il donc, votre Toulonnier ?

SAINT-RÉAULT.

On vient de lui remettre une dépêche.

MADAME DE CÉRAN, à part.

Confirmative !.. c'est bien cela... Mais pourquoi?... (Le voyant entrer.) Ah ! enfin !...

TOUT LE MONDE.

C'est lui ! Ah ! ah !

Toulonnier descend en scène. — On l'entoure.

MADAME DE CÉRAN.

Mon cher secrétaire général !

SAINT-RÉAULT.

Mon cher Toulonnier !

MADAME DE CÉRAN.

Eh bien ! cette dépêche ?

BELLAC.

Il s'agit de ce pauvre Revel, n'est-ce pas ?

TOULONNIER, embarrassé.

De Revel, oui.

BELLAC.

Eh bien ! qu'est-ce qu'elle dit

LA DUCHESSE, regardant Toulonnier.

Elle dit qu'il n'est pas mort, parbleu !...

MADAME DE CÉRAN, BELLAC, SAINT-RÉAULT, montrant les journaux.

Mais les journaux?

LA DUCHESSE.

Ils se seront trompés !

TOUS.

Oh !

LA DUCHESSE.

Pour une fois ! (A Toulonnier.) N'est-ce pas ?

TOULONNIER, avec ménagement.

En effet, il n'est pas mort !

SAINT-RÉAULT, se laissant tomber sur un siège.

Encore !

LA DUCHESSE.

Et on l'a même nommé quelque chose de plus, je le parierais !

TOULONNIER.

Commandeur de la Légion d'honneur.

SAINT-RÉAULT, bondissant sur ses pieds.

Toujours !

TOULONNIER, montrant son télégramme.

Ce sera demain à l'*Officiel*... Voyez !.. (Douloureusement, Saint-Réault.) Je prends bien part...

LA DUCHESSE, regardant Toulonnier, à part.

Il le savait en venant ici ; il est très fort. (Haut.) Et moi aussi, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

TOUT LE MONDE.

Ah !

On se tourne vers la duchesse.

LA DUCHESSE.

J'en ai même deux.

LUCY.

Comment ?

MADAME DE LOUDAN.

Deux ? Et lesquelles, Duchesse ?

BELLAC.

Lesquelles ?

LA DUCHESSE.

D'abord le mariage de notre amie miss Lucy Watson avec M. le professeur Bellac.

TOUT LE MONDE.

Avec Bellac ? Comment ?

BELLAC, bas.

Duchesse !

LA DUCHESSE.

Ah !... il faut réparer !

BELLAC.

Rép... Ah ! mais, avec bonheur ! Ah ! Lucy !

LUCY, étonnée.

Pardon, Madame...

LA DUCHESSE, bas.

Ah! il faut réparer, mon enfant!

LUCY, de même.

Il ne peut y avoir réparation; il n'y a pas faute, Madame, et vous avez tort de dire: « Il faut ».

BELLAC.

Comment?

LUCY.

Mes sentiments étant d'accord avec ma volonté.

Elle tend la main à Bellac.

BELLAC.

Ah! Lucy.

LA DUCHESSE.

Allons, tant mieux!.. Et d'un!

MADAME DE LOUDAN.

Ah! Lucy! vous êtes heureuse entre toutes les femmes.

LA DUCHESSE.

Et seconde nouvelle!

MADAME DE LOUDAN.

Encore un mariage?

LA DUCHESSE.

Encore un, oui!

MADAME DE LOUDAN.

Mais, c'est la fête d'Hyménée!

LA DUCHESSE.

Le mariage de mon cher neveu, Roger de Céran..

MADAME DE CÉRAN.

Duchesse !

LA DUCHESSE.

Avec une fille que j'aime de tout mon cœur...

MADAME DE CÉRAN.

Ma tante !

LA DUCHESSE.

Ma légataire universelle !...

MADAME DE CÉRAN.

Votre...

LA DUCHESSE.

L'héritière de mes biens et de mon nom !.. ma fill adoptive enfin, mademoiselle Suzanne de Villiers de Réville.

SUZANNE, se jetant dans ses bras.

Ah ! ma mère !...

MADAME DE CÉRAN.

Mais, Duchesse !

LA DUCHESSE.

Trouves-en une plus riche et de meilleure famille, toi

MADAME DE CÉRAN.

Je ne dis pas. Cependant... (A Roger.) Songe, Roger...

ROGER.

Je l'aime, ma mère!

LA DUCHESSE, cherchant des yeux autour d'elle.

Et de deux ! Il me reste... (A Paul.) Ah ! venez donc un peu ici, vous... Comment allez-vous réparer, vous ?

PAUL, *penaud.*

Ah ! Duchesse, c'était vous ?

JEANNE, *confuse.*

Ah ! Madame, vous avez entendu ?...

LA DUCHESSE.

Oui, petite masque, oui, j'ai entendu.

PAUL.

Oh !

LA DUCHESSE.

Mais, comme vous n'avez pas dit trop de mal de moi, je vous pardonne. Vous serez préfet, allons !

PAUL.

Ah ! Duchesse.

Il lui baise la main.

JEANNE.

Ah ! Madame !... La reconnaissance, a dit Saint-Evremont....

PAUL, *à Jeanne.*

Oh ! maintenant ce n'est plus la peine !..

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, — 19958-1

HÉLÈNE

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français
le 14 novembre 1872

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Le Dernier Quartier, comédie en deux actes et en vers.

Le Mur Mitoyen, comédie en deux actes et en vers.

Le Parasite, comédie en un acte et en vers.

Le Second Mouvement, comédie en trois actes et en vers.

Le Monde ou l'on s'amuse, comédie en un acte et en prose.

Les Faux Ménages, comédie en quatre actes et en vers.

L'Autre Motif, comédie en un acte et en prose.

Le Départ (Théâtre-Français).

Prière pour la France (Théâtre-Français).

Les Parasites, un volume.

Amours et Haines, un volume.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [2047]

HÉLÈNE

DRAME EN TROIS ACTES, EN VERS

PAR

ÉDOUARD PAILLERON



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

PERSONNAGES

JEAN, 35 ans.	MM. DELAUNAY.
LE COMTE PAUL, 30 ans.	FEBVRE.
RENÉ DE RIVE, 27 ans.	LAROCHE.
HÉLÈNE, femme de Jean.	Mmes FAVART.
MADAME DE RIVE, mère de René.	NATHALIE.
BLANCHE, sœur de Jean.	REICHEMBERG.

La scène est à Bellevue, de nos jours.

HÉLÈNE

ACTE PREMIER

Salon de campagne. Au fond, balcon fermé par une porte-fenêtre ouvrant largement sur un jardin en ce moment dans la nuit. Portes latérales à droite et à gauche. Un canapé, près de la porte latérale de gauche. Fauteuils, chaises, etc. Table avec corbeille à tapisserie et livres, des lampes allumées sur les consoles.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, accoudée au balcon et songeuse. Après un silence, elle se rejette précipitamment en arrière en donnant des signes d'inquiétude et en regardant au dehors. Puis revenant peu à peu.

Je me trompais. — Pourtant il m'avait semblé voir
En bas, dans le jardin, une ombre se mouvoir...
Décidément je me trompais... Oh! cette idée...
Qui s'impose et me suit et me tient obsédée...

Un caillou enveloppé d'un papier est lancé du dehors et tombe dans la chambre.

Ah! je le savais bien!.. Encor lui! Toujours lui!

Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui...

Elle ramasse le papier.

Il sait qu'il me torture et s'en fait une joie...

Elle déchire le papier avec colère.

Mais moi je ne veux ni le voir ni qu'il me voie!
Je ne veux pas! Je ne veux pas!...

SCÈNE II.

HÉLÈNE, *près de la fenêtre.* JEAN, *entrant par la porte de gauche.*

JEAN.

Bravo! Parfait!
Nu-tête! à la fraîcheur du soir! C'est à souhait
Pour qui se dit malade au point de fuir le monde.

HÉLÈNE, *redescendant en scène et souriant.*

Est-ce le médecin ou le mari qui gronde?

JEAN.

Tous les deux. Le mari se plaint avec raison
Que la chambre à la fin fait tort à la maison
Et qu'un peu trop longtemps les gens dont il est l'hôte
Restent seuls par ton fait, si ce n'est par ta faute.

HÉLÈNE.

Votre sœur Blanche est là qui me supplée?

JEAN.

En rien..
Blanche? elle reçoit Paul, très-bien même, et si bien,
Qu'à force de mûrir aux champs, comme à la ville,

Le dénoûment est proche et sent son vaudeville:

Lui montrant une lettre triomphalement.

Il vient d'écrire enfin et demande sa main!

HÉLÈNE.

Le comte!

JEAN.

Oui, monsieur Paul : il a fait du chemin.
Aussi, passe pour lui; la future comtesse
Doit le rendre coulant sur notre politesse
Et mon reproche, au fond, vise moins le voisin
Que ta tante et monsieur de Rive, ton cousin...
Comment! voilà deux ans que René ne t'a vue,
On le rappelle en France, il vient à Bellevue
Chez nous avec sa mère, et depuis près d'un mois,
Ils ne t'ont même pas aperçue une fois.

HÉLÈNE.

Je suis souffrante encor! le médecin l'oublie.

JEAN.

Souffrante? Mais pourquoi te trouvé-je établie,
Rêvant, sur ce balcon, tête nue, en ce cas?...
Tu veux donc retomber malade?

HÉLÈNE.

Pourquoi pas?

JEAN.

Par exemple!

HÉLÈNE.

Est-ce donc un état si maussade
Qu'il faille en faire fi que celui de malade?
Il a bien ses bonheurs, ce malheur.

JEAN.

Ah! vraiment!

HÉLÈNE.

Comme en rêve on se sent exister... vaguement.
Tous ceux que nous aimons, nous aimant mieux peut-être,
Sont là, qui nous refont un être avec leur être;
Ils vivent pour nous seuls, on ne vit que par eux
Et l'on en a l'instinct, et l'on en est heureux.
Parfois, il semble voir, sur notre couche blanche,
Une forme inquiète et chère qui se penche,
On cherche à ressaisir un souvenir qui fuit...
Puis une larme tombe et l'on se dit : C'est lui!
Et l'on savoure au fond de son âme charmée
L'ineffable douceur de se voir tant aimée!

JEAN.

Câline! Il est fâcheux que sur ce point, ma foi!
Mes clients ne soient point du même avis que toi :
Au fond, le paradoxe est dûment égoïste...
Mais mon propos est loin, j'y reviens et j'insiste :
Pourquoi garder la chambre alors que le docteur
Signe ton exeat?

HÉLÈNE.

Je me crains et j'ai peur
De quelque pamoison subite et ridicule.

JEAN, lui prenant la main gaiement.

Que non! le pouls n'est pas même duriuscule.
Montre-toi! ta santé te permet cet effort...
Tu t'écoutes guérir... Et d'ailleurs c'est trop fort!
Je suis las de répondre alors qu'on m'interroge :
C'est nerveux! On le croit, cela fait leur éloge,

Mais ne saurait durer un temps indéfini;
Paul et surtout René dont le congé finit
Auraient de notre accueil une idée imparfaite.
Et ta tante! Crois-tu qu'elle en soit satisfaite!
Ta tante... Elle est un peu ta mère! Montre-toi!
Je ne dis pas pour eux, mais pour elle... pour moi.

HÉLÈNE, le regardant avec tendresse.

Vous ne saurez jamais à quel point je vous aime,
Jean.

JEAN.

Eh bien! et moi donc, n'est-ce pas tout de même?
Tu pouvais trouver mieux qu'un médecin sans nom
Pour mari, mais quelqu'un qui te chérit plus, non.
Comme tout finit bien, tu vois! Cela m'enchante,
Car tu ne voulais pas m'épouser... Non, méchante,
Vous ne le vouliez pas,... mais je le savais bien
Que mon amour plus fort emporterait le tien.

HÉLÈNE.

C'est peu de vous aimer.

JEAN.

Oh! oh! tu me vénères?

HÉLÈNE, gravement.

Oui.

JEAN.

C'est le lot des dieux et des sexagénaires,
Merci! moi, je n'ai pas soixante ans, tout compté,
Et je n'ai rien d'un Dieu.

HÉLÈNE.

Si.

JEAN.

Quoi donc?

HÉLÈNE.

La bonté.

JEAN.

Bah! j'ai le bonheur bon — comme l'a tout le monde.
Mais tu ne réponds pas,... j'entends qu'on me réponde!
Faut-il tout dire? Eh bien! je suis chef d'un complot,
On veut te voir. Enfin, je viens chercher le mot,
Le « Sésame, ouvre-toi, » qu'on veut que je rapporte.
Transigeons! Reste ici, mais ouvre-leur ta porte...

Riant. On entend frapper à la porte du fond.

Pour l'amour de Dieu! Tiens! voilà les conjurés!

Il va à la porte et l'entr'ouvre.

HÉLÈNE, avec une sorte de terreur.

Jean!

JEAN.

C'est Blanche avec Paul.

HÉLÈNE, comme rassurée.

Puisqu'il le faut.

JEAN, ouvrant la porte joyeusement.

Entrez!

SCÈNE III.

HÉLÈNE, JEAN, BLANCHE, PAUL.

BLANCHE, courant à elle et l'embrassant.

Hélène! ah! chère sœur, que je suis donc contente
De vous voir et surtout de vous voir mieux portante.

Elle l'embrasse de nouveau.

Encore!

HÉLÈNE.

Chère enfant!

PAUL.

Je puis entrer aussi?

JEAN.

Certes, vous le pouvez... C'est grand ouvert ici!

PAUL, à Hélène.

Voulez-vous accepter mes compliments, madame?

BLANCHE, montrant Paul à Hélène.

Il venait tous les jours.

JEAN, à part.

Est-ce bien pour ma femme?

HÉLÈNE, à Paul.

Merci.

BLANCHE.

Je vous embrasse enfin comme je veux.
Mais Jean, qu'a donc Hélène, en somme?

JEAN.

C'est nerveux.

BLANCHE.

En tout cas, quel que soit son nom, la maladie,
Tout en la pâlissant, ne l'a pas enlaidie...
C'est joli d'être pâle !... Est-ce pas votre goût,
Monsieur Paul?

JEAN, à part.

Son secret ne se voit pas du tout.

BLANCHE.

Je vais donc retrouver ma bonne causerie,
Et mon coin, et mon livre... et ma tapisserie.

Elle prend une tapisserie sur la table.

JEAN.

La Pénélope.

BLANCHE.

En quoi la Pénélope ?

JEAN.

Mais
Tu la finis toujours sans l'achever jamais.

BLANCHE, elle s'assied à la droite d'Hélène.

Le méchant! Et d'abord moi je reprends ma place,
Jean a la sienne à gauche et votre tante en face...

Regardant Paul.

Les autres choisiront selon leur volonté.

PAUL, s'asseyant à côté d'elle.

Alors...

JEAN, à part.

Il dissimule aussi de son côté.

BLANCHE, tenant les mains d'Hélène.

Quel bonheur d'être ensemble et quelle récompense
De ce mois si navrant et si long quand j y pense!
Il semble avoir été comme cela toujours....
Alors qu'ils sont passés que nos chagrins sont courts,
Que vite avec l'espoir on se réconcilie,
Que la joie est ingrate et comme l'on oublie!

JEAN..

Et surtout les absents dont nous ne parlons pas
Et que je vais chercher, tout courant, de ce pas.
Il faut bien qu'eux aussi prennent part à la fête.

PAUL, l'arrêtant au moment où il va sortir et bas

Pardon, vous avez lu, sans doute, ma requête?...

JEAN, après l'avoir regardé en silence.

Mon cher Paul, je l'ai lue et vous réponds ceci :
Qu'on ne dise pas non et je dis : oui!

PAUL, lui prenant la main avec effusion.

Merci!

Jean sort.

SCÈNE IV.

HÉLÈNE, BLANCHE, PAUL.

BLANCHE.

Et votre tante aussi sera joyeuse, Hélène...

A Paul.

Monsieur Paul, voulez-vous me dévider ma laine?

PAUL.

Volontiers.

BLANCHE, à Paul.

Pauvre femme! Elle a, pour son chagrin,
L'un de ses fils consul et le second marin,
Autant dire toujours et tous deux en voyage...

A Hélène, tout en cherchant de la laine dans la corbeille.

Le marin assistait à votre mariage?

HÉLÈNE.

Oui.

BLANCHE, même jeu.

Mais Monsieur René?...

HÉLÈNE.

Non.

BLANCHE, même jeu.

Il était absent.

HÉLÈNE.

Oui.

Silence.

BLANCHE, même jeu.

Son poste, il paraît, est assujettissant?

HÉLÈNE.

Il paraît.

BLANCHE, même jeu.

Vous étiez élevés tous ensemble?
Vous n'aviez de parents que leur mère, il me semble?

Hélène se lève. — Blanche se lève aussi.

Qu'est-ce donc?

PAUL, de même.

Seriez-vous plus mal en ce moment?

HÉLÈNE.

Non, mais plus lasse, aussi je rentre prudemment.

Souriant.

Ah! je ne suis pas forte encore.

BLANCHE, l'embrassant.

Oh! ma chérie,
Ne soyez plus malade, oh! non, je vous en prie.

HÉLÈNE.

Rassure-toi.

Bas à l'oreille.

D'ailleurs mon départ est discret :
Monsieur Paul veut, je crois, te parler en secret.

Blanche la regarde étonnée.

HÉLÈNE.

Sache-moi plutôt gré de ce que je vous quitte.

BLANCHE, très-interdite.

Mais je ne comprends pas? pourquoi?...

HÉLÈNE, la baisant au front en souriant.

Chère petite.

Elle sort par la droite.

SCÈNE V.

BLANCHE, PAUL.

BLANCHE, à part. — Elle s'éloigne de Paul tout en l'épiant sournoisement.

En secret! C'est bien là de quoi m'intimider.

PAUL, la regardant avec étonnement, se rapproche d'elle.

Mademoiselle Blanche...

BLANCHE, lui présentant la laine.

Eh bien?... Et dévider?

PAUL.

Je l'avais oublié, c'est vrai, je m'en accuse...
Mais vous allez m'entendre et juger mon excuse.

BLANCHE, continuant sans vouloir l'écouter et lui passant l'écheveau aux deux bras.

On prend ainsi la laine et puis, la dépliant,
On y passe la main tendue.

PAUL.

En suppliant?

Se laissant faire en souriant.

L'attitude est la mienne et me sera facile,
Car j'ai peur.

BLANCHE, éludant toujours.

Oh! ce n'est pourtant pas difficile.

PAUL.

Pas trop, si vous m'aidez?

BLANCHE.

Il n'en est pas besoin.

PAUL, il se rapproche.

Mademoiselle?

BLANCHE, vivement.

Non... pour dévider... plus loin!

ACTE PREMIER.

PAUL, *se reculant.*

Je voudrais...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Vous aussi voyagiez, je suppose?

Ils commencent à dévider tout en parlant.

PAUL.

Je n'ai jusqu'à présent guère fait autre chose.
Que devais-je à la vie après tout? Rien, sinon
Le respect de moi-même et l'honneur de mon nom.
Tout enfant j'étais seul et libre. C'est tout dire.
Et riche par surcroît, un bonheur... encor pire!
Mais maintenant voilà mes trente ans... liquidés...

Il s'arrête en souriant.

Je suis vieux, n'est-ce pas?

BLANCHE.

Non... pas trop... Dévidez.

Ils se reprennent à dévider.

PAUL.

La jeunesse est un peu ce pays de féeries,
Où l'on joue au palet avec des pierreries.
Quoi qu'il en soit d'un temps dont il ne reste rien,
L'âme est sauve, l'honneur sans tache, tout est bien!
Bref, j'allais me remettre à mon pèlerinage
Si le hasard heureux de notre voisinage
N'eût changé mes projets... j'en fais l'aveu tout bas.

BLANCHE, *s'arrêtant troublée.*

Monsieur Paul...

PAUL.

Ah! c'est vous qui ne dévidez pas.

Blanche recommence à dévider avec ardeur.

En disant le hasard, je commets presque un crime;
Le hasard n'est que Dieu qui garde l'anonyme :
C'est lui qui m'a conduit et qui m'a retenu
Dans ce calme pays qui m'était inconnu...
La famille. Il m'a fait comprendre, par la vôtre,
Ce doux monde où l'on vit l'un pour l'autre et par l'autre,
Avec ses mots charmants et d'épouse et de sœur,
Ses liens dont la force est faite de douceur,
Sa tendresse qui va, nous élargissant l'âme,
De l'amour de l'enfant à l'amour de la femme,
Sa vertu souriante et saine, et ce bonheur
Né de cette vertu comme un fruit de sa fleur.
Alors moi, qui n'avais d'autre but que moi-même,
J'ai vu qu'il faut aimer et comme il faut qu'on aime.
Je ne le savais pas, comment l'aurais-je su?
De ces leçons du cœur je n'avais rien reçu,

Avec une gravité souriante.

Le mien manquait, hélas! d'instruction primaire,
Car pour le cœur on est élève — de la mère...

Silence.

Ne devinez-vous rien de ce que j'en conclus?

BLANCHE.

Monsieur Paul... je ne sais... Vous ne dévidez plus?

PAUL.

De mon côté c'est fait; regardez... soyez franche...

Lui faisant voir qu'il n'y a plus de laine de son côté, que le fil qu'il tient à la main.

C'est à vous maintenant.

BLANCHE, très-émue.

Ah! oui, c'est à moi.

Blanche pelotonne lentement sa laine, qui en se raccourcissant la rapproche peu à peu de Paul. Il la regarde venir à lui en souriant doucement. Quand elle a fini son peloton, elle se trouve tout près de lui, alors...

PAUL, tendrement.

Blanche,
Voulez-vous devenir ma femme?

Il lui prend la main; elle essaye de se dégager.

BLANCHE.

Ah!.. laissez-moi,
Je vous en prie!

PAUL.

Un mot! Mais vous pleurez?.. pourquoi?

BLANCHE.

Je vous en prie!

PAUL.

Un mot! soyez donc généreuse.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JEAN, entrant.

BLANCHE, courant à lui et se jetant dans ses bras.

Ah! Jean! tu ne sais pas...

JEAN.

Quoi donc?

BLANCHE, après un silence, relevant la tête, et d'une voix basse et vibrante.

Je suis heureuse !

Elle se sauve.

JEAN, regardant Paul.

Voilà ce qui s'appelle opérer lestement.

PAUL, joyeux.

Quoi, monsieur, vous croyez !...

JEAN.

... A son consentement?
Je vous le donne, ou mieux, je vous le rends. Cher comte,
Votre main.

PAUL.

Ah! monsieur!

JEAN.

Vous l'aimerez, j'y compte?

PAUL.

Je le jure! Et jamais serment ne fut prêté
Avec plus d'espérance et plus de loyauté!
Certes, je ne prends pas devant le mariage
Des poses d'Amadis grotesques à mon âge;
Ma jeunesse a passé, mais j'en sors en vainqueur,
Honorable de nom comme honnête de cœur.
J'apporte à l'avenir, que ma raison défie,
Un passé libéré qui ne lui sacrifie
Pas même un souvenir.

JEAN.

Et pourtant, une fois,

Vous avez déjà dû vous marier, je crois,
Et vous avez rompu ; j'eus vent de cette affaire.

PAUL.

Et je le referais si c'était à refaire.
La famille était louche et prêtait au soupçon ;
Le scandale plus tard m'a donné trop raison.
Or, pour durer, l'amour veut qu'on estime même
Celle qu'on doit aimer jusque dans ceux qu'elle aime.
Si généreux d'ailleurs et si libre qu'on soit,
On ne peut engager ce qui n'est pas à soi :
Le nom... qui doit passer sans que rien le déflore,
De ceux qui l'ont à ceux qui ne l'ont pas encore.

JEAN.

C'est parler comme il faut, Paul, et de ce côté,
Nous n'aurons, croyez-moi, nulle difficulté.
Vous connaissez ma femme et presque sa famille,
Sa tante, dont elle est et la nièce et la fille,
Et, de ses deux cousins, l'un au moins, c'est René.
Dans cette maison-là, cher comte, on est bien né.
Reste Blanche, qu'il est inutile qu'on loue,
Et moi... qui suis vilain, très-vilain, je l'avoue,
Mais dont la vie est simple et se résume ainsi :
J'ai beaucoup travaillé, j'ai beaucoup réussi.
Vivre ! élever ma sœur ! réussir ! triple tâche !
Et j'étais pauvre ! mais le moyen d'être lâche ?
Puis, rien ne nous grandit autant qu'un grand devoir.
Aussi, moi je luttais d'un cœur... il fallait voir !
Ah ! j'en ai traversé, dans ce temps cellulaire,
Des déserts de pain sec et des fleuves d'eau claire
Et j'ai fait des métiers !... j'ai même été soldat !

Mais quand je faiblissais dans ce rude combat,
J'allais voir au couvent ma Blanche et, sans rien dire,
Comme un vin réchauffant je buvais son sourire
Et me sentais repris des rages de l'effort...
Je ne me plains de rien : lutter m'a rendu fort,
Souffrir m'a rendu bon, et mon âme, gardienne
De cette autre pudeur, a conservé la sienne...
Tout cela n'était pas pour prêter au roman,
Je n'en eus jamais qu'un. Voilà bientôt un an,
On me fit appeler pour ce mal que j'ignore,
Dont Hélène souffrait, dont elle souffre encore,
Je la vis, je l'aimai, le mal semblait guéri,
Et de son médecin je devins son mari,
Voilà! l'on vit ensemble, on est aimé, l'on aime,
C'est niais et charmant comme le bonheur même,
Cher comte, et vous voyez qu'avec sécurité
Votre honneur peut s'unir à notre honnêteté.

PAUL.

Oh! monsieur, qui jamais l'offenserait d'un doute?

JEAN.

Et maintenant, je sais ce que le temps vous coûte,
Allez, allez! Ce soir, je descends à Paris,
Voir un gros financier qui, tous les samedis,
Fait un dîner si long qu'il crève le dimanche.
Restez ici, bien mieux, couchez-y, vous et Blanche
Gagnerez à cela deux heures d'entretiens.

PAUL.

Comme vous êtes bon, monsieur!

JEAN, souriant.

Je me souviens.

SCÈNE VII.

PAUL, JEAN, MADAME DE RIVE.

JEAN.

Ah! madame de Rive! Entrez donc, notre tante.

MADAME DE RIVE, regardant autour d'elle.

Mais Hélène?

JEAN.

Attendez. D'abord, je vous présente,
Non plus le comte Paul, vous le connaissez, lui,
Mais mon beau-frère Paul, à partir d'aujourd'hui.

MADAME DE RIVE.

Les femmes, cher monsieur, encor plus à mon âge,
Ont un faible toujours et pour tout mariage.
Je pressentais le vôtre et n'en dirai qu'un mot:
Que mes fils ne font-ils aussi bien — aussi tôt!

JEAN.

Ah! ses fils! J'étais sûr qu'elle y viendrait...

A madame de Rive en riant.

Couveuse!

A Paul.

Mais on doit commencer à devenir rêveuse,
Là-bas... On vous attend, allez!

PAUL, lui serrant la main.

Encor merci!

Il sort en courant.

SCÈNE VIII.

JEAN, MADAME DE RIVE.

JEAN, se frottant les mains.

C'est un jour doublement heureux que celui-ci;
Je vais chercher Hélène...

S'arrêtant.

Et votre diplomate?

MADAME DE RIVE.

René cueille un bouquet pour fêter cette date.

JEAN.

Hein! quel bonheur, sur deux, de tenir celui-là!
Lequel préférez-vous?

MADAME DE RIVE.

L'absent... quand l'autre est là.
Voici plus de trois mois que j'en suis sans nouvelles.
Ah! que j'en ai passé de ces heures cruelles!
Que d'adieux dans ma vie! Il faut me souvenir
Que n'étant qu'un passé dont ils sont l'avenir
Mon abnégation est mon dernier office...
Pour les mères, l'amour s'appelle sacrifice.
D'ailleurs quand ils sont loin, je fais comme autrefois,
Je parle d'eux avec votre Hélène; parfois
On m'écrit, je réponds, cachète et décachète,
Sans compter le trésor qu'on visite en cachette:
Les portraits, les cheveux, les riens, que sais-je?... Enfin
Je tâche d'exister et de tromper ma faim...

Je peux vous confier ces misères de l'âme
A vous dont le cœur a des tendresses de femme...

En souriant elle lui montre confidentiellement deux petits carnets.

J'ai deux calendriers : l'un est pour mon Henri,
Et l'autre pour René, voyez-vous, c'est écrit...
Quand ils s'en vont, je laisse en blanc les mois d'absence,
Quand l'un revient, après chaque jour de présence,
J'efface un jour de plus sur son calendrier...

Soupirant.

Ce soir, je n'aurai plus que dix jours à rayer.
Dans dix jours finira mon bonheur éphémère.

JEAN.

Tenez ! ce que l'homme a de meilleur, c'est la mère !

Se reprenant.

Et l'épouse !... Et la sœur !... la femme enfin !...

MADAME DE RIVE.

René !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, RENÉ, un bouquet à la main

JEAN.

La peste, le bouquet est galamment tourné !

MADAME DE RIVE.

C'est pour Hélène, un don de joyeuse entrevue.

JEAN, à René.

Au fait, voilà deux ans que vous ne l'avez vue ?

RENÉ.

Oui, monsieur.

JEAN.

Dites donc : mon cousin... c'est permis,
Entre parents, que diable! et j'espère, entre amis...

Riant.

Fripez un peu pour moi l'empois du diplomate.

RENÉ.

La parenté m'honore et l'amitié me flatte,
Mon cousin.

JEAN.

Allons donc!

MADAME DE RIVE, *à Jean, montrant René qu'elle embrasse.*

Vous savez? celui-ci,
Encore qu'il soit là, je l'aime bien aussi.

JEAN, *riant.*

Il faudrait en jurer, car on ne le voit guère...

Il regarde sa montre.

Je vais vous amener ma femme.

Il entre dans sa chambre de droite.

SCÈNE X.

MADAME DE RIVE, RENÉ.

RENÉ, *le regardant sortir.*

Il est vulgaire!

MADAME DE RIVE.

Non. Il est expansif, mon ami. Pour ma part,

J'estime Hélène heureuse et bénis le hasard
Qui lui fit rencontrer, pour l'épouser, naguère
Pauvre, cet homme honnête et bon.

RENÉ.

Il est vulgaire,
C'est un ancien soldat, je crois?

MADAME DE RIVE, le reprenant.

Chirurgien.

RENÉ.

C'est pour cela qu'il monte et qu'il tire si bien.
Ce sont les seuls talents qu'il ait d'un gentilhomme,
Au reste...

MADAME DE RIVE.

Il en a l'âme. Et je te trouve, en somme,
Trop sévère pour lui, mais je ne doute pas
Qu'à le connaître mieux, tu n'en fasses grand cas.
Ce qu'il a fait d'ailleurs n'est pas chose ordinaire :
Choisir une orpheline et valétudinaire,
Presque un enfant trouvé, sans dot, en vérité,
Si ce n'était amour, ce serait charité...

Souriant.

Tu vas être étonné de l'appeler madame!
Cette Hélène autrefois votre petite femme,
A tous deux? Mes gamins en étaient amoureux!
Mais c'est qu'on se battait en duel! C'était affreux!
Au canif! Ces enfants se faisaient des entailles
Au point qu'il me fallut pour clore les batailles
Leur imposer la paix et régler leurs amours :
Chacun d'eux devenait le mari... pour huit jours.

RENÉ.

Depuis quand dites-vous qu'elle souffre?

MADAME DE RIVE.

Elle lutte
Depuis longtemps déjà, ce n'est qu'une rechute
Du mal qui l'atteignit, voilà tout juste un an,
Grâce auquel mal, du reste, elle est madame...

RENÉ.

Jean!...
Il était riche?...

MADAME DE RIVE.

Non!... mais non, pas à l'extrême.

RENÉ, riant.

Alors... sincèrement, vous croyez qu'elle l'aime?

MADAME DE RIVE, naïvement.

Comment, si je le crois! n'est-il pas son mari?

RENÉ, après un silence, regardant sa mère.

C'est vrai.

MADAME DE RIVE.

Qu'as-tu, René? je te vois brusque, aigri,
Et depuis quelque temps de plus en plus morose.

RENÉ.

Moi! je n'ai rien.

MADAME DE RIVE.

Que si! tu caches quelque chose.

Inquiète.

Ce n'est pas un adieu ? Tu me restes toujours,
N'est-ce pas ? Et j'ai bien encore mes dix jours ?

RENÉ.

Elle ne viendra pas, vous savez.

MADAME DE RIVE.

C'est-à-dire
Qu'il faudrait pour cela que son état fût pire...
Ce serait bien fâcheux.

RENÉ.

Assurément fâcheux ;
Elle ne viendra pas, néanmoins.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JEAN, sortant de la chambre de droite.

JEAN.

C'est nerveux !

René froisse violemment le bouquet qu'il tenait à la main, le rejette sur la table et va tout pensif à la fenêtre pendant que Jean parle.

Vous lui pardonnerez de fausser votre joie,
Mais il est impossible à présent qu'on la voie.
C'est inouï ! la fièvre avait cédé tantôt.

MADAME DE RIVE.

Quel malheur !

JEAN.

Un malheur qui finira bientôt...

La pendule sonne.

Dix heures? Il me faut partir, le temps me gagne.

RENÉ, *redescendant et résolûment.*

Vous allez à Paris?

JEAN.

Oui.

RENÉ.

Je vous accompagne.

MADAME DE RIVE, *avec anxiété.*

Comment?

JEAN, *à René.*

Je ne crois pas, tout curieux qu'il soit,
Que vous y veniez voir mon malade avec moi?

MADAME DE RIVE.

Où vas-tu donc?

RENÉ.

Je pars.

MADAME DE RIVE.

René!

RENÉ.

Tenez, ma mère,
Pour que l'heure d'adieu fût moins longtemps amère!
J'ai menti.

MADAME DE RIVE.

Que dit-il?

RENÉ.

Oui, j'avais allongé

De quelques jours de trop le temps de mon congé...
C'est ce soir qu'il atteint sa dernière limite.

MADAME DE RIVE.

Ce soir, mon Dieu!

JEAN.

Comment si tôt? Comment si vite?
Et vous n'avez rien dit?...

RENÉ.

A ce qu'il me paraît,
C'était le seul moyen de garder le secret.

JEAN.

Mais, en un cas pareil, on a plus d'une affaire ;
Les bagages?...

RENÉ.

C'est fait.

JEAN.

L'adieu?

RENÉ.

Je vais le faire.

JEAN.

Réfléchissez! Partir ainsi! Partir ce soir!...
Mais vous quitteriez donc Hélène sans la voir?
Votre temps est compté? sans dire le contraire,
L'est-il donc à ce point qu'on n'en peut rien distraire?
Ne nous cachez-vous pas quelque sous-entendu?
Au fond, quand vous rognez le temps qui nous est dû,

Attirant René à l'écart et en souriant.

Votre inhumanité m'a tout l'air d'être humaine :
Le jeune homme s'agite et la femme le mène,

Tout un mois sans amour font trente jours bien longs..
Vous allez la rejoindre, hein ? soyez franc! allons!

RENÉ, le regardant en face et très-affirmativement.

Je ne sais pas, monsieur, ce que vous voulez dire.

JEAN.

C'est donc très-sérieux?

RENÉ.

Je n'y vois pas à rire.

JEAN.

Excusez-moi, mon cher, j'en parlais entre nous,
Et je n'ajoute plus qu'un mot : dépêchez-vous.

RENÉ, résolûment à madame de Rive.

Ce que je fais, ma mère, il faut que je le fasse.

MADAME DE RIVE, relevant la tête.

Devant cette raison, mon ami, tout s'efface.
J'espérais quelques jours de plus, et, tu comprends,
A mon âge, les jours ont la valeur des ans,
Le bonheur est pressé... C'est une rude épreuve.
Vous absents tous les deux, suis-je pas deux fois veuve?
L'absence est-elle pas une vivante mort?
Je devais y compter, je le sais bien, j'ai tort;
Mais on a beau l'attendre, alors que vient la crise,
La douleur est toujours pour nous une surprise.

RENÉ.

Je reviendrai bientôt.

MADAME DE RIVE.

Oui, oui, tu dis cela...
Pourvu qu'en revenant tu me retrouves là.

RENÉ.

Ma mère !

JEAN, d'un ton de reproche.

Eh bien ? Eh bien ?

MADAME DE RIVE.

C'est vrai... Tu me pardonnes,
Je te dois du courage et c'est toi qui m'en donnes :
Ah ! dame ! je vieillis. — Mais c'est passé, tu voi,
C'est fini, mon enfant... Allons, embrasse-moi !...
Puisqu'il le faut... je vais te faire la conduite.

RENÉ, vivement.

Non ! non !

MADAME DE RIVE.

Alors, tu veux me quitter tout de suite ?

RENÉ.

A quoi bon prolonger tristement les adieux ?
Puisqu'il en faut finir, le plus tôt est le mieux.

MADAME DE RIVE.

Eh ! bien, soit, mon ami,... tu veux bien me permettre
De t'aider, c'est le moins ! Car tu pourrais omettre
Quelque chose... Es-tu sûr qu'il ne te manque rien ?
Je vais m'en assurer, n'est-ce pas ? Tu veux bien ?

RENÉ.

Chère mère !

MADAME DE RIVE, souriant tristement.

Oh ! regarde ; à présent, je suis sage.

D'ailleurs, je n'en suis plus à mon apprentissage.

Avec reproche.

Mais embrasse-moi donc!

Après l'avoir embrassé, à Jean.

Que reste-t-il de temps?

JEAN.

Dix minutes.

MADAME DE RIVE.

Allons!... allons, viens, je t'attends.

SCÈNE XII.

JEAN, puis HÉLÈNE.

JEAN, seul, il cherche quelque chose sur la table.

La mère a le dessous, comme c'est la coutume,
Notre amour filial n'est qu'un amour posthume;
Il commence aux regrets... Ma trousse n'est pas là...
Où diable?...

Hélène paraît à la porte de la chambre, elle est très-pâle.

Eh bien? Comment! Hélène... te voilà!

HÉLÈNE, d'une voix brève.

Qui donc s'en va?

JEAN.

Parbleu! que veux-tu qui s'en aille?
Mais René!... Ton caprice est d'une forte taille.

HÉLÈNE, avec une explosion de joie.

Il part!

JEAN.

Et sans te voir... Mais qu'as-tu donc?

HÉLÈNE.

Moi?... Rien.

Riant étrangement.

Qu'il s'en aille!

JEAN.

La femme! ah! que la voilà bien!
Je la quitte à l'instant, dolente, fatiguée,
Le vent change... elle est là debout et presque gaie.
Si j'étais moins pressé je te gronderais, toi!...
Mais comme je n'ai pas le temps, embrasse-moi!...

Il attire Hélène sur lui, elle pleure.

Eh bien! là, quelle enfant malade!... tout à l'heure
Elle était souriante et la voilà qui pleure.

HÉLÈNE, dans ses bras et avec prière.

Vous m'aimerez toujours?

JEAN, haussant les épaules.

Qu'est-ce que c'est?... Pourquoi?...
Tiens! laisse-moi chercher ma trousse.

HÉLÈNE, le retenant.

Dites-moi,
Dites-moi que depuis que je suis votre femme,
Vous ne vous êtes pas repenti, dans votre âme?

JEAN.

La folle! A quel propos?...

HÉLÈNE.

Que vous avez trouvé
Dans le bonheur reçu tout le bonheur rêvé?

JEAN.

Calme-toi ! Qu'as-tu donc ?

HÉLÈNE, le retenant toujours.

Ah ! je suis si jalouse
D'être, en son sens intime et profond, votre épouse !
Si vous pouviez savoir quel est ce dévouement
Qui, pour vous, dans mon cœur, dort inutilement...
Mais vous êtes heureux, n'est-ce pas ?

JEAN.

La gourmande !
Qui connaît la réponse et qui fait la demande.
Il faut donc te le dire ? eh bien oui ! oui ! cent fois.
Heureux ! songe à celui que j'étais autrefois !
Le travailleur infime et courbé sur la vie,
Dans le dessous du monde, et n'ayant qu'une envie :
Percer son corridor ténébreux, sans rien voir,
Seul, obscur, acharné — la taupe du devoir !
C'est toi ma récompense et c'est toi ma lumière,
C'est toi mon premier luxe et mon amour première,
Mes rêves les plus fous par toi sont dépassés !
Est-ce bien ? Il n'est rien que j'envie ! Est-ce assez ?
Rien ni personne ! Et si cette assurance est douce,
Il ne me manque rien, entends-tu,

Riant.

Que ma trousse !

Il va à la table.

Et pas même cela, tu vois ? car la voici.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BLANCHE.

BLANCHE.

Mais va donc, Jean ! le train sera bientôt ici.

JEAN, courant à son pardessus et à son chapeau, qui sont au fond, sur une chaise.

Et René ?

BLANCHE.

Mais il vient de partir tout à l'heure.

JEAN.

En avant !... Et sa mère ?

BLANCHE.

Elle est en bas qui pleure.

JEAN, à Hélène tout en s'habillant.

Et toi qui m'attardais !... Et mon gros financier,
Qui n'a pour le soigner qu'un neveu — l'héritier,
Dont l'apoplexie est l'espoir hebdomadaire !
Il me faudra courir jusqu'à l'embarcadère.

BLANCHE.

Tu reviendras ?

JEAN.

Sitôt que j'aurai mon congé,
Et cela dépendra de ce qu'il a mangé.
Je me sauve, il est temps !... Vite ! que l'on m'embrasse.

Montrant Hélène, qui s'approche timidement.

Mais voyez! on dirait que cela l'embarrasse...
Adieu, mes deux trésors!

Il sort précipitamment.

SCÈNE XIV.

HÉLÈNE, BLANCHE.

HÉLÈNE, après un silence regarde Blanche et l'embrassant avec force à plusieurs reprises.

Tiens! bonté, tiens! douceur,
Tu lui ressembles toi, je t'aime!

BLANCHE.

Ah! chère sœur,
Je ne vous vis jamais, autant qu'il m'en souvienne,
Si joyeuse!

HÉLÈNE.

Et ma joie, enfant, comprend la tienne.
N'est-ce pas qu'il est beau le jour, comme aujourd'hui,
Qu'on le voit tout à vous, qu'on se voit toute à lui,
Et qu'on peut devant tous crier, de tout son être :
C'est lui, l'amant! C'est lui, l'époux! C'est lui, le maître!

BLANCHE.

Ah! oui, c'est bien d'aimer et d'être aimée aussi...
Il m'attend... voulez-vous que je l'amène ici,
Puisque cet affreux mal vous retient sequestrée,
Pour rester près de vous et finir la soirée?

HÉLÈNE.

Non, va le retrouver, va, ne fût-ce qu'un peu,

Prendre de ton bonheur, ce serait voler Dieu...
Va le rejoindre.

BLANCHE.

Alors, à demain, ma chérie.

Elle sort.

SCÈNE XV.

HÉLÈNE seule, puis RENÉ.

HÉLÈNE.

Ah! oui, c'était un mal affreux! j'en suis guérie
Enfin!

Elle voit sur la table le bouquet de René et le jetant avec dégoût.

Pouah!

René paraît dans la nuit, escaladant le balcon et de là appelant doucement.

RENÉ.

Hélène!

HÉLÈNE.

Ah!

Elle recule jusqu'à la muraille avec terreur, et y reste comme attachée.

RENÉ, descendant en scène.

Je le savais bien
Que je te reverrais en prenant ce moyen.

HÉLÈNE.

Allez-vous-en!

RENÉ.

Pourquoi? Crains-tu qu'on me soupçonne?

Là-bas, la foule est grande à n'y trouver personne!
Il est parti. Pour tous ici je suis absent,
Nous sommes seuls... Comme autrefois...

HÉLÈNE.

Allez-vous-en !

RENÉ, s'avançant.

Enfin! après deux ans! te voilà donc... plus belle!

HÉLÈNE, reculant le long de la muraille.

Si vous faites encore un pas de plus, j'appelle!

RENÉ, souriant.

Je t'en défie.

HÉLÈNE, tombant assise.

O Dieu!

RENÉ, doucement.

Fallait-il pas te voir?
Aussi, pourquoi ne pas même me recevoir?
Tu l'as voulu, tant pis! Je n'avais que la ruse
Pour ne pas repartir sans te revoir; j'en use!
L'escalade était rude et non pas sans écueil,
L'entreprise, entre nous, vaut un meilleur accueil...
Ne tremble pas ainsi... Tu devais bien m'attendre.
Voyons, tu ne peux pas refuser de m'entendre.

HÉLÈNE.

Allez-vous-en! ah! malheureuse!

RENÉ.

Écoute, enfant,
Écoute le coupable, au moins, qui se défend.
Eh bien! oui, tu me hais! oui, cela devait être!

J'ai mal agi, moins mal que tu ne crois peut-être?...
Et d'ailleurs, et malgré mon refus, ton amour,
Plus fort, devait-il pas attendre mon retour?...
Ma conduite est indigne et t'a justifiée,
Mais enfin, pourquoi t'être aussitôt mariée?
Pourquoi prendre aussi vite au mot mon abandon?
Non! je n'excuse rien, mais je veux mon pardon.

HÉLÈNE.

Votre pardon? Eh bien c'est fait, je vous le donne!
Et maintenant, partez, puisque je vous pardonne,
Partez!

RENÉ.

Je veux t'apprendre avant que de partir,
De combien de regrets est fait mon repentir,
Et comme après deux ans, par un retour étrange,
Ma faute te punit et mon remords te venge,
Entends-tu, chère femme, et, va, cruellement!

HÉLÈNE.

A qui parlez-vous donc, monsieur, décidément?

RENÉ.

Tu le demandes, toi? le passé qui nous lie,
Si loin qu'il soit n'est pas de ceux que l'on oublie,
Et rien, mon départ même et son indignité,
Ne peut faire que ce qui fut n'ait pas été!

HÉLÈNE, *se courbant.*

Monsieur!

RENÉ.

A qui je parle? à toi, toi, ma jeunesse,
Toi qu'il ne se peut plus que mon cœur méconnaisse,

Qui fus, une heure au moins que rien n'efface, rien,
Celle...

HÉLÈNE, relevant la tête.

Ah! dites-le donc! votre maîtresse, eh bien?
C'est vrai, puisqu'après tout, et malgré mon envie,
Je ne puis arracher cette heure de ma vie,
C'est vrai!... Vous avez eu, là, dans votre maison,
Sous la main, comme exprès pour cette trahison,
Une parente pauvre, une enfant imbécile,
Et vous en avez eu raison. C'était facile,
Son honneur ne tenait qu'à votre loyauté!
Mais vous êtes parti, vous avez tout quitté.
Elle est femme d'un autre et que Dieu lui pardonne!
Je voudrais bien savoir quels droits cela vous donne?
Vous m'avez délaissée? Eh bien, c'est accompli...
Mais après l'abandon vous me devez l'oubli!
Je ne vous connais plus, moi, monsieur, je vous jure,
Et vous êtes ici, vous? Mais c'est une injure.
Sortez!

RENÉ.

Ah! cœur de femme! Et pourtant tu m'aimais,
Hélène! Souviens-toi, tu m'as aimé.

HÉLÈNE.

Jamais!
Et vous le savez trop pour jouer la méprise :
Ce qu'un voleur de nuit peut avoir par surprise,
Vous l'avez eu de moi, l'enfant stupide, mais
Mon âme, mon amour, enfin moi! moi! jamais!

RENÉ.

Tu m'as aimé, te dis-je, et tu m'aimes encore...

Oui, tu souffrais par moi. Crois-tu donc que j'ignore
Contre quel souvenir ton cœur a combattu?...
Si tu ne m'aimes pas, pourquoi me fuyais-tu?

HÉLÈNE.

Il demande pourquoi, de cette voix paisible!
Lui mon remords vivant, lui ma honte visible,
A moi femme d'un autre, il demande pourquoi!...
Je vous dis de sortir de chez lui, de chez moi!

RENÉ.

Mais je ne le peux pas... le souvenir proteste.

HÉLÈNE.

Alors, ce sera moi qui sortirai...

RENÉ, lui barrant le chemin.

Non! reste!

HÉLÈNE.

C'est bien, vous me perdez... Êtes-vous satisfait?
Mais, cependant, monsieur, que vous ai-je donc fait?
Que voulez-vous de moi? Dit-il pas que je l'aime?
Moi, vous aimer! Tenez! je ne vous hais pas même,
Mais j'ai peur, seulement; j'ai peur, comprenez-vous?...
Partez! je vous en prie, à genoux, à genoux...
Mais que me voulez-vous à la fin?

RENÉ, s'avançant.

Le coupable
Veut son pardon.

Appuyant et avec passion.

Je veux mon pardon!

HÉLÈNE, le repoussant.

Misérable!

Ah! misérable! Eh bien, vrai, je ne croyais point,
Si déloyal qu'on soit, qu'on le fût à ce point!

RENÉ.

Hélène!

HÉLÈNE.

Voilà donc ce qu'il avait dans l'âme!
De la maîtresse pauvre on ne fait pas sa femme,
Mais de la femme on peut redevenir l'amant,
Cela permet d'aimer bien plus commodément,
Et le calcul est sûr, ayant à son service,
Le souvenir pour arme et la peur pour complice.
D'ailleurs, doit-elle pas faillir? elle a failli...
En somme on trahit l'autre et l'on n'est pas trahi.
Oh! comme à regarder d'une façon plus haute
Le vrai de son erreur et l'envers de sa faute,
On rougit, découvrant le piége où l'on s'est pris,
De se trouver encor si loin de son mépris!
Donc, je me suis refait, dans l'ombre et la souffrance,
Une honnêteté presque et presque une espérance,
Tout ce que vous aviez tué, je l'ai refait!
L'homme à qui j'ai menti je lui dois, en effet,
Au moins la vérité de ce mensonge impie
Que je n'ai pas pu ne pas faire et que j'expie,
Et tout cela vous tente! il vous prend ce désir
De jouer mon bonheur contre votre plaisir
Et d'avilir ma faute et d'entraver ma tâche...

Les yeux dans ses yeux.

Eh bien! cela c'est lâche! oui, lâche! lâche! lâche!

RENÉ, *s'avançant.*

Écoute!...

HÉLÈNE.

Assez! assez! à cette heure j'y vois!
Je ne suis plus l'enfant candide d'autrefois.
La partie est perdue. Allez, partez! en somme,
Il venait faire là son métier de jeune homme...

Elle va à la porte de gauche et l'ouvrant.

Partez! mais partez donc! mais qu'est-ce qu'il attend?
Mais puisque je vous dis que je sais tout!... Va-t-en!

Refermant la porte tout à coup.

Non!

RENÉ.

Hélène!

HÉLÈNE, *écoutant à la porte.*

Écoutez! Écoutez, quelqu'un monte!...
Entendez-vous?

RENÉ, *écoutant à son tour.*

J'entends!

HÉLÈNE, *s'asseyant avec une résignation désespérée.*

Eh bien! voilà la honte!
Maintenant, c'est fini!... Je vous le disais bien!

RENÉ, *cherchant à fuir.*

Non, je te sauverai, ne crains rien! ne crains rien!

HÉLÈNE.

Oh! c'est fini, vous dis-je, et cela devait-être.

RENÉ.

Ne crains rien! Mais par où s'enfuir?... Ah! la fenêtre.

Il y court et saute.

SCÈNE XVI.

HÉLÈNE, qui l'a suivi machinalement, se penche sur le balcon au moment où il disparaît, puis se relève aussitôt en étouffant un cri et reste contre la fenêtre, debout, effarée. JEAN, entrant joyeusement.

JEAN.

C'est moi !

Il aperçoit Hélène, va à elle, la fait redescendre en scène, ferme la fenêtre, puis, tout en se débarrassant de son pardessus et de son chapeau :

Comment, encor ! toujours !... Tu ne sais pas,
Je n'ai pu voir René, dans la foule, là-bas.
Un dimanche de mai la gare est au pillage,
Et, sans être parti je reviens de voyage.
Mon pauvre gros banquier ! mes soins sont superflus.
Son neveu vient d'écrire : il ne dînera plus !
J'ai, le pied en wagon, reçu ce télégramme :

Il lit.

« Oncle mort ; dérangez pas. » Cela vous fend l'âme !
Hein ! l'héritier pratique et sage que voilà ?...

Il s'arrête et regarde Hélène avec un étonnement qui grandit jusqu'à l'incertitude et jusqu'à la peur.

Ah çà ! mais que fais-tu, pâle et muette, là ?
Tu souffres ?

Hélène fait signe que non.

Ta pâleur est pourtant effrayante.
Mais tu souffres ?...

Même jeu.

Alors, parle... Elle m'épouvante !...

Il écoute.

Que se passe-t-il donc?

Allant à la fenêtre.

Quelles sont ces rumeurs?

Hélène!... reponds-moi! parle-moi!

HÉLÈNE, à part.

Je me meurs!

JEAN, courant à la porte de droite qu'il ouvre.

C'est en bas! C'est la voix de madame de Rive,
Elle appelle au secours! Quelque malheur arrive!...

A Hélène,

Mais parle donc!

SCÈNE XVII.

JEAN, HÉLÈNE, MADAME DE RIVE,
BLANCHE, entrant affolée.

MADAME DE RIVE.

Hélène! Ah! Jean! Vous! Dieu merci!
Mon Dieu! mon Dieu!

Elle va à la porte et appelle.

Venez! par ici! par ici!...

Retournant à Jean.

Ah! vous le sauverez! Je ne veux pas qu'il meure!

JEAN.

Et qui donc?

MADAME DE RIVE.

Tout à l'heure, au jardin, tout à l'heure,

Je venais... O mon Dieu! mon Dieu! je l'ai trouvé
Sous la fenêtre, en bas!

JEAN.

Mais qui?

MADAME DE RIVE.

Sur le pavé!

Allant à la porte et appelant.

Par ici!

JEAN.

Mais qui donc?

MADAME DE RIVE.

Et tenez on l'apporte!

Des domestiques apportent René évanoui et le front saignant.

Mon enfant! mon enfant! Prenez garde à la porte!...

Disposant le canapé pour le recevoir.

Couchez-le... doucement... avec plus de douceur!

JEAN, regarde René évanoui, puis Hélène qui fléchit sous son regard, puis marchant sur elle le bras levé.

Malheureuse!

Entrent Paul et Blanche.

BLANCHE.

Ah! mon Dieu! René!

PAUL, regardant Jean et Hélène.

René!

JEAN, s'arrêtant court à la voix de Blanche.

Ma sœur!

MADAME DE RIVE, penchée sur son fils et à Jean.

Mais voyez donc! Il saigne et la tête est fendue!
Jean, sauvez-le!

JEAN.

Ma sœur! ma sœur!

HÉLÈNE, à part, avec accablement.

Je suis perdue!

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, MADAME DE RIVE,
entrant avec JEAN.

MADAME DE RIVE.

Alors et sans danger, sous votre garantie,
Il peut faire aujourd'hui sa première sortie?

JEAN.

Il le peut.

MADAME DE RIVE.

Je respire... enfin! Voici trois jours
Qu'enfermée avec lui, seule avec lui, toujours,
De l'angoisse où je suis je n'ai, pour me distraire,
Que celle où je vais être à cause de son frère.

JEAN.

Son frère?

MADAME DE RIVE.

Douze mai! Cela fait quatre mois
Qu'Henri n'a pas écrit seulement une fois;
C'est au moins surprenant.

JEAN.

Le silence, à tout prendre,
N'a rien, pour un marin, qui vous doive surprendre.

MADAME DE RIVE.

Quatre mois c'est bien long, même pour un marin...
Je vous ennuie avec mon éternel refrain;
Quand ce n'est pas pour l'un de mes fils que je tremble,
C'est pour l'autre et parfois pour tous les deux ensemble.
Et je prends bien mon temps pour conter mon souci,
Alors que vous devez tous être heureux ici...
A-t-on fixé le jour où Blanche se marie?

JEAN.

Non.

MADAME DE RIVE.

Pas encore? Enfin la blessure est guérie
Et pour René du moins, c'est fini.

JEAN.

Tout à fait.

MADAME DE RIVE.

L'accident est vraiment singulier.

JEAN.

En effet.

MADAME DE RIVE.

Pauvre enfant! Il revient, l'âme d'un remords prise,
Et conseillé par vous, me faire une surprise,
Corriger d'un baiser son départ un peu prompt,
Et dans la nuit il tombe et se brise le front!...
Qu'on puisse en courant faire une chute semblable,
N'est-ce pas malheureux au point d'être incroyable?

JEAN.

Malheureux à coup sûr, mais incroyable, non.

MADAME DE RIVE.

Et vous, Jean, mon cher Jean, avez-vous été bon !
Vous me l'avez sauvé !

JEAN.

Votre joie exagère
L'honneur d'un résultat où ma part est légère;
Le succès à vos soins en revient tout entier,
Vous avez fait votre œuvre et j'ai fait mon métier.

MADAME DE RIVE.

Ma dette n'en est pas moins réelle et moins grande,
Mais je ne puis payer... Qu'Hélène vous le rende.

Hélène se lève troublée.

Où vas-tu?

HÉLÈNE, balbutiant.

Moi?... je... vais...

JEAN, l'interrompant

Chez Blanche, l'appeler.
Voulez-vous pas la voir?

MADAME DE RIVE.

Reste ! J'y vais aller.
La mignonne est avec M. Paul, hein, sans doute?

JEAN.

Non, le comte est absent; je la crois sur la route.

MADAME DE RIVE.

Comment, il est absent ! le jour n'est pas fixé !

Eh ! mais cet époux-là me paraît peu pressé.

Hélène fait un mouvement pour sortir.

Reste ! j'y vais aller, reste ! Aussi bien c'est l'heure
De la poste et quoique chaque jour soit un leurre,
Je veux voir si j'aurai quelque lettre aujourd'hui,
Sinon de lui, du moins qui me parle de lui...

Confidentiellement.

Car j'ai pour m'informer écrit à son ministre...
On ne fait mention, c'est vrai, d'aucun sinistre,
Mais pourquoi ce silence alors ? pourquoi ?... Pardon !
Vous voyez, j'y reviens encor, grondez-moi donc.
Ah ! ces enfants ! un jour vous le saurez vous-même ;
C'est à croire qu'en eux c'est la douleur qu'on aime.

A Hélène.

Tu vas donc retrouver René ! Tu vas pouvoir
Enfin, après deux ans, lui parler et le voir
Autrement qu'étendu, sanglant, sur cette chaise.
Hein ! comme nous allons nous rattraper à l'aise !
Tu comprends qu'il nous reste, étant convalescent...
Allons, bien ! c'est de lui que je parle à présent.
Tenez ! c'est à ne plus vous regarder en face.

Elle sort.

SCÈNE II.

JEAN, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Vous avez entendu, que faut-il que je fasse ?
Je suis prête, monsieur.

JEAN.

Je ne vous comprends pas.

HÉLÈNE.

Mais cet homme, à présent, il va venir!

JEAN.

Plus bas,
De grâce.

HÉLÈNE.

Jusqu'ici, croyant devoir attendre,
Vous avez refusé de parler, de m'entendre ;
Je vous ai tout écrit, puisqu'enfin je l'ai dû...
Tout écrit! Vous n'avez même pas répondu.
Pourtant voilà trois jours que ce silence dure,
Vous avez cru l'attente une peine moins dure,
Peut-être et par pitié pour moi vous m'avez fui.
Oh! je vous en sais gré, monsieur, mais aujourd'hui
La trêve que me fait votre clémence expire;
Si parler est cruel, vous taire serait pire.
Qu'avez-vous décidé de moi? J'obéirai.
Faut-il?... Voyons, faut-il partir? Je partirai.
Oh! je m'attends à tout, vous pouvez tout m'apprendre,
Allez!

JEAN.

Je continue à ne pas vous comprendre.

Il va pour sortir.

HÉLÈNE.

Jean!

JEAN, *froidement.*

Madame! il est triste et je suis au regret
Que ne sachant pas mieux nous garder le secret,
Nous en venions tous deux à parler de ces choses.

Acceptez les effets dont j'accepte les causes,
Et qu'entre nous du moins...

HÉLÈNE.

Mais lui! cet homme?

JEAN.

Eh bien?

HÉLÈNE.

Eh bien... Il va venir! que faut-il faire?

JEAN.

Rien.

HÉLÈNE.

Donc, je vais le revoir, devant vous, face à face!

JEAN.

A mon tour, je dirai : Que faut-il que je fasse?

HÉLÈNE.

Vous voulez?

JEAN.

Je n'ai pas ici de volonté ;
La situation a cette cruauté
Qu'elle s'impose à nous et nous tient corps et âme.

HÉLÈNE.

Mais je ne le dois pas... pour vous-même...

JEAN.

Oh! madame,
Permettez! Ce sont là des aspects du devoir
Où je vois autrement que vous n'y semblez voir :
Ma pensée est qu'il faut faire en pareille affaire
Non ce qu'il plaît, mais bien ce qu'il convient de faire.

Du jour où le hasard m'apprit... la vérité,
Ce n'est, n'en faites pas honneur à ma bonté,
Ce n'est ni vous ni lui qu'épargna mon silence;
Veuillez croire qu'alors je me fis violence
Et que de me venger j'ai senti la douceur;
Mais j'avais une femme et j'avais une sœur,
Il m'a fallu songer qu'en cessant d'être nôtre
Ce secret perdant l'une allait perdre aussi l'autre,
Puisqu'enfin vous portez toutes les deux mon nom.
Époux, j'avais le droit de punir — frère, non!
J'ai cru qu'il serait mieux, si j'avais ce courage,
Étant seul outragé, de porter seul l'outrage,
Je me suis tu — plus juste encor que généreux,
C'est tout. Ma sœur heureuse en me croyant heureux
Peut aimer fièrement, et, je l'espère même,
Épouser l'homme fier, qu'elle l'épouse et l'aime,
Elle n'a pas souffert, elle n'a pas rougi,
J'estime qu'agissant ainsi j'ai mieux agi...
Mais cessons, je vous prie.

HÉLÈNE.

Oh! non, oh! pas encore,
Pas sans me dire un mot que j'attends, que j'implore.
Je vous ai tout écrit, monsieur, tout confessé,
Vous connaissez ma faute, elle est dans le passé...
Que votre volonté là-dessus s'accomplisse!
C'est bien! Mais du présent je ne suis pas complice,
L'épouse en moi du moins est pure. Oh! répondez!
Vous le croyez? N'est-il pas vrai, vous le croyez!

JEAN.

Je ne crois rien. Mon nom a-t-il pu vous permettre

De couvrir votre faute ou bien de la commettre?
Quand vous êtes coupable, et ne le niez point,
Il ne m'importe pas de savoir à quel point.

HÉLÈNE.

Mais il m'importe à moi, dans ma ruine intime,
De recueillir le peu qui me reste d'estime
Et de revendiquer et de vous faire voir
Le seul droit qu'à l'orgueil je puis encore avoir.
Non, l'épouse n'est pas coupable, oh! je le jure!
Mon mensonge n'est pas doublé de mon parjure;
Mais quelle femme alors me supposez-vous donc?
Oh! je n'attends de vous ni pitié ni pardon,
Mais justice! Ma faute est dans le passé — toute!
Qu'ayant semé l'erreur je récolte le doute,
Soit! Mais je ne veux pas en prendre mon parti...
Eh! bien, oui, j'ai caché mon passé... j'ai menti!
Je n'avais pas ce droit, dont j'étais si jalouse,
De prendre et de porter votre nom... d'être épouse!
J'avais failli, c'est vrai!... Comment? ah! oui, comment?
Est-ce que je pourrais le dire seulement?
Comment l'on tombe? On sait cela quand on est femme,
Mais une enfant, monsieur, n'a pas toute son âme,
Et l'on m'avait trompée, et j'étais une enfant
Stupide et seule, et pauvre, et que rien ne défend!
La pudeur?... La pudeur c'est déjà la science!
Rougir c'est voir; la faute instruit la conscience!
Et j'allais en mourir quand vous êtes venu :
C'est vous qui m'avez prise à ce mal inconnu
Et qui m'avez aimée et malgré tout, aimée,
Car moi, dans mon secret effroyable enfermée,

Je luttais! Mais que faire? avouer? Moi? Jamais!
A vous! Comment l'aurais-je osé? Je vous aimais!
Et d'un amour profond fait de reconnaissance
Et d'espoir — d'un espoir pur comme l'innocence...
Oh! j'avais tant rêvé que vous seriez heureux!
J'étais folle! Ah! c'était un combat douloureux!
Je me disais : Non! non! Mais il veut! mais je l'aime!
Et je n'ai pas été plus forte que moi-même,
Pas plus que vous, pas plus enfin que le bonheur!...
Oh! traitez-moi d'ingrate et d'être sans honneur,
Dites que cet amour est d'un cœur égoïste
Et que c'est mal, et que c'est lâche, et que c'est triste!
Oh! mais ne dites pas! oh! mais ne croyez pas
Que j'ai traîné ma faute ou mon crime aussi bas...
Je n'ai pas mérité cette injure terrible,
C'est horrible cela, monsieur, mais c'est horrible!

JEAN.

C'est à vous, ce n'est pas à moi de vous juger.
Je ne puis, n'étant plus pour vous qu'un étranger,
Devant cette douleur que vous venez de peindre
Que vous estimer mieux, madame, et plus vous plaindre,
Tout en vous suppliant de n'y point revenir.
Le passé n'est pas plus à nous que l'avenir,
Il s'agit du présent et d'une autre, capable
De payer, innocente, autant qu'une coupable;
D'une autre heureuse et chaste, et que la vérité
Tuerait dans son bonheur et dans sa chasteté.
Tout est fini pour nous, tout commence pour elle,
Sa route est longue, à nous de la lui faire belle,
C'est pourquoi nos secrets n'auront pas de témoins.

Expions nos erreurs nous-mêmes, c'est le moins.
Bien d'autres comme nous d'ailleurs ont dû se taire
Dont le bonheur non plus n'est fait que de mystère.
Les drames dans la vie ont peu de dénoûment,
Et c'est mieux. — Le malheur se porte chastement.
Nous ferons comme on fait, nous tâcherons de vivre,
Mais jusqu'à ce qu'un jour le hasard nous délivre,
Croyez que rien en moi n'aura démérité
Ni de votre regret, ni de ma dignité.

Silence.

Hélène assise pleure la tête dans ses mains.

Vous me comprenez bien?

HÉLÈNE, bas en pleurant.

Oui, monsieur.

JEAN.

Cette vie
Veut être avec grand soin surveillée et suivie;
Le comte, de son nom à bon droit orgueilleux,
Est sur ce point plus que sensible — chatouilleux,
Vous savez?

HÉLÈNE, bas en pleurant.

Oui, monsieur.

JEAN.

J'ignore s'il soupçonne,
Malgré ce que j'ai dit, encor rien ni personne.
Mais il en a trop vu pour que, sans deviner,
Quelque hésitation de lui doive étonner;
Son absence le prouve; un mot douteux, un geste
Peuvent l'éclairer et... vous devinez le reste?

HÉLÈNE, même jeu.

Oui, monsieur.

JEAN.

Je vous fais une prière ici :
Je puis compter sur vous, n'est-ce pas?

Hélène fait un geste d'assentiment navré.

Bien, merci.

Apercevant Blanche.

Blanche!... Remettez-vous!

SCÈNE III.

JEAN, HÉLÈNE, BLANCHE.

BLANCHE.

Je trouble un tête-à-tête,
Tant pis!... j'entre... Bonjour, frère.

JEAN.

Quel air de fête!
Et comme te voilà joyeuse!

BLANCHE, bas, radieuse.

Je l'attends!
Et d'ailleurs aujourd'hui nous sommes tous contents :
Votre tante m'a dit son bonheur, chère Hélène...
Le malade est sauvé, vous voilà hors de peine.

HÉLÈNE, s'efforçant de sourire.

Oui.

BLANCHE, l'imitant.

Oui! L'entendez-vous? Coquette! Elle sait bien
Que sa mélancolie est charmante. Elle y tient.

JEAN.

Mais le comte est absent, si j'ai bonne mémoire.

BLANCHE.

Depuis le lendemain de cette affreuse histoire...
Trois jours!

JEAN.

Et tu l'attends? Il est donc revenu?

BLANCHE.

Je le sais.

JEAN.

Et sais-tu ce qui l'a retenu?

BLANCHE.

Vaguement. Il parlait d'un parent... d'une terre...
Je n'ai pas trop osé pénétrer ce mystère.
S'il faut vous l'avouer, il me fait une peur!...
Jean vous faisait-il pas cet effet-là, ma sœur?
Moi, devant Paul, je prends l'allure valeureuse,
Mais je tremble!.. Ah! cher Jean, comme je suis heureuse!

JEAN, tristement.

Chère enfant!

BLANCHE.

Il faut bien vous dire mon secret,
J'en ai le cœur si plein, qu'il en éclaterait!

JEAN.

Tu l'aimes donc beaucoup?

BLANCHE.

Jaloux! Ah! si je l'aime!...
Demande-moi plutôt, comme je fais moi-même,

S'il est bien vrai qu'il m'aime? Et comment! et pourquoi?
Si c'est possible enfin, et ce qu'il trouve en moi.
Que suis-je moi, pour lui? Rien, qu'une jeune fille
Bien ordinaire en tout, d'une honnête famille,
Timide à faire peur, muette ou parlant bas;
Comment m'aimerait-il? Il ne me connaît pas!
Mais! lui! Lui! songez donc? Tout ce qu'au fond de l'âme,
Peut souhaiter l'épouse et peut rêver la femme,
Paul. — Je dis Monsieur Paul, tu sais, quand il est là, —
Celui qui m'a choisie a-t-il pas tout cela?
Jusqu'à cette hauteur, que moi je lui pardonne,
Jusqu'au nom dont il est si fier et qu'il me donne...
Si je l'aime! Tenez! je l'avoue aujourd'hui,
Du jour que je l'ai vu, j'ai vu que c'était lui!
Nous nous comprenons bien toutes les deux, Hélène?
Ah! oui, je suis heureuse! Ah! oui, j'ai l'âme pleine!
Je la sens qui déborde et je l'ouvre, et c'est doux!
Je n'ose rien lui dire à lui! Tant pis pour vous!
D'ailleurs, à qui conter mon bonheur, ma chimère,

A Hélène.

Sinon à vous, ma sœur?

A Jean.

Sinon à toi, ma mère?

JEAN, doucement.

Oui, mais tu vas, tu vas, je te vois t'engager,
Ce n'est pas, crois-le bien, que j'y sente un danger,
Et je parle en tuteur plus que prudent, trop sage :
Fiançailles pourtant ne sont pas mariage,
Un point reste à régler, et sans être subtil..

BLANCHE.

Lequel?

JEAN.

Mais... le contrat.

BLANCHE.

L'argent...

Haussant les épaules.

Quelle heure est-il?

JEAN.

Cependant... supposons. Ce n'est pas admissible,
Mais enfin supposons qu'un hasard... impossible
Rompe cette union?

BLANCHE, tremblante.

Jean!

JEAN.

Non! Eh! bien! eh! bien!

BLANCHE.

Qu'est-ce que tu sais?

JEAN.

Rien! Qu'elle est enfant! mais rien!
Supposition pure!

BLANCHE, en riant tristement.

Elle n'est pas bien bonne.
Tu supposes alors gaiement qu'on m'abandonne,
Pour savoir ce que je ferais.

A Hélène.

Vous l'entendez.
Il demande ce que je ferais? Répondez.
Dites-lui cela, vous, dont le cœur qu'il ignore,
Comme aujourd'hui le mien, était hier encore

A son premier amour, à son premier aveu,
Si quand on s'est donnée, on se reprend.

HÉLÈNE, à part.

Mon Dieu!

BLANCHE, à Jean.

Est-ce que d'un serment un parjure délie?
Et pour être oubliée, est-ce que l'on oublie?
S'il s'en allait, sur lui, je fermerais mon cœur.
On n'aime qu'une fois, n'est-il pas vrai, ma sœur?
Un autre me dirait ce qu'il m'a dit! Oh! frère,
Cela me fait rougir.

HÉLÈNE, bas à Jean.

Monsieur, faites-la taire.

BLANCHE.

Pourquoi me taquiner d'ailleurs comme cela?
Méchant! lorsque tu sais...

Courant à la fenêtre.

Et tiens! tiens! le voilà!

JEAN.

Lui!

BLANCHE.

Ma peur me reprend.

JEAN.

Sais-tu ce qu'il faut faire?

BLANCHE.

Vous laisser tous les deux causer de cette affaire.
Tu vois comme je cours au devant de tes vœux!

JEAN, avec émotion.

Chère enfant! tu seras heureuse... Je le veux!

BLANCHE.

Oh! je ne crains que moi. Viens, Hélène... Oh! madame,
Je t'ai dit : *tu*... mais bah! Je suis presque une femme...
Tu veux bien? Je l'entends... Sauvons-nous toutes deux,
Nous parlerons de lui, non, nous parlerons d'eux.
La sournoise! Voyez quel silence elle garde
Sur son bonheur, tandis que moi je le bavarde...

Avec dépit.

Et penser que je parle et tant! tant que cela!
Et que je n'ose plus souffler dès qu'il est là,
Même l'appeler Paul tout court, je perds la tête...
Mais quel malheur! il croit que je suis une bête...

Elle envoie un baiser à Jean du bout des doigts.

Tiens, dis-lui ça! C'est lui, ma chère, sauvons-nous!

Elle se sauve par la gauche, Hélène la suit.

SCÈNE IV.

JEAN, puis PAUL.

JEAN, regarde Blanche sortir, reste un instant accablé, puis résolûment.

Oh! oui, va! tu seras heureuse!

Gaiement à Paul, qui entre.

Enfin! c'est vous!
Cher comte, savez-vous que vous devenez rare?
D'ordinaire, un futur est de lui moins avare.
Vous êtes allé voir un parent?

PAUL, un peu embarrassé.

En effet.

JEAN.

Coureur! Ce n'est pas moi que vous cherchiez?

PAUL.

Si fait.

JEAN.

Ah! Vous avez alors quelque chose à me dire?

PAUL.

Oui, monsieur.

JEAN.

Moi de même, et j'allais vous l'écrire,
Et comme votre but à coup sûr est le mien,
Cela nous rend facile et simple l'entretien;
Entre gens comme nous, d'ailleurs, contrats et clause...

PAUL.

Pardon, je ne viens pas, monsieur, pour cette cause,
Je ne suis ni de cœur ni de bourse indigent
Au point d'avoir ce soin des choses de l'argent.

JEAN.

Mon Dieu! si le sujet vous est désagréable...
Quoiqu'il eût mieux valu peut-être au préalable...
Enfin, laissons cela, l'argent aura son tour.
Alors nous n'avons plus qu'à fixer votre jour?

PAUL.

Je vous demanderai, monsieur, d'attendre encore.

JEAN.

Ah!... Bien longtemps?

PAUL.

Mais non... peut-être... Je l'ignore.

JEAN.

Attendre! en ce moment? C'est étrange... Et pourquoi?

PAUL.

Si je le fais, monsieur, croyez que je le doi.

JEAN.

Ah! çà, voyons, parlez, dites-moi tout, j'écoute.

Gaiement.

Vous me faites trembler, savez-vous bien.

Après un silence.

Sans doute,

Il faut qu'elle soit grave, il le faut, la raison
Qui cause ce retard à notre liaison.

PAUL.

Si tant est qu'elle soit.

JEAN.

Et quelle serait-elle?

PAUL.

Oh! monsieur, toute intime et toute personnelle.

JEAN.

Vous ne me croyez pas plus que vous indigent,
Ni soigneux plus que vous des choses de l'argent,
Cela ne touche en rien, n'est-ce pas, la fortune?

PAUL.

En rien.

JEAN.

Alors... pardon, si je vous importune,

Mais vous conviendrez bien que cet... ajournement
A lieu de provoquer au moins l'étonnement...
Vous aimez toujours Blanche, est-il pas vrai?

PAUL.

Je l'aime
Autant que je l'aimais et plus encore même.

JEAN.

Qui nous empêche alors de fixer notre jour?

PAUL.

J'aime Blanche, il est vrai, monsieur, et d'un amour
Que mon cœur rend bien fort, mais aussi que mon âge
A cette honnêteté de vouloir rendre sage,
Et plus encor qu'au mien je songe à son bonheur.

JEAN.

Mais s'il ne s'agit pas d'argent, c'est donc d'honneur?

PAUL.

Vous me pressez, monsieur, d'une façon trop dure;
J'ai parlé d'un délai, mais non d'une rupture,
D'un délai seulement, encore est-il douteux.

JEAN.

Oh! n'équivoquons pas, cher comte, tous les deux.
Il s'agit de l'honneur?

PAUL.

Monsieur, je vous supplie...

JEAN.

Vous ne voulez donc pas dire ce qui vous lie?

PAUL.

Je l'ai dit : l'avenir de son bonheur, du mien.

JEAN.

Mais enfin vous savez quelque chose?

PAUL.

Oh! non, rien!

JEAN.

Alors tout cela vaut sans doute qu'on en rie.
Pourtant expliquez-vous...

PAUL.

Monsieur!

JEAN.

Je vous en prie.

PAUL.

Je vous jure, monsieur, que vous m'embarrassez.
Comment vous dire à vous... ce qu'enfin je ne sais?...
J'ai rêvé la famille à ce point pure et sainte
Que ma dévotion n'y peut souffrir d'atteinte,
Le fanatique a des visions et croit voir;
Quoi qu'il en soit d'ailleurs, je tiens pour un devoir
De dégager toujours la loyauté d'un doute
Dont la foi souffre et que la prudence redoute,
Si mensonger qu'il soit, comme une vérité.
L'amour vit de franchise et l'honneur de clarté.
Lorsque bonheur et nom sont communs, il importe,
Pour ce bonheur qu'on rêve et pour ce nom qu'on porte,
De ne point du passé compliquer l'avenir...
Je ne sais quels propos je viens là vous tenir,
Vous ne m'entendez pas?

JEAN.

Mais faites-vous entendre.

PAUL.

Puisqu'il le faut, je vais parler sans plus attendre.
Et tenez! rien qu'un mot, répondez à ceci :
Quand je vous demandai d'épouser Blanche, ici,
Vous m'avez dit : vous le pouvez?

JEAN.

Eh bien... j'ignore...

PAUL.

Eh! bien, répétez-moi que je le puis encore.

JEAN.

Encore?

PAUL.

Et qu'aujourd'hui pas plus qu'à ce moment,
Mon amour n'a sujet d'hésiter... justement;
Qu'enfin notre avenir n'a pas une menace.

Jean fait un mouvement.

Monsieur! voyons! monsieur, c'est vrai, je suis tenace
A mon tour, mais il faut que vous me pardonniez...
Non! non! Je ne veux pas que vous me compreniez!
Mais que votre indulgence ou votre orgueil oublie
Mes hésitations, mon trouble, ma folie;
Ce que j'attends de vous, je l'avouerai bien bas,
Je reviens pour l'entendre!... oh! non, ne cherchez pas!
Dites-moi seulement, vous savez, l'homme est lâche,
Qu'un obstacle jamais n'entravera ma tâche
Dans l'avenir!

JEAN.

Comment?... et pour quelle raison?

PAUL.

Et que je puis sans crainte entrer dans la maison...
Dites oui seulement... n'y voyez pas d'injure.

JEAN.

Que... je vous dise... mais...

Blanche paraît au fond.

Elle!

Il va à elle et la prend dans ses bras.

Je vous le jure!

PAUL, *avec effusion.*

Merci! je suis heureux! merci!

JEAN, *bas à Blanche, et très-ému.*

Tu m'aimes bien

Toi?

BLANCHE.

Mais tu pleures, Jean?

JEAN.

Non, tais-toi, ne dis rien!

SCÈNE V.

PAUL, JEAN, BLANCHE, *puis* HÉLÈNE

PAUL, *à Blanche.*

Blanche, depuis trois jours mon absence m'accuse :
Si vague qu'elle soit, j'ai pourtant une excuse,
L'avenir qu'il fallait, avant tout, dégager

De toute ombre; de tout hasard, de tout danger,
Car enfin être époux, c'est avoir charge d'âme...
Blanche, quand voulez-vous que je dise : ma femme?

BLANCHE.

Monsieur Paul.

Bas à Jean.

Tu vois bien, j'étais sûre de lui.

PAUL.

Oh! je suis si joyeux, chère enfant, aujourd'hui!...
Si vous saviez... Mais c'est fini!... bientôt j'espère
Vous porterez mon nom, c'est celui de ma mère,
Et comme il siéra bien à votre pureté,
Ce nom qui, je le dis, non sans une fierté
Au temps où nous vivons peut-être surannée,
Compte l'honneur par siècle et non pas par année.

JEAN, montrant Blanche.

Il est en bonnes mains, cher comte.

PAUL, lui serrant les mains avec effusion.

Oh! je le sais.

Se tournant vers Hélène, qu'il voit en ce moment.

Et vous, madame, et vous, comment vous dire assez
Quelle part légitime et toute naturelle
A mon respect pour vous dans mon amour pour elle,
Et l'estime profonde où je me sens de vous?
Oh! laissez-moi le dire, allez, cela m'est doux
Et soulage mon cœur.

HÉLÈNE, bas à Jean.

Oh! monsieur!

JEAN, bas à Hélène.

Prenez garde,
Je vous en prie, on vous écoute, on vous regarde.

PAUL.

Quand l'hommage est trop juste, il est presque insultant.

HÉLÈNE.

Oh! de grâce, monsieur, cela n'en vaut pas tant.

PAUL.

Ne vous offensez pas du droit que je m'arroge,
Ni de l'agression brutale de l'éloge,
Mais j'avais ce besoin, sans avouer pourquoi,
D'affirmer mon respect par cet acte de foi...
Pardonnez-moi.

HÉLÈNE.

Comment!

PAUL.

Oui, cela vous étonne...

Souriant.

Pardonnez-moi, sans plus chercher.

HÉLÈNE.

Je vous pardonne.

PAUL.

Et croyez que je suis, madame, au fond du cœur
Aussi fier de ma femme enfin... que de ma sœur.

HÉLÈNE, bas à Jean.

Oh! devant vous!

SCÈNE VI.

PAUL, JEAN BLANCHE, HÉLÈNE,
MADAME DE RIVE.

MADAME DE RIVE, montrant joyeusement une lettre qu'elle tient à la main.

Enfin!

JEAN, allant au devant d'elle.

Ah! madame de Rive,

A part.

Il était temps!

MADAME DE RIVE, à Hélène.

Tu sais le bonheur qui m'arrive?
J'ai reçu du ministre une lettre. Il paraît
Qu'il m'attend et qu'il veut me parler en secret...
Mon Henri! mon cher fils! On a de ses nouvelles!
Je ne sais depuis quand et je ne sais lesquelles,
Mais enfin on en a! Cela n'est pas douteux...
S'il revenait! Qui sait? Oh! les voir, là, tous deux
Ensemble! tous les deux! Je serais trop contente...
Il revient! n'est-ce pas qu'il revient?

HÉLÈNE.

Mais ma tante...

MADAME DE RIVE, à Jean.

Que croyez-vous?

JEAN, souriant.

Je crois que vous allez rayer
Bien des jours attendus sur son calendrier.

MADAME DE RIVE.

Jean! mon cher Jean!

JEAN.

Et comme il est rare qu'on voie
Une joie arriver seule et sans autre joie,
La vôtre trouvera de l'écho par ici.

MADAME DE RIVE.

Vraiment? Vous avez donc du nouveau, vous aussi?

JEAN.

Tout est dit. Nous fixons le jour du mariage.

MADAME DE RIVE, *allant à Paul.*

Cher monsieur, vous prenez le parti le plus sage.
Voyez-vous, sans vouloir inventer le bonheur,
Confier simplement son amour, son honneur,
A quelque brave enfant, d'âme droite et fervente,
Dont l'ignorance chaste est juste assez savante
Pour connaître — en ce cas, ignorer c'est savoir -
Toutes les probités dont est fait le devoir;
Et s'en aller ainsi par la route suivie,
Le cœur plein, le front haut, triomphant de la vie
Et même de la mort à la fin triomphant
Par l'immortalité charmante de l'enfant,
C'est la vieille façon d'être heureux, la plus neuve,

Lui tendant la main.

Croyez-en une femme, une mère — une veuve.

PAUL.

Je vous crois.

MADAME DE RIVE, désignant Jean et Hélène.

Et d'ailleurs ma preuve est là, tout près,
Et vous n'avez qu'à voir.

HÉLÈNE, à part, s'asseyant avec découragement.

Mais ils le font exprès!

MADAME DE RIVE.

Voilà pour moi l'exemple et pour vous le modèle :
Ils s'aimaient, eux aussi, comme vous et comme elle,
Et si, comme ils le sont, vous voulez être heureux,
Mon sermon n'aura plus qu'un point : faites comme eux.

PAUL.

L'exemple est bon à suivre, on le suivra, madame.

BLANCHE, à Hélène.

Oh! répondez de moi, ma sœur, âme pour âme,
Dites qu'autant du moins qu'il peut être imité
Je suivrai mon modèle avec fidélité.

Elle se laisse glisser à genoux.

Oui, vous serez mon guide, Hélène, chère Hélène,
Chère sœur, votre vie enseignera la mienne,
Comme votre bonheur enseignera le mien.

Hélène renverse sa tête en arrière.

BLANCHE, se relevant effrayée.

Hélène!

PAUL.

Qu'avez-vous?

HÉLÈNE, se redressant avec effort.

Rien! oh! rien! je n'ai rien!

JEAN, allant à elle.

Ah! dame, elle n'est pas encore bien remise.

MADAME DE RIVE, à Paul.

Venez! venez! je vais lui faire une surprise;

A Blanche.

Viens aussi.

A Jean.

Nous allons revenir à l'instant,
Je la guérirai, moi.

PAUL, en s'en allant et à part.

C'est étrange pourtant.

SCÈNE VII.

JEAN, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, se laissant retomber assise, sanglote la tête dans ses mains.

Mon Dieu! mon Dieu!

JEAN, avec douceur.

Madame?

HÉLÈNE, se relevant avec désespoir.

Eh! bien non! je suis lasse
De cette parodie interminable et basse,
De ce masque étouffant, de mon crime impuni,
Je ne pourrai jamais, voyez-vous, c'est fini!

JEAN.

De grâce...

HÉLÈNE.

Ah! par moment il me vient à l'idée
De crier à ces gens dont je suis obsédée :
Je mens! Vous me croyez une femme de bien,
Mais je mens! ma vertu c'est que l'on ne sait rien,
Ma bonne renommée est faite de mystère;
J'ai trahi! j'ai trompé! Je ne veux plus me taire,
Je viens revendiquer la honte qu'on me doit.
Je suis de celles-là que l'on se montre au doigt,
J'ai contre vos mépris le mépris pour défense,
Celui de l'offensé qui vous a tû l'offense
Et qui, je ne sais pas par quel raffinement
D'insoucieux oubli pire qu'un châtiment,
Voulant que, sans honneur, je vécusse honorée
De mon ancien état m'a laissé la livrée!

JEAN.

Pardonnez-moi, pardonnez-leur, mais songez-y,
Ils ne savent rien eux, en vous parlant ainsi;
Et ce n'est plus d'ailleurs de mon sort ni du vôtre,
Ni de vous ni de moi qu'il s'agit — mais d'une autre.

HÉLÈNE.

Ah! tenez! le jour où vous avez tout appris
Il fallait vous venger, mais pas par le mépris,
Il fallait me chasser, me frapper à la face,
Est-ce que je sais moi? me tuer sur la place.
Tout valait mieux, la mort, l'injure, l'abandon,
Que ce dédain muet qui n'est pas le pardon,
Que cette insulte sourde et cette mort intime,
Que d'être ainsi rivée au bagne de l'estime!

JEAN.

Aux autres comme à nous le moins que nous devons.
C'est la dette d'honneur du silence; — payons.

HÉLÈNE.

Alors et désormais ce sera là ma vie !
Et l'on m'estime, et l'on me flatte, et l'on m'envie...
Un avenir sans but, un passé criminel...
Mentir! sourire! Oh! Dieu, ce sourire éternel!

Pleurant.

Je vous jure pourtant, monsieur, qu'au fond de l'âme,
Je suis honnête enfin, malgré tout.

JEAN.

Pauvre femme!

HÉLÈNE.

Non! pas cette douceur! non, pas cette pitié,
Ou bien ne soyez pas pitoyable à moitié
Et laissez-moi partir, au moins.

JEAN.

C'est impossible.

HÉLÈNE.

Vous ne manquerez pas de prétexte plausible,
Mais voyez, j'ai le corps brisé, j'ai le cœur las,
Et je ne peux pas vivre ainsi, je ne peux pas!

JEAN.

De grâce, épargnons-nous cette triste querelle,
Ne vous ai-je pas dit qu'il le fallait pour elle?

HÉLÈNE.

Toujours elle!

JEAN.

Toujours ! Il s'agit bien de nous !
Tout pour elle et toujours pour elle, entendez-vous ?
Ma sœur c'est mon enfant, je l'ai prise à la vie
Et portée en mes bras ignorante et ravie
De mon amour à moi, jusqu'à cet autre amour,
Sans défaillir jamais, sans qu'une larme un jour
Attente à son sourire ! enfin sans qu'elle voie
De combien de douleurs je lui faisais sa joie,
Et c'est mon œuvre à moi ce sourire innocent.
J'offrirais la rançon banale de mon sang,
Si son bonheur avait besoin de ce salaire.
Je lui donne bien plus encore... ma colère,
Et jusqu'à la pudeur de mon affront... Tenez !
Je lui donne bien plus que vous ne lui donnez...
Oh ! mais, épargnez-moi, je vous en prie !

HÉLÈNE.

En somme,
Un jour ou l'autre il me faudra revoir cet homme,
Et je suis votre femme.

JEAN.

Et moi, votre mari,
Je pouvais le tuer, oui ! là... Je l'ai guéri.

HÉLÈNE.

Mentir toujours !

JEAN.

J'ai bien juré ! J'en suis capable,
Et je suis innocent.

HÉLÈNE.

Mais moi, je suis coupable.

JEAN.

Silence! par pitié pour tout le monde! On vient,
Silence!

HÉLÈNE.

Ah! oui, sourire encor.

JEAN.

Je souris bien.

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, JEAN, MADAME DE RIVE, habillée pour sortir; puis BLANCHE, PAUL et RENÉ.

MADAME DE RIVE, toujours joyeuse et affairée.

Vous savez que je pars? Il est trop tard, n'importe!
Le ministre ouvrira plus tôt demain sa porte.
Il semble qu'à Paris je suis plus près de lui!
Mon cher fils! si j'allais l'amener? Aujourd'hui,
En attendant, c'en est un autre que j'amène.

René entre derrière Paul et Blanche.

On fait ce que l'on peut... René! Regarde Hélène :
Le voilà l'exilé! le moribond, tu sais...
Tu ne l'avais pas vu depuis deux ans passés...
N'est-ce pas qu'il a l'air plus sérieux, plus mâle?

BLANCHE, à Paul qui de plus en plus devient attentif à la scène qui va suivre.

Oh! mon Dieu, voyez donc comme ma sœur est pâle.

MADAME DE RIVE, regardant alternativement Hélène et René qui restent l'un devant l'autre les yeux baissés. — Et joyeusement à tous deux.

Eh bien ! qu'ont-ils tous deux ? mais embrassez-vous donc !

HÉLÈNE, avec un geste d'effroi, en se reculant vers son mari.

Non !

JEAN, sous le regard de Paul, saisissant sa main et l'arrêtant.

C'est juste ! Embrassez votre cousin.

René marche vers Hélène. Elle reçoit son baiser à moitié défaillante.

RENÉ, bas.

Pardon.

Hélène s'affaisse sur elle-même.

BLANCHE, courant à elle.

Hélène ! Hélène !

Madame de Rive s'approche aussi d'Hélène avec inquiétude.

JEAN, couvrant cette scène et légèrement à Paul.

Enfin, cher comte, en votre idée,
L'heure du mariage est-elle décidée ?
Tout réfléchi, quel jour fixez-vous ?

PAUL, qui a tout vu, après un silence, le saluant.

J'écrirai.

Il sort.

JEAN, le regardant sortir et avec angoisse.

Il part...

Il va vers René, et d'une voix basse et vibrante.

Oh ! maintenant, monsieur, je vous tuerai.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, BLANCHE.

HÉLÈNE, écrit activement. Au moment où la porte s'ouvre, elle cache ses papiers, puis se retourne, aperçoit Blanche et se remettant à écrire.

Ah! c'est toi, mon enfant. Viens, viens!

BLANCHE, descendant en scène.

Enfin, Hélène,
Vous permettez qu'on entre?

HÉLÈNE, toujours écrivant.

Oui...

BLANCHE.

Ce n'est pas sans peine.
Votre faiblesse hier m'avait fait une peur...
Mais encore aujourd'hui, mon Dieu, cette pâleur,
Ces mains froides, ces yeux brillants... ma sœur chérie,
De ce mal éternel quand serez-vous guérie?

HÉLÈNE.

Oh! bientôt, va, bientôt.

BLANCHE.

Enfin quel est son nom
A ce mal? Quel est-il? On peut le dire?

HÉLÈNE, s'arrêtant.

Non!
Tu n'y comprendrais rien quand je pourrais le dire...
Mais, tu vois, j'écrivais, laisse-moi donc écrire.

BLANCHE.

Oui, si vous me laissez parler, en écrivant...

HÉLÈNE.

Ce que je fais, d'ailleurs, c'est pour toi, mon enfant,
Pour ton bonheur, celui de tous, oui, ma mignonne.

BLANCHE, ingénument.

Eh! qui donc le menace?

HÉLÈNE, se remettant à écrire.

Au fait, non, rien, personne.

BLANCHE.

Votre tante n'est pas encore de retour.
Depuis hier matin cela fait plus d'un jour...
Comment n'est-elle pas rentrée à Bellevue?
Si tard! c'est singulier! ah! si vous l'aviez vue
La pauvre femme! Ouvrir cette lettre... Et ce cri?...
C'est du ministre enfin!... mon Henri!... Son Henri!...
Que peut-on bien lui dire à votre avis, Hélène?
Que son fils est, voyons, décoré, capitaine?
Qu'il arrive peut-être? hein! quelle joie!

Elle va à la fenêtre.

HÉLÈNE, la regardant aller.

Ainsi,
De tout ce qui s'agite obscurément ici,
Ce fils et cette mère et sa trop longue absence,
Voilà ce que tu vois seulement, innocence!...

Se levant.

Il a raison... heureuse, il faut que tu le sois!

BLANCHE.

Mais je ne comprends pas, mais encore une fois,
Je le suis! Allez-vous douter comme mon frère?

Souriant.

Est-ce toujours l'argent? En ce cas, au contraire,
Qu'ai-je à craindre de vous? Qu'ai-je à craindre de lui?

HÉLÈNE, lui tendant un papier.

Tiens! tu lui donneras cette lettre aujourd'hui.

BLANCHE.

A monsieur...

Se reprenant.

Non! à Paul?

HÉLÈNE.

Il est loyal, il t'aime,
Il verra... promets-moi de la porter toi-même.

BLANCHE.

Il va venir.

HÉLÈNE.

Qui sait?

BLANCHE.

Comment, qui sait? Pourquoi?

HÉLÈNE.

Porte-la-lui, s'il ne vient pas, promets-le-moi.

BLANCHE.

Certes, je le ferais, dans ce cas, quoi que... dame...
Il est vrai qu'à présent je suis comme sa femme,
Mais je voudrais savoir...

HÉLÈNE.

Ne me demande rien,
Sois sans crainte, et quoi qu'il arrive, dis-toi bien,
Alors que tu vivras, calme, heureuse, estimée,
Qu'une autre l'a voulu qui t'a beaucoup aimée.

BLANCHE, étonnée *.

» Pourquoi me parlez-vous ainsi?

HÉLÈNE.

C'est que, vois-tu,
» On est fier du bonheur comme d'une vertu;
» Ce n'est qu'une richesse, une richesse immense
» Et qui doit pour aumône au malheur, sa clémence.
» Sois clémente et, d'en haut, songe à ceux qui d'en bas
» Aspirent à l'espoir et ne l'atteignent pas,
» Jamais! Tu ne sais pas, toi, mais plus d'une pleure
» Pour qui l'irréparable a surgi dans une heure...
» N'est-il pas vrai que c'est tout de même effrayant?
» C'est que toutes n'ont pas dans leur passé riant

* Vers supprimés à la représentation.

» L'amour qui, du berceau, pas à pas t'a suivie,
» L'irremplaçable amour qui sauve de la vie
» Et de l'inconscience écarte le hasard...
» Dis-toi bien tout cela, pas maintenant, plus tard,
» Et songe avec douceur à cette sœur aînée
» Qu'un jour peut te reprendre et qu'un jour t'a donnée.

BLANCHE.

Ce que vous dites là ressemble à des adieux...
Vous sentez-vous plus mal?

HÉLÈNE.

Non, au contraire, mieux.

BLANCHE.

Mais qu'allez-vous donc faire enfin et quelle cause?...

HÉLÈNE.

Moi! ce que je vais faire? Oh! mon Dieu, peu de chose,
Un obstacle que je supprime! voilà tout.

Violemment elle l'attire à elle et elle l'embrasse.

BLANCHE.

Ma sœur!

HÉLÈNE.

Et maintenant, allons!... allons! surtout
Pense à la lettre et puis, plus tard... tu sais, pardonne,
La lettre, donne-lui la lettre!

Elle rentre dans sa chambre.

BLANCHE, *étonnée.*

Hélène!...

SCÈNE II.

BLANCHE, JEAN.

JEAN, qui est entré aux derniers mots de la scène, allant vers sa sœur et tendant la main.

Donne!

BLANCHE.

Ah! Jean, tu ne sais pas?

JEAN.

Si, je sais... donne-la.

BLANCHE.

Mais c'est pour monsieur Paul,... pour Paul.

JEAN.

Je sais cela.

Lui prenant la lettre des mains.

Donne, te dis-je.

Il lit.

BLANCHE.

Alors, tu vas pouvoir m'apprendre
D'où lui vient cet émoi que je ne puis comprendre.

JEAN, froissant la lettre.

Ah! malheureuse!

BLANCHE.

Jean! quoi donc?

JEAN.

Rassure-toi,

Rien ! ce n'est rien que je ne sache, laisse-moi.

Il la pousse doucement vers la porte.

BLANCHE.

Alors, tu ne vois là rien à craindre pour elle?

JEAN.

Pour elle, non, oh ! non.

BLANCHE.

Ah ! je l'échappe belle !
C'est égal, je ne sais ce qui se passe ici,
Mais cela me fait peur... Jusqu'à sa tante aussi
Qui n'est pas revenue ! Est-ce étrange?

JEAN.

Sans doute...
Mais laisse-moi.

BLANCHE.

Je vais l'attendre sur la route.

JEAN.

Oui, va !

BLANCHE, *allant vers la porte.*

Dès son retour, je reviens...

JEAN, *toujours la poussant doucement.*

C'est cela.

Blanche sort. Jean après réflexion se dirige vers la chambre d'Hélène. A ce moment entre René. Jean s'arrête.

SCÈNE III.

JEAN, RENÉ.

JEAN.

Vous! monsieur.

RENÉ.

Vous m'avez demandé... Me voilà.

JEAN, après un silence.

Vous me pardonnerez, monsieur, mais les plus fermes
En de certains moments ont à chercher leurs termes...
Voici : Vous partirez ce soir ou bien demain.
J'y compte cette fois. Vous prendrez le chemin
De votre poste où vous direz qu'on vous rappelle,
Quant à moi, je prendrai l'autre route que celle
Que vous prenez, pour vous rejoindre — où? C'est puéril,
En Suisse... Où vous voudrez... Berne vous convient-il?

René s'incline.

Huit jours vous laissent-ils une assez grande marge?

Même jeu.

A Berne dans huit jours,... la suite, je m'en charge.

Silence.

Eh! bien... c'est tout.

RENÉ.

Monsieur, j'aurais voulu du moins,
Puisque je peux enfin vous parler sans témoins,
Je voudrais... Ah! tenez, la faute est implacable!
Je vous jure pourtant que je suis seul coupable,
Ma situation est atroce.

JEAN.

Là-bas,
Pour qu'inutilement nous ne nous cherchions pas,
Je vous ferai savoir à la poste où je reste;
Vous ferez comme moi, n'est-ce pas? Quant au reste,
La Suisse étant un sol propice aux accidents,
J'agirai pour qu'on n'ait rien à voir là-dedans.

RENÉ.

Monsieur, pour elle enfin, que mon silence accuse,
Que ma faute punit, écoutez mon excuse,
Laissez parler au moins ma probité.

JEAN.

Vraiment!

RENÉ.

Oh! dites-le, ce mot résonne étrangement,
Dites! Votre colère, allez, n'a pas d'injure
A la hauteur de mon remords, je vous le jure.

JEAN.

Le remords du présent, monsieur, ou du passé?

RENÉ.

Mais...

JEAN.

Vous aviez été son amant, je le sais!

RENÉ, *atterré.*

Vous!

JEAN.

Je le sais!

Silence.

Eh bien, cela doit vous suffire,
Et votre probité n'a plus rien à me dire?

RENÉ, s'inclinant.

Rien, sinon que ma vie est à vous.

JEAN.

En ceci,
Vous parlez justement et je l'entends ainsi!

RENÉ.

Mais si vous savez tout, alors, votre justice
Sait qu'elle est ma victime et non pas ma complice,
» Non, oh! non, même pas dans le passé! Jamais! *
» Ne la punissez pas de ma faute, elle, oh! mais
» De tous les châtiments ce serait là le pire.
» Cette faute, monsieur, elle a dû vous le dire,
» N'affirme que ma ruse et mon indignité,
» Dans son âme du moins et dans sa volonté,
» Et malgré tout, je n'en sais pas qui soit plus pure,
» Plus digne de respect! Oh! je vous en conjure,
Épargnez-la, monsieur.

JEAN.

En vérité, je croi
Que vous la défendez, vous! vous! et contre moi!
Je vous sais gré d'ouvrir à mon cœur ce refuge,
Mais moi je ne suis pas un rival, mais un juge.
Chez vous, chez votre mère, un jour, il est entré
Une orpheline et pauvre, un être enfin sacré
A qui l'honnêteté de tout homme était due;
Mais vous l'avez séduite, et trahie et perdue.
L'enfant est devenue une épouse... Alors vous,
Vous êtes revenu : cela vous semblait doux,

* Vers supprimés à la représentation.

A vous son protecteur, et son frère, et son hôte,
De rajeunir encor par le crime la faute!
Tout cela serait peu, n'est-ce pas? mais... voilà!
C'est qu'une autre, innocente, est prise en tout cela
Par ce passé honteux dont elle est solidaire...
Et je ne parle pas de moi, c'est secondaire,
Mais vous êtes l'écueil pour elle et le danger,
Je croyais autrement pouvoir l'en dégager,
Mais comme il me paraît qu'en vain je m'évertue,
Alors vous comprenez... il faut que je vous tue!

RENÉ.

Je ne défendrai pas ma vie.

JEAN.

A votre gré.
Que vous la défendiez ou non, je vous tûrai!...
J'ai bon droit et ce qui vaut mieux, j'ai la main sûre,
Et si vous l'ignorez, c'est moi qui vous l'assure;
Je vous demanderai la grâce seulement
De garder le secret inviolablement!
Et non pas seulement dans le présent, mais même
Dans l'avenir, pour ceux que chacun de nous aime,
Pour ma sœur comme pour votre mère... Tant pis!
Après tout, c'est mon droit, c'est mon devoir, je dis,
Vous n'avez pas été l'amant pour cette femme,
Mais le voleur! voleur de plaisir! ah! l'infâme!
C'est qu'il la défendait! et n'avait pas compris
Sur qui tombait ma haine et sur qui mon mépris!
Je vous hais! Que m'importe à moi que l'on vous pleure?
Vous êtes mon rival... je mentais tout à l'heure.

Oui, le rival! l'amant! l'homme... enfin l'homme, oh! vrai,
Je te tûrai! je te tûrai! je te tûrai!

SCÈNE IV.

JEAN, RENÉ, BLANCHE, entrant, tout en larmes; puis MADAME DE RIVE.

BLANCHE, se jetant dans les bras de son frère.

Jean! ah! Jean!

JEAN.

Qu'as-tu donc? Tu pleures?

BLANCHE.

Ah! mon frère!

Se tournant vers René.

Du courage, monsieur.

RENÉ.

Mais...

BLANCHE.

Voilà votre mère.
Si vous saviez, mon Dieu!

JEAN.

Qu'est-il arrivé? Quoi?
Enfin, parle? Pourquoi pleures-tu, dis, pourquoi?

BLANCHE.

Pauvre femme! Tu sais comme elle était partie,
Joyeuse, sans connaître et sans être avertie...
Son fils Henri!... Tu vois que je n'avais pas tort
De craindre...

JEAN.

Eh! bien, son fils, quoi?

BLANCHE, lui montrant madame de Rive,

Regarde.

MADAME DE RIVE, entre silencieusement. Elle va s'asseoir sans voir personne et sans dire mot, puis après un moment, relevant la tête, et comme à elle-même.

Il est mort!

RENÉ.

Ma mère!

MADAME DE RIVE, le regardant, puis regardant Jean vaguement.

A deux ans près, il était de son âge.
Vous l'avez vu, je crois, à votre mariage,
Ce grand brun qui riait si haut... Eh! bien, c'est lui...
Il est mort! oui, je viens de l'apprendre aujourd'hui —
Ce matin... De la fièvre... Il revenait... En route...
Il paraît que c'est sûr, et qu'on n'a pas de doute...
J'ai soif!

BLANCHE, lui verse un verre d'eau et le lui tendant.

Tenez, madame.

MADAME DE RIVE, le prenant.

Oui, mon enfant, merci.

Elle boit.

Le ministre a du reste été très-bon... Ainsi
Il m'a dit que c'était un grand malheur; qu'en somme,
Ses chefs, lui, le premier, regrettaient ce jeune homme,
Que de pareils regrets n'étaient pas superflus,
Pour me... pour adoucir... enfin, je ne sais plus...
Très-bon...

BLANCHE.

Si vous pouviez pleurer!

MADAME DE RIVE.

Tu te rappelles
Que je m'inquiétais de manquer de nouvelles,
Jean me rassurait, lui, vous me rassuriez tous...
Et j'allais le chercher... Vous en souvenez-vous?
J'allais le chercher.

JEAN.

Oui, la souffrance est profonde
De perdre ceux sur qui tout notre amour se fonde.
Je ne sais qu'un malheur pire que ce malheur,
C'est de les perdre, mais vivants, quand la douleur
Rougit d'eux et n'a pas même ces tristes charmes
De les pleurer tout haut et d'avouer ses larmes.

MADAME DE RIVE, continuant sans entendre.

Oui, c'est sûr de la fièvre, en mer... On m'a remis
Ce qu'ont trouvé sur lui les marins, ses amis,
Ce qu'on leur ôte avant qu'on les ensevelisse...
Dieu l'a voulu, que sa volonté s'accomplisse!...

Elle tire un cahier de sa poche.

Je me trompe... cela c'est son calendrier.
Vous savez... tous ces jours que je devais rayer!
Et maintenant...

Elle tire un petit paquet qu'elle défait, et dont elle tire les objets à mesure qu'elle les nomme.

Voilà!... vous voyez... c'est modeste!
Avec ces vêtements, c'est tout ce qui m'en reste;
Une bague... sa montre arrêtée, on m'a dit,
A l'heure où... vous savez... à l'heure enfin... Midi!
Sa croix... Il n'avait pas pu la porter encore.

On l'avait décoré la veille... On les décore,
Et l'on prédit qu'ils ont... un très-bel avenir...
Sa médaille d'argent... Je l'avais fait bénir
Pour lui porter bonheur... Oh! c'était infaillible!

Montrant une épaisse boucle de cheveux noirs.

Et ses cheveux!

Elle éclate en sanglots.

Mon Dieu! mais ce n'est pas possible,
Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai! Non!

BLANCHE.

Par pitié
Pour vous-même, madame, et pour notre amitié,
Apaisez-vous, voyons, madame, chère dame.

MADAME DE RIVE.

Eh bien, Jean?

JEAN.

Je vous plains, et du fond de mon âme.
Goûtez au moins la joie amère de savoir...
Qu'il est mort lui, dans son honneur, dans son devoir.

MADAME DE RIVE.

Et que m'importe à moi, s'il est mort tout de même!
Est-ce que c'est en eux leur honneur que l'on aime?
Qu'on les ait avilis, qu'on les ait odieux,
Mais qu'on les ait! d'ailleurs, on les en aime mieux...
Malheureuse!

BLANCHE.

Voyons!...

MADAME DE RIVE.

Alors, il faut le croire,
C'est fini, je n'ai plus de lui que sa mémoire.

BLANCHE.

Madame ..

MADAME DE RIVE.

A vingt-cinq ans! c'est aussi trop amer!
Et puis... Mais pensez donc, on les jette à la mer,
C'est horrible!

Elle se cache la tête dans les mains et pleure, puis s'essuyant les yeux et tout en pleurant :

Une fois... il était bien malade,
Cher petit, mais toujours caressant, pas maussade,
Il me disait tout bas, saus cesse, nuit et jour :
» Je ne mourrai pas, dis, maman? — Non, mon amour,
» Non, tu ne mourras pas, va, je suis là, je veille,
» Qui me soignerait donc, moi, quand je serai vieille?
» Et d'ailleurs, le bon Dieu ne veut pas, il est bon!... »
Et je l'avais guéri... Non! oh! voyez-vous, non!
Pendant vingt ans on souffre, on saigne, on s'habitue
A les aimer, et puis après on vous les tue!...
Oh! non, on les revoit, ce n'est pas un adieu,
Ou bien alors la mort est le crime de Dieu!...
Et l'espérance un leurre atroce, indigne même!

BLANCHE.

Oui, vous le reverrez, on revoit ceux qu'on aime,
Oui, tous nos biens-aimés se retrouvent là-haut.

MADAME DE RIVE.

Ah! que je le retrouve et que ce soit bientôt,
C'est tout ce que je veux de la bonté céleste!

BLANCHE.

Vous ne pensez donc plus à celui qui vous reste?

JEAN, bas à sa sœur.

Blanche !

BLANCHE.

A cet autre fils.

JEAN, de même.

Tais-toi ! mais tais-toi donc !

MADAME DE RIVE, tendant les bras à son fils et l'étreignant frénétiquement.

Mon René ! mon enfant ! C'est vrai ! mon Dieu ! Pardon !
Oui, vous êtes clément, oui, ma foi reste vive,
Puisque je l'ai ! puisque vous permettez qu'il vive !

RENÉ.

Oh ! ma mère !

MADAME DE RIVE.

A présent, vois-tu, je me souviens.
C'est toi que je cherchais, c'est pour toi que je viens...
Emmène-moi.

JEAN.

Comment ?

MADAME DE RIVE.

Il doit cette semaine
Quitter la France pour son poste ; qu'il m'emmène.
Je veux partir.

JEAN.

Partir !

MADAME DE RIVE.

C'est donc bien étonnant ?
Croyez-vous que je vais le quitter maintenant ?

Il s'en va, je le suis et sa place est ma place...
Mais que voulez-vous donc à présent que je fasse?
Je n'attends plus personne... A quoi bon demeurer,
Puisque je n'ai pas même une tombe où pleurer?
Nous rentrons à Paris... Cette lugubre affaire
Nous impose là-bas des démarches à faire,
Et puis nous partirons... Tu ne me verras plus...
Mes vœux pour ton bonheur sont d'ailleurs superflus.
Chère enfant, à ton âge, il vient sans qu'on y veille...
Le bonheur, il paraît, n'aime pas qu'on soit vieille.
Mon fils!

BLANCHE.

Ah! pauvre femme!

MADAME DE RIVE.

Adieu, Jean! vous aussi,
Vous ne me verrez plus. Adieu donc et merci,
Puisque c'est grâce à vous que je suis encor mère.
Grâce à vos soins pour lui, grâce à vos soins de frère,
S'il m'en reste encore un, je vous dois celui-là...
Un peu plus... comme l'autre... Il m'eût manqué cela!
Tous deux!... Oh! non, l'épreuve aurait été trop forte,
Et je n'en aurais pas souffert, j'en serais morte!

JEAN.

Madame!...

MADAME DE RIVE.

Quoique faible, il peut bien voyager,
N'est-ce pas? Et le mal n'offre plus de danger?
Dites, il peut partir et partir tout de suite?
Cet accident affreux n'aura pas d'autre suite?

Vous ne répondez pas? vous détournez les yeux?
Ce n'est donc pas la fin? Il ne va donc pas mieux?
Souvent d'un mal plus fort une chute est suivie.
Ah! s'il me faut encor trembler pour cette vie!
Oh! mais je vous en prie! oh! mais répondez donc,
ean! jurez-moi que rien ne le menace?

JEAN, après un silence.

Non.

MADAME DE RIVE.

Je peux l'emmener?

JEAN.

Oui.

MADAME DE RIVE.

Ce n'est pas une feinte?
Je peux partir sans crainte, hein, c'est bien vrai?

JEAN.

Sans crainte.

Madame de Rive se jette à son cou avec effusion. Il essaye de se dégager.

Madame!

MADAME DE RIVE.

Ah! voyez-vous, moi, je n'ai plus que lui.
Allons!

Regardant René.

Hier aussi, je partais... Aujourd'hui,
Des deux chères moitiés dont j'avais fait mon âme,
Voilà tout. Allons, viens!

BLANCHE, l'accompagnant.

Je vous suis, chère dame.

Blanche et madame de Rive sortent.

RENÉ, les suit jusqu'à la porte, puis revenant sur ses pas et bas à Jean qui reste absorbé.

A Berne, dans huit jours, monsieur.

JEAN, avec éclat.

Allez-vous-en,
Vous! Est-ce que je peux vous tuer à présent?...

Il se laisse tomber sur un siége, la tête dans ses mains.

RENÉ, après un silence, s'inclinant.

Je n'en suis pas moins mort pour vous, je vous le jure.

Il sort.

SCÈNE V.

JEAN, HÉLÈNE.

JEAN, après la sortie de René, se relève vivement, fait quelques pas comme pour le suivre, puis revenant.

Non!

Découragé.

Ainsi tout m'échappe! Et nous gardons l'injure
Et sa haine éternelle et sa honte pour nous...
Ah! misérable femme!

Hélène sort de sa chambre et se dirige rapidement vers le fond. Elle est habillée pour un départ.

Elle!

Lui barrant le chemin.

Où donc allez-vous?

HÉLÈNE, surprise.

Monsieur!

JEAN.

Où donc?

HÉLÈNE.

Monsieur!

JEAN.

Où donc?

HÉLÈNE, résolûment.

Que vous importe!

JEAN.

Et moi, je vous défends de passer cette porte.
Mais répondez! Où donc alliez-vous de ce pas?

HÉLÈNE.

Où j'allais? Vous voulez savoir?...

JEAN.

Ne mentez pas!

HÉLÈNE.

Où j'allais?

JEAN, lui tendant la lettre qu'il a prise à Blanche.

Croyez-vous d'ailleurs que je l'ignore?
Tenez! Épargnez-vous de me mentir encore.

HÉLÈNE, lui rendant la lettre et froidement.

Eh bien?

JEAN.

Vous écriviez à Paul de revenir,
Que vous alliez, pour lui, libérer l'avenir.

C'était lui dénoncer un secret que peut-être
Il ne peut pas... qui sait? il ne veut pas connaître.
Vous nous perdiez!... Qu'importe! il s'agit bien de nous,
Mais ce que vous vouliez, je le sais!...

HÉLÈNE.

Croyez-vous?

JEAN.

Si je le crois... Parbleu! c'est facile à comprendre :
Votre tâche est trop lourde; au lieu de l'entreprendre,
Votre âme à ce devoir ne peut s'habituer,
Et vous voulez partir!

HÉLÈNE.

Non, je veux me tuer!

JEAN.

Hélène!

HÉLÈNE.

Ah! j'en ai trop! Et lasse de la lutte,
Moi je me juge et me condamne et m'exécute.

JEAN.

Vous n'avez pas ce droit!

HÉLÈNE.

Et qui me le défend?
Ai-je un père, une mère, un époux, un enfant?
Mais je n'ai même plus de parents; que m'importe!

JEAN.

Vous savez...

HÉLÈNE.

J'étais là, derrière cette porte,
Tout à l'heure, écoutant, n'osant, le cœur brisé,

Recueillir son adieu, non! je n'ai pas osé!...
Ainsi ..

Elle fait un pas vers la porte.

JEAN, se jetant au-devant d'elle.

Je vous défends!

HÉLÈNE.

D'abréger l'agonie?
C'est vous qui n'avez pas ce droit-là, je le nie.

JEAN.

Eh bien! cela c'est mal! oh! c'est mal! Qu'ai-je fait?
Que me reprochez-vous? qu'ai-je dit?

HÉLÈNE.

En effet,
Vous avez le silence implacable et docile,
Votre dédain pour moi vous le rend bien facile...
Vous ne souffrez pas, vous!

JEAN.

Moi! je ne souffre pas!
Le plus désespéré de nous deux, le plus las,
Et de nous deux ayant le plus le droit de l'être,
C'est elle! vous verrez que c'est elle peut-être!
Tenez! Je serai bon pour vous... Restons-en là!...

HÉLÈNE, agressive.

Non! non! insultez-moi! Non! j'aime mieux cela!

JEAN, essayant de se contenir.

Je ne dis rien, je suis clément, je veux me taire,
Je trouve que c'est mieux, je crois que le mystère

Est mon dernier respect et son dernier orgueil...
Et c'est elle qui vient insulter à mon deuil,
Elle qui se révolte et parle de souffrance!

S'animant.

Donc, je n'ai pas souffert, moi? Dans mon espérance,
Dans celle de l'enfant que je dois protéger,
Dans mon honneur saignant que je ne puis venger,
Dans l'effort incessant dont j'ai fait mon silence,
Dans ma pitié pour vous, cette autre violence!
Et je n'ai pas souffert! Vraiment c'est inouï!...
Mais j'ai souffert jusque dans votre honte!...

HÉLÈNE, appuyant.

Oui! oui!

JEAN, s'animant de plus en plus.

Savez-vous seulement, vous que je vois courbée,
Là! de quelle hauteur mon estime est tombée?
Et ce que vous étiez pour moi, le savez-vous?
Ce n'était même pas l'épouse pour l'époux,
Mais la mère, et l'amante, et l'amie, et la femme,
Tout! vous aviez bien plus que mon amour, mon âme!
Et vous aviez bien mieux que mon respect : ma foi!

HÉLÈNE, appuyant toujours.

Bien! c'est cela! c'est bien! frappez-moi! frappez-moi!

JEAN, avec toujours plus de force.

On est pauvre, on est seul. Des bonheurs de la vie
On n'a que ce qu'on rêve ou ce que l'on envie,
Et le plus ardemment et chastement rêvé
C'est l'amour de l'épouse. Il n'est si dépravé
Qui ne trouve un restant de candeur et d'estime

Pour l'enfant qui sera la femme... légitime ;
On peut douter de tout hormis de celle-là.
Un jour le cœur s'arrête et nous dit : la voilà!
C'est elle! c'est l'élue! elle t'aime, elle est pure,
Et sa pudeur l'affirme et sa bouche le jure!...
Eh bien, ce n'est pas vrai! son amour, son serment,
Sa pudeur, et son corps et son âme, tout ment!
Pour tous elle est la même, aussi chaste, aussi belle,
C'est elle, n'est-ce pas? Eh bien, ce n'est pas elle!
Non! quelque chose est là d'horrible entre elle et toi,
D'inconnu que l'on sait, d'invisible qu'on voit,
Qui n'est plus et qui vit, et qui la déshonore,
Et qui la souille!

HÉLÈNE.

Encore!

JEAN, même jeu.

Et l'avilit!

HÉLÈNE.

Encore!!!

JEAN, même jeu.

Oui, l'espoir de ta vie et sa seule douceur,
Et la mère, et l'amante, et l'amie, et la sœur,
La vierge de ton rêve et l'enfant ingénue,
Un autre, entends-tu bien, un autre l'a connue,

Il marche sur elle la main levée.

Un autre... Ah! misérable!...

HÉLÈNE, se jetant à genoux.

Oui! tenez! à genoux!

JEAN, *reculant.*

Pardon, j'ai tort, je ne veux pas... relevez-vous!

HÉLÈNE, *refusant de se relever.*

Non!

JEAN.

Mais qu'avais-je fait? De quoi d'inexpiable
Sinon de vous aimer, étais-je donc coupable?
J'étais loyal. Pourquoi m'avoir menti, pourquoi?
Et qu'est-ce que j'ai fait enfin moi, voyons, moi?

HÉLÈNE.

Jean!

JEAN.

Que voulez-vous que je devienne à cette heure?
Oh! regardez, allez! Oui, je pleure! je pleure!
Soyez fière! ma vie est perdue à jamais...
Ah! malheureuse... Enfin, pourquoi?

HÉLÈNE.

Je vous aimais.

JEAN.

Il fallait donc m'aimer d'une façon plus haute...
Me dire franchement... m'avouer cette faute,
Après tout, étiez-vous coupable du passé?
Au mensonge pour vous le crime a commencé.
Pourquoi nous condamner tous deux à cette peine?
Oui, tous les deux, à ce supplice de la haine?
Pour ce passé d'une heure et qui n'est pas vraiment
Le vôtre? Il fallait donc parler sincèrement.
Peut-être alors, qui sait? L'amour a sa démence...
Qui sait si mon cœur eût marchandé sa clémence?

Car enfin, moi, je vous aimais aussi!... Mais, non!
Tout ce que vous vouliez de moi, c'était mon nom!
Vous vous êtes dit : « Bah! il ne sait rien, en somme,
Il est naïf et bon, épousons ce brave homme,
Son nom couvre ma vie et ses obscurités! »

HÉLÈNE, se relevant d'un bond.

Oh! pas cela! c'est faux! vous mentez! vous mentez!

JEAN.

« Et si son cœur se fend, si son orgueil se blesse,
Tant pis! Mais sa bonté garantit sa faiblesse,
Il oubliera... » Jamais! croyez ce que je dis,
Jamais! jamais! je vous maudis, je vous maudis!
Oh! vous pouvez partir, allez, vous tuer même!...

S'arrêtant tout à coup et avec éclat.

Ah! lâche que je suis! je l'aime encor! je l'aime!

HÉLÈNE, se précipitant vers lui.

Ah!

JEAN, se défendant.

Madame...

HÉLÈNE.

Non! non! Ne vous reniez pas!
Oh! non! je vous promets d'être heureuse si bas,
Que cela n'aura pas d'écho dans votre vie!
Je ne veux rien! Ce mot, c'était ma seule envie,
Tout ce que j'attendais, tout ce que j'espérais,
Je l'ai! C'est de ne pas l'avoir que je mourais!
A présent, j'ai la foi qui donne le courage,
Tout! j'accepterai tout, la douleur et l'outrage;
Votre silence même, oui, tout me sera bon.

Je ne veux rien de plus, ni grâce, ni pardon.
Je vous bénirai dur, implacable, inflexible,
Est-ce que l'on pardonne? est-ce que c'est possible?
Votre malheur à tous n'est-il pas fait du mien?
Non, non! c'est impossible, allez, je le sais bien...
N'importe! je demande à souffrir, au contraire!

Apercevant Blanche.

Elle! ô mon Dieu! déjà!

SCÈNE VI.

JEAN, HÉLÈNE, BLANCHE, PAUL, *au fond.*

BLANCHE.

C'est M. Paul, mon frère.

JEAN.

Paul!

BLANCHE.

Il sait quel malheur vient de nous arriver.

HÉLÈNE.

Lui!...

BLANCHE.

Ma sœur m'avait dit que je l'aille trouver,
Tantôt, quand je l'ai vue ici...

Allant à Hélène.

Ma pauvre Hélène,
Je m'explique à présent d'où venait votre peine.
Vous saviez la nouvelle et c'en était l'effet.

Se tournant vers Jean.

Ce qu'elle m'avait dit de faire, je l'ai fait.

HÉLÈNE.

Blanche!

BLANCHE, bas à Hélène.

Est-ce que c'est mal?

HÉLÈNE.

Mal! oh! chère petite!

BLANCHE.

Il sait que votre tante avec son fils nous quitte,
Sans qu'on puisse espérer de jamais les revoir...
Alors...

PAUL, s'avançant.

Alors je viens, comme c'est mon devoir,
Bien que je ne sois pas de la famille... encore.

S'approchant de Jean.

Pour des causes que même à cette heure j'ignore,
J'ai pu me demander un jour si mon honneur
Pouvait, dans l'avenir, garantir son bonheur,
Je doutais de moi seul. Défaillance ou folie,
Oubliez ce moment comme moi je l'oublie,
Ne me punissez pas de ces probités-là...

Jean garde le silence et songe la tête basse.

Vous vous taisez?... Monsieur... répondez-moi!

JEAN, lui amenant Blanche.

Voilà!

PAUL.

Ah! Blanche!

BLANCHE.

Monsieur Paul.

A part, avec dépit.

Toujours monsieur... peureuse !

Bas, à Hélène.

Mais, je ne comprends pas...

HÉLÈNE, de même.

A quoi bon ? Sois heureuse !

JEAN, gravement d'abord et s'attendrissant à mesure qu'il parle. Il tient Blanche dans ses bras.

Prenez-la, mon cher comte. Et quant à son bonheur,
Consultez la tendresse encor plus que l'honneur.
Vous êtes fier, c'est bien, mais soyez doux. La vie,
Même pour ces heureux que tout le monde envie,
La vie a ses travaux, ses combats hasardeux,
Ses défaites... C'est pour cela qu'on se met deux.
» De sa double faiblesse on se fait une force *
» Et cette union-là ne connaît qu'un divorce,
» Un seul, et que Dieu seul peut prononcer : la mort !
» Il donne le plus faible à garder au plus fort,
» Et veut que désormais, loin que rien les délie,
» La faute même oblige et que le malheur lie.
» C'est que le mariage, il faut bien le savoir,
» Ce n'est pas seulement l'amour, c'est le devoir.
» Si l'amour a parfois des passions humaines,
» Et les fragilités commodes et les haines,
» Personne du devoir ne peut se dire las,
» Car il est immuable et ne s'abdique pas... »
Soyez-lui doux, allez, aidez-la dans la route,
Quelle sévérité vaut ce qu'elle nous coûte ?
Et quel droit le plus ferme a-t-il d'être exigeant ?

* Vers supprimés à la représentation.

On n'est que juste alors que l'on est indulgent.
Mais je ne sais pourquoi je parle ici d'épreuve.
Tout vous sera facile avec cette âme neuve,
Il faut me pardonner d'ouvrir ainsi mon cœur.
Vous l'avez dit, pour moi, c'est mon enfant, ma sœur,
Un de ces doux fardeaux dont le poids nous repose,
Légers quand on les porte et lourds quand on les pose.
Prenez-la donc, cher comte, et tâchez, jusqu'au bout,
Tâchez... mais non, tenez, aimez-la, voilà tout.

PAUL.

Ne craignez rien... je l'aime et comme il faut qu'on aime

Il prend la main de Blanche.

BLANCHE.

Paul!

Se rejetant sur son frère.

Ah! Paul! j'ai dit Paul! je l'ai dit tout de même!

JEAN, la repoussant vers Paul doucement.

Ce n'est plus moi qu'il faut embrasser en ce cas.

PAUL, la recevant de lui.

Ma chère Blanche!

JEAN, se tournant vers Hélène.

Et toi? tu ne m'embrasses pas?

Hélène se jette dans ses bras. Le rideau tombe.

FIN.

VARIANTES

On fait, à la représentation, les changements suivants :

ACTE DEUXIÈME.

La scène VII est supprimée. La scène VI et la VIIIe se fondent ainsi :

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

PAUL, JEAN, BLANCHE, HÉLÈNE, MADAME DE RIVE, puis RENÉ

MADAME DE RIVE, montrant joyeusement une lettre qu'elle tient à la main.

Enfin !

JEAN, allant au devant d'elle.

Ah ! Madame de Rive !

A part.

Il était temps.

MADAME DE RIVE, à Hélène.

Tu sais le bonheur qui m'arrive ?

J'ai reçu du ministre une lettre. Il paraît
Qu'il m'attend et qu'il veut me parler en secret...
Mon Henri! mon cher fils! on a de ses nouvelles!
Je ne sais depuis quand et je ne sais lesquelles,
Mais enfin on en a! Cela n'est pas douteux...
S'il revenait! Qui sait? Oh! les voir là, tous deux!
Aussi je pars, tant pis! Il est trop tard, n'importe!
Le ministre ouvrira plus tôt demain sa porte;
Il semble qu'à Paris je suis plus près de lui...
Et si demain j'allais l'amener? Aujourd'hui
En attendant c'en est un autre que j'amène.

La suite comme dans le texte.

ACTE TROISIÈME.

Après le 30e vers.

. . . .
De les pleurer tout haut et d'avouer ses larmes.

MADAME DE RIVE, éclatant en sanglots.

Mon Dieu! mon Dieu! Ce n'est pas vrai! Non!

BLANCHE.

Par pitié
Pour vous-même, madame, etc.

La suite semblable au texte jusqu'au couplet de madame de Rive (vers 59) ainsi modifié :

MADAME DE RIVE.

A vingt-cinq ans, c'est aussi trop amer!

Et puis... Mais pensez donc, on les jette à la mer,
C'est horrible!... Pendant vingt ans on s'habitue
A les aimer et puis après on vous les tue!...
Etc., etc.

Le reste sans autres changements que ceux qui sont indiqués dans le texte.

PARIS.—J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. [2047]

PRIÈRE

POUR

LA FRANCE

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

FORMAT GRAND IN-18

LE DERNIER QUARTIER, comédie en deux actes, en vers.

LE MUR MITOYEN, comédie en deux actes, en vers.

LE PARASITE, comédie en un acte, en vers.

LE SECOND MOUVEMENT, comédie en trois actes, en vers.

LE MONDE OU L'ON S'AMUSE, comédie en un acte, en prose.

LES FAUX MÉNAGES, comédie en quatre actes, en vers.

LE DÉPART, vers dits par M. *Delaunay*, sur la scène du Théâtre-Français, le 6 août 1870.

LES PARASITES, un volume.

AMOURS ET HAINES, un volume.

Paris. — J. CLAYE, imprimeur, 7, rue Saint-Benoit. — [374]

ÉDOUARD PAILLERON

PRIÈRE

POUR

LA FRANCE

POËME

dit par Mlle FAVART, sur la scène du Théâtre-Français
le 16 juillet 1871



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT
1871

PRIÈRE

POUR LA FRANCE

C'est pour la France encor vivante que je prie.

Mon Dieu, je viens à vous, car notre âme meurtrie
Est lasse de combattre et de désespérer.
Regardez-nous, Seigneur, daignez considérer
Que nous sommes à bout de sang et de souffrance,
Et de hontes, et que ce pays — c'est la France !

Hier, ce peuple en deuil était son peuple, hier,
Heureux, rien qu'à la voir si grande il était fier.

Elle avait dans l'histoire une page étoilée.
Sous le ciel où planait une Victoire ailée,
Elle marchait : ses pas sonnaient superbement.
Le plateau du destin s'abattait lourdement
Lorsque sa volonté tombait dans la balance.
La paix du monde était faite de son silence,
Et les rois sur son front épiaient l'avenir.
Ceux qui vivent d'espoir ou bien de souvenir,
Les faibles et les forts, avaient les yeux sur elle ;
Elle était le soldat de l'idée immortelle,
Et quand on la voyait, on disait : La voilà !
Et son âme sur nous rayonnait !... Et cela
C'était hier. — Seigneur, votre droite est terrible !
Et ces temps ont passé comme l'eau dans un crible.
Splendeurs ! ô vanités ! tout s'est évanoui,
Et sa force, et sa gloire, édifice inouï
Des siècles ! Un seul jour a vu tous ces désastres...
Et la France a tombé comme tombent les astres,
En laissant échapper le monde de ses mains.

Jour de colère ! jour aux sombres lendemains !
L'ennemi débordant comme une vague immense,

Et l'éternel combat qui toujours recommence;
Toujours les affûts lourds sautant sur le pavé,
Et l'espoir fou, toujours déçu, toujours rêvé.
Puis l'angoisse, les noirs convois, la ville en armes,
Et les mères comptant les heures par leurs larmes,
Et les efforts géants, hélas! et superflus...
La défaite! Le flot emportant dans son flux
Le camp après le camp, la ville après la ville,
Et la victoire aisée au point d'en être vile.
La défaite! Et sans frein comme un cheval sans mors,
Partout, partout, la guerre! Et les morts! et les morts!
Plus d'armée, un troupeau! plus de combats, des crimes!
D'un côté des bourreaux, de l'autre des victimes!
Plus que l'égorgement d'un grand peuple effaré,
Et toujours la défaite! Et sur le sol sacré,
S'élargissant toujours irrésistible et lente,
Toujours l'invasion, cette lèpre sanglante!...
Et nous, tournés vers vous, Seigneur, nous, terrassés,
Vaincus enfin!... Vaincus!...
Ce n'était pas assez.
Comme de notre orgueil notre néant se joue!
Il fallait tendre après la poitrine — la joue.
Après notre agonie et leur triomphe épais,

Le cérémonial funèbre de la paix.
Donc, France, il t'a fallu, sous le pied des armées,
Céder, abandonnant tes deux filles aimées,
O mère douloureuse, au bras de ton vainqueur...
Mais, va ! changer de nom n'est pas changer de cœur.
O guerre âpre ! Paix sans merci ! Hontes jumelles !
Ceux qui boivent la haine à vos maigres mamelles
N'auront jamais d'oubli pour un tel souvenir,
Et vous avez rougi l'aube de l'avenir !

Eh bien, la chute affreuse et les défaites sûres,
Et le pays râlant par toutes ses blessures,
Et cette guerre enfin, et cette paix. . eh bien,
Tout cela, tout cela, Seigneur, ce n'était rien.

Non rien ! le monde a vu dans une lutte impie,
(Ciel juste ! qu'est-ce donc que cette ville expie ?)
Pris des stupidités tragiques de Babel,
Des frères — si Caïn est le frère d'Abel,
Des hommes — si le fauve est l'enfant de la femme,
Des Français, des Français — si le nom vaut sans l'âme,

Ivres et se ruant sur la grande cité,
Refaire à notre honte une virginité.
Ils ont pris la mourante et traîné sur leurs claies
Son corps, des mêmes coups trouant ses mêmes plaies,
Dans un acharnement tranquille, sans remord,
Ruinant sa ruine, ô Dieu! tuant sa mort!
Et, du poids de leur crime alourdissant ses chaînes,
Étonné notre horreur et déplacé nos haines!
Oui! devant l'ennemi joyeux et stupéfait,
Ce que lui n'avait pas osé faire, — eux l'ont fait!

Et ceux-là se disaient les fils de tes entrailles,
Mère, qui te faisaient ces rouges funérailles!
Et ceux-là se nommaient tes soldats, Liberté!
Tes soldats, ce sont ceux qui, pour l'humanité,
Sauvaient, avec leur sang, de l'aventure immonde,
La France, et, dédaigneux de son dédain, — le monde.
Pour eux, les évadés farouches du Devoir,
Ils ont pillé le Droit et saccagé l'Espoir,
Si bien qu'elles aussi, comme nos palais sombres,
Nos âmes à présent sont pleines de décombres!

Et c'est pourquoi je viens et je dis : Dieu clément,

Sommes-nous châtiés, si c'est un châtiment?
Nous avons descendu les marches de l'abîme :
La faute, le malheur, et la honte et le crime;
Puissants hier, vaincus aujourd'hui... Mais demain
Que serons-nous? Seigneur, où mène le chemin
Que gravit en pleurant, depuis plus d'une année,
Celle que votre Église avait pour fille aînée?
Et que fait-elle, errante, et sans un défenseur,
Au bord de l'ombre où dort la Pologne sa sœur,
Et comme elle guerrière et comme elle martyre?
Est-ce que d'elle aussi l'Éternel se retire?
Est-ce que son courroux mystérieux la suit?
Va-t-elle encor longtemps errer dans cette nuit
Effrayante, n'ayant pour guide et pour boussoles
Que les éclairs sanglants des convoitises folles?
Est-ce que l'Immuable a déjà prononcé?
Est-ce que cette nuit c'est déjà le Passé?
Est-ce vrai que tu vas mourir, ô ma Patrie?

De l'abîme, Seigneur, Seigneur, vers vous je crie;
Je sais que devant vous nul n'est pur, mais vraiment
Vous nous avez frappés aussi trop rudement,

Grâce! Épargnez enfin ce peuple qui vous aime.
Maintenant qu'il n'a plus d'ennemi que lui-même,
Liez sa main! de peur qu'il ne dépense encor
Contre lui sa colère ardente, — ce trésor!
Des partis affolés calmez le rut cynique!
Pour seule ambition et pour pâture unique,
Et pour tourment fécond et des nuits et des jours,
Donnez-nous cet amour fait de tous les amours,
Le tien, Patrie! Et que ton image voilée
Soit debout dans nos cœurs, ô grande inconsolée!
Obsède-nous sans trêve, à toute heure, en tout lieu,
Amour fait d'un mystère et d'un nom — comme Dieu!
Que son feu nous unisse et sa foi nous enivre...
Sachons mieux que mourir pour elle, — sachons vivre.
O mon Père! ô mon Dieu! je vous prie à genoux,
Laissez-nous notre orgueil suprême, laissez-nous
Cette vertu dernière et qui nous est restée,
La seule qui chez nous n'ait jamais eu d'athée,
L'Honneur! cette pudeur des peuples, oui, l'Honneur!

Et nous vous bénirons dans les siècles, Seigneur!


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT 7
PARIS

ÉDOUARD PAILLERON

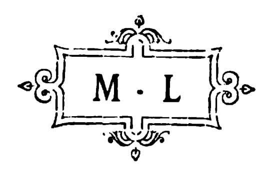
LE DÉPART

VERS

DITS PAR M. DELAUNAY

SUR LA SCÈNE DU THÉATRE-FRANÇAIS

Le 6 août 1870



PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

15, BOULEVARD DES ITALIENS, 15

1870


4284
COT

LE DÉPART

I

L'an I fut une époque effroyable.
Les rois
Sur notre république avaient tous à la fois,
Comme sur une louve une meute affamée,
Lâché tous les chenils de leur immense armée,
Et la tenaient traquée en des cercles ardents.
Partout, on se battait partout, dehors, dedans !
Car l'émeute, elle aussi, l'avait prise à la gorge.
Et, nuit et jour, le sol fumait comme une forge,
Et l'on n'avait rien vu de pareil à cela.
Sachant bien que le cœur des siècles battait là,
L'Europe de la France avait fait une cible.
La frontière trouée, ouverte, comme un crible,

Laissait les ennemis entrer de tous côtés;
Et, trahis par Luckner, par Brunswick insultés,
Les nôtres reculaient, fuyaient, rendaient les villes.
Le désespoir faisait faire des choses viles,
Car on voit quelquefois désespérer les forts.
La jeune Liberté râlait.
Ce fut alors
Que, vaincue et perdant son sang par vingt batailles,
La Patrie en danger, du fond de ses entrailles,
Poussa ce dernier cri qui mit le monde en rut...

Or, Dieu ne voulait pas que sa France mourût.

Et voilà que l'on vit, dans un élan superbe,
Pressé, touffu, sortant de terre comme l'herbe,
Tout un peuple surgir au cri de Liberté.
Ah! c'était une armée étrange, en vérité,
Et ses soldats n'avaient ni l'âge ni la taille,
Mais tous ils étaient bons pour la sainte bataille :
Ceux qui ne savaient pas tuer savaient mourir.
On les voyait à flots et sans trêve accourir
Comme la mer, pareils aux Barbares antiques,
Hâves, déguenillés, farouches, magnifiques,
Le bonnet rouge en tête et la paille aux sabots...

Ah! comme en ces jours-là nos pères étaient beaux
Alors qu'à larges pas, rythmant *la Marseillaise*,
Ils se ruaient ensemble à la grande fournaise!
Tous y couraient, joyeux et déjà triomphants,
Et les femmes en pleurs et les petits enfants,
Curieux, regardaient comment se fait l'histoire.
Ne pouvant la séduire, ils violaient la Victoire,
Ces rustres, sans fusils, sans pain, sans généraux,
Et pour tacticiens n'ayant que des héros!
Avec leurs pistolets rouillés, avec leurs piques,
Ces canailles faisaient des actions épiques,
Et riaient du canon, et mouraient en chantant.
Et toujours ils venaient, toujours!... Il en vint tant,
Que, lasse de faucher cette moisson humaine,
La Fortune à la fin se fit républicaine,
Et que les rois, perdus dans ce pullulement
Des barbares du droit, pris d'épouvantement,
S'enfuirent de ce pas que la peur éperonne,
Sentant à leur front blême osciller leur couronne.

Ceux de ces guerres-là ne sont pas revenus.

Ils sont tombés, obscurs; de ces grands inconnus
A peine quelques-uns sont assis dans l'histoire.

Ils étaient trop. La mort en perdait la mémoire
Et l'avenir d'ailleurs, eût-il connu leurs noms,
Eût pour tant de héros manqué de Panthéons.

Qu'importe! ils ont bâti leur œuvre granitique.
A l'épopée immense ils ont fait un portique
Immense, et sous lequel nos gloires désormais
Pourront passer toujours sans se courber jamais!

II

Et vous, soldats nouveaux de la nouvelle guerre,
Qui partez aujourd'hui comme ils partaient naguère,
Dans l'éblouissement d'un jour, comme ce jour
Où le cœur du pays battait d'un seul amour :
Volontaires, conscrits, vétérans à leurs tailles,
Qui déjà, dans le ciel orageux des batailles
Avez fait rayonner l'arc-en-ciel du drapeau,
Vainqueurs de Malakof et de Solférino,
Soldats! et vous aussi, du fer de votre épée,
Vous bâtirez au siècle une grande épopée!
Vous suivrez le chemin qu'ont suivi les aïeux.
Après quatre-vingts ans, vous vous levez comme eux,

Et vous allez comme eux, et pour le même culte,
Sur le même ennemi venger la même insulte,
Et respirer leur âme et marcher dans leurs pas...
Allez donc, fils de ceux qui ne reculaient pas!
Allez! rien qu'à vous voir passer, la vieille France,
Sentant jusqu'à la foi grandir son espérance,
A reconnu les fils de ses fils les Titans...
Allez, frères! la France est calme et dit : J'attends.

ÉDOUARD PAILLERON.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [1291]

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

SEP - 8 1918		
[illegible] 9 [illegible]		
JAN 1 8 1918		
APR 1 9 [illegible]		
[illegible]		
DEC 1 6 1918		
NOV 2 4 1918		
JAN 1 0 19[illegible]		
[illegible] 23 1919		

form 410

